

365

6305

EO

bel exemplaire

NOUVEAUX
MELANGES

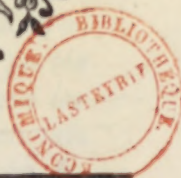
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,

&c. &c. &c.

PREMIERE PARTIE.

NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,
&c. &c.

PREMIERE PARTIE.



M. DCC. LXV.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

PLusieurs pièces de ce Recueil en trois volumes ont déjà été imprimées à Paris, comme les articles tirés de l'Encyclopédie, & d'autres; & c'est précisément parce qu'elles ont été publiées que nous les réimprimons, pour les donner plus correctes.

Les autres morceaux qui étaient dans le recueil de Paris & dans celui d'Amsterdam, ne sont point pour la plupart de notre Auteur, sous le nom duquel on les a donnés; il y en a de Mrs. de la Faye, de Formont, de Grecour, de la Chaussée, & d'autres. Il y en a qui appartiennent à notre Auteur, mais qu'on a défigurés. On trouvera dans notre collection le vrai texte rétabli. Elle est en trois volumes, parce que nous avons été à portée de recouvrer beaucoup de morceaux que les autres éditeurs ignoraient. Nous avons fait précéder ces pièces fugitives, faites en divers tems, & qui sont de différens genres, par la Philosophie de l'Histoire, & par

Tom. I. * le

ij A V E R T I S S E M E N T.

le Traité de la Tolérance , ouvrages qui ont été si bien reçus par tous ceux qui aiment la vérité & la vertu.

Comme le Traité de la Tolérance fut composé par Mr. de Voltaire , à l'occasion de l'aventure à jamais mémorable de la famille Calas , nous avons cru devoir mettre à la suite de ce Traité des pièces originales concernant l'erreur fatale des Juges de Toulouse qui condamnèrent la plus pure innocence au plus horrible des suplices , & le judicieux arrêt des Maîtres des Requêtes , qui rendit la justice la plus éclatante à la famille Calas , & à la mémoire de son vertueux père. Enfin nous n'avons rien oublié pour rendre cette édition complete & intéressante.



NOU-



NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES, CRITIQUES,
&c. &c.

INTRODUCTION.



VOUS voudriez que des Philosophes eussent écrit l'histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philosophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer ensemble; essayons de déterrer quelques monumens précieux sous les ruines des siècles.

Commençons par examiner si le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il est aujourd'hui.

Il se peut que nôtre Monde ait subi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenses chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moissons. Vous savez que ces lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs, ne peuvent y avoir été déposés que très lentement par le flux de la mer dans une longue suite de siècles. La Touraine, la Bretagne, la Normandie, les terres contigues ont été partie de l'Océan bien plus long-tems qu'elles n'ont été des provinces de France & des Gaules.

Les fables mouvans de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chose que les fables de la mer qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu à peu retirée? *Hérodote* qui ne ment pas toujours, nous dit sans doute une très-grande vérité, quand il raconte que suivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes sablonneuses qui sont vers la mer Baltique? Les Cyclades n'attestent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du Continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne semble-t-il pas

pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie , comme l'antiquité l'a toujours cru ? Le mont Vésuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna cessa de l'être ; l'un des deux soupiraux jette encor des flammes quand l'autre est tranquille. Une secousse violente abîma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vu il y a quarante ans les clochers de dix-huit villages près du Mordik , qui s'élevaient encor au dessus de ses inondations , & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de temps ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte , Fréjus , Ravenne , qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordâmes du tems des Croisades , & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer se retire tous les jours de Rozette. La nature rend partout témoignage de ces révolutions ; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace , si la septième des Pleyades est disparue depuis long-tems , si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voye lactée , devons-nous être surpris que nôtre petit globe subisse des changemens continuels ?

Je n'oserais pourtant assurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la Terre. Les coquilles trouvées près de ces

8 INTRODUCTION.

montagnes peuvent avoir été le logement des petits testacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont disparu par des tremblemens de terre, se feront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les glossopètres m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jamais osé penser que ces glossopètres pussent être des langues de chien marin, & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leurs *concas veneris* sur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leur langues.

Gardons nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai ; nous avons assez de preuves des grandes révolutions du globe, sans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ferait la perte de la Terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du Monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'île de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité ; oubliée ensuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzième siècle de notre ère vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irrutions de la mer a formés, par ces Archipels semés au milieu des eaux, que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

DES

DES DIFFÉRENTES

RACES D'HOMMES.

C'EST qui est plus intéressant pour nous , c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre Monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs , les Nègres , les Albinos , les Hottentots , les Lapons , les Chinois , les Américains , soient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui en passant par Leide n'ait vu la partie du *reticulum mucosum* d'un Nègre disséqué par le célèbre *Ruish*. Tout le reste de cette membrane est dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire , & c'est elle qui communique aux Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu , & permettre à la graisse échappée de ses cellules de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds , leur nez épaté , leurs lèvres toujours grosses , leurs oreilles différemment figurées , la laine de leur tête , la mesure même de leur intelligence , mettent entr'eux & les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses ; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat , c'est
que

10 DES DIFFÉRENTES

que des nègres & des négresses transportés dans les pays les plus froids , y produisent toujours des animaux de leur espèce , & que les mulâtres ne font qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche , ou d'un blanc & d'une noire , comme les ânes spécifiquement différents des chevaux produisent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos font à la vérité une nation très-petite & très-rare ; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faiblesse ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent ; cependant les Nègres en attrapent quelquefois , & nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux , & mille Européans en ont vû. Prétendre que ce sont des Nègres nains , dont une espèce de lèpre a blanchi la peau , c'est comme si on disoit que les noirs eux-mêmes sont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne ressemble pas plus à un Nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre ; rien d'incarnat , nul mélange de blanc & de brun , c'est une couleur de linge , ou plutôt de cire blanchie ; leurs cheveux , leurs sourcils sont de la plus belle & de la plus douce soie ; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes , mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille , à aucune nation par la tête , puisqu'ils ont une autre chevelure , d'autres yeux , d'autres oreilles ; & ils n'ont d'homme que la stature du corps , avec la faculté de la parole &

& de la pensée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lache & molle tombe du nombril à la moitié des cuisses; le teton noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre Continent, & le menton toujours imberbe des Américains, sont des différences si marquées, qu'il n'est guères possible d'imaginer que les uns & les autres ne soient pas des races différentes.

Au reste, si l'on demande d'où sont venus les Américains? il faut aussi demander d'où sont venus les habitans des Terres Australes? & on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège en a planté aussi en Amérique & sous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Plusieurs savans ont soupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchant de l'homme, ont péri. Les Albinos sont en si petit nombre, si faibles, & si maltraités par les Nègres, qu'il est à craindre que cette espèce ne subsiste pas encor longtems.

Il est parlé de Satyres dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays clauds, des singes ayent subjugué des filles. *Herodote* au livre II, dit, que dans son voyage en Égypte, il y eut une femme
qui

qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; & il appelle toute l'Égypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique au chap. 17. de commettre des abominations avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplements aient été communs ; & jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci , il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables ; mais si elles ont existé , elles n'ont pu influencer sur le genre humain , & semblables aux mulets qui n'engendrent point , elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes , (si vous faites abstraction de cette ligne de descendants d'*Adam* consacrée par les livres Juifs ,) il est vraisemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à peu près aussi courte que la nôtre , comme les animaux , les arbres , & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats , & les hommes ayant été plus robustes & plus laborieux dans la simplicité d'un état champêtre pour lequel ils sont nés , ils ont dû jouir d'une santé plus égale , & d'une vie un peu plus longue que dans la mollesse , ou dans les travaux mal sains des grandes villes ; c'est-à-dire que si dans Constantinople , Paris & Londres , un homme sur vingt mille arrive à cent années , il est probable que vingt hom-
mes

mes sur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'est ce qu'on vit dans plusieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent longtemps inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérifiaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature ; de sorte qu'à tout prendre il est à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouissait autrefois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands Empires.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PResque tous les peuples, mais surtout ceux de l'Asie, comptent une suite de siècles qui nous effraye. Cette conformité entre eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour

Pour qu'une Nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, favante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; il n'y avait que deux Royaumes quand elle fut découverte, & encor dans ces deux Royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste Continent était partagé, & l'est encor, en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes; elles se vétissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles paitrissent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on *ne desire point ce qu'on ne connaît pas*. Leur industrie n'a pu aller au delà de leurs besoins pressans. Les Samoyedes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encor moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Caffres sont plongés dans la même stupidité.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siècles pour qu'il se forme une grande société d'hommes rassemblés sous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas si on ne leur aprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne se feraient entendre que par signes. Un enfant ne parle au bout de quelque tems que par imitation: & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté

culté si on laïſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a falu peut-être plus de temps pour que des hommes doués d'un talent ſingulier ayent enſeigné aux autres les premiers rudiments d'un langage imparfait & barbare , qu'il n'en a falu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pû parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement ; tels ont été les Troglodites , au raport de *Pline* ; tels ſont encor ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées ! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes où le genre humain a été longtems , dut rendre l'eſpèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères ſuffire à leurs beſoins , & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières ayant plus d'innſtinct qu'eux , devaient couvrir la terre , & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces , qu'en lançant des pierres , & en s'armant de groſſes branches d'arbres ; & de-là , peut-être , vint cette notion conſuſe de l'antiquité , que les premiers Héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds , où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos ,
les

les dattes , les ananas , & dans le ris qui croît de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde , la Chine , les bords de l'Euphrate & du Tigre , étaient très-peuplés , quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux au contraire , il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE

DE L'ÂME.

Quelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'Âme ? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchisme , ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse , sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des Métaphysiciens ; cette nature est toujours & par-tout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelque Être supérieur à l'homme , quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphy-

taphysique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des temps des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son père, ou de son frère, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivants, & cependant ce mort rongé des vers est toujours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui, qui se promène dans l'air. C'est son ame, son ombre, ses manes; c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conséquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la Métaphysique de plusieurs siècles.

Remarquons en passant que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'ame n'était autre chose qu'une image aérienne du corps. *Ulysse* voit dans les enfers des ombres, des ma-

Nouv. Mél. I. Part.

B

nes;

nes ; pouvait-il voir des esprits purs ?

Nous examinerons dans la suite comment les Grecs emprunterent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéose des morts ; comment ils crurent , ainsi que d'autres peuples , une seconde vie , sans soupçonner la spiritualité de l'ame ; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne fais si *Platon* n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en sommes pas à ces tems si nouveaux , & nous ne considérons le monde que comme encore informe & à peine dégrossi.

DE LA RELIGION

DES PREMIERS HOMMES.

LOrsqu'après un grand nombre de siècles quelques sociétés se furent établies , il est à croire qu'il y eut quelque Religion , quelque espèce de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie , ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie ; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'Univers , ces moyens , & ces fins innombrables qui annoncent aux sages un éternel Architecte.

La connaissance d'un Dieu créateur , rémunérateur

rateur & vengeur, est le fruit de la raison cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des siècles, ce que sont aujourd'hui les habitans de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs îles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le sens ordinaire ; car ils ne nient point l'Etre suprême ; ils ne le connaissent pas ; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un insecte, les Nègres un serpent. Chez les Américains, les uns adorent la Lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le Soleil. Ou *Manco Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commença leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourrissent : une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brule quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut être un de leurs concitoyens, car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrète ; elle les a maltraités, il faut donc l'apaiser. Comment en venir à bout ? en la servant comme on

sert ceux à qui on veut plaire , en lui faisant de petits présents. Il y a un serpent dans le voisinage , ce pourrait bien être le serpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire : il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine , qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration , elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal , *le Maître , le Seigneur , le Chef , le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortifie avec le temps , demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le Maître , le Seigneur. C'était *Adonir* chez les Phéniciens , *Baal , Melkom , Adad* chez des peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur , le Puissant*.

Chaque Etat eut donc avec le temps sa Divinité tutélaire , sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu , & sans pouvoir imaginer que l'Etat voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser , lorsqu'on avait un Seigneur , que les autres n'en eussent pas aussi ? Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de Maîtres , de Seigneurs , de Dieux , l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce

Ce fut là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement, & si longtems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la Divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des temps très-postérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. *Jephthé* dit aux Ammonites, *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre Seigneur Chamos vous a donné ? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre Seigneur Adonai nous a promise.*

Il y a deux autres passages non moins forts, ce sont ceux de *Jerémie* & d'*Isaïe*, où il est dit, *Quelle raison a eu le Seigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad ?* Il est clair par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'*Adonai*, reconnaissaient pourtant le Seigneur *Melkom* & le Seigneur *Chamos*.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf *Apis* & le chien *Anubis*, mais *Ammon*, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. *Jerémie*, *Amos* & *St. Etienne*, nous assurent que dans le désert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan* & *Kinon*, qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentèrent aucune offrande au Seigneur *Adonai* qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le Pentateuque ne parle que du *Veau d'or*, dont aucun Prophète ne fait mention ; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il suffit de révéler éga-

lement *Moïse*, *Jérémie*, *Amos*, & *St. Etienne*, qui semblent se contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces temps de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouverent très-bon que leurs voisins eussent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc *Hazazel*, la vache rousse. Ils adorèrent souvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voisins; tant la nature & la coutume l'emportent presque toujours sur la loi, surtout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi *Jacob* petit-fils d'*Abraham* ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un père idolâtre. *Moïse* même épousa la fille d'un prêtre Madiantite idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre *Nabucodonosor*, l'oint du Seigneur, l'idolâtre *Cyrus* aussi l'oint du Seigneur. Un de leurs Prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elisée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remmon*. Mais n'anticipons

pons rien ; nous savons assez que les hommes se contredisent toujours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons ; continuons à voir comment les Religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie en deçà de l'Euphrate adorèrent les astres. Les Caldéens avant le premier *Zoroastre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse ? elle augmente le nombre de ses Dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Isis*, & ils finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la Déesse de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cependant *Cicéron* & tous les Philosophes & tous les Initiés reconnaissaient un Dieu suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-longtems après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humilians, mourir & de-

venir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs siècles.

Un homme qui avait fait de grandes choses , qui avait rendu des services au genre humain , ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre , & aller à la garde-robe ; mais les entouffistes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes , il les tenait d'un Dieu , qu'il était fils d'un Dieu : ainsi les Dieux firent des enfans dans tout le monde ; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs , *Bacchus* , *Perfée* , *Hercule* , *Castor* & *Pollux* furent fils de Dieu , *Romulus* fils de Dieu ; *Alexandre* fut déclaré fils de Dieu en Egypte ; un certain *Odin* chez nos nations du Nord fils de Dieu , *Mango Capac* fils du Soleil au Pérou. L'Historien des Mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des ayeules de *Gengiskan* nommée *Alanku* étant fille fut grosse d'un rayon céleste. *Gengiskan* lui-même passa pour le fils de Dieu. Et lorsque le Pape *Imocent* envoya frère *Ascelin* à *Batoukan* petit-fils de *Gengis* , ce moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des Visirs , lui dit qu'il venait de la part du Vicaire de Dieu ; le Ministre répondit , Ce Vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* son Maître ?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations
pour

pour faire partager au fils le domaine de son père ; ainsi des temples furent élevés avec le temps à tous ceux qu'on avait supposé être nés du commerce surnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes sur ce sujet ; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots , c'est que le gros du genre humain a été très-longtemps insensé & imbécille , & que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes , & mettre de la raison dans la folie.

DES USAGES

ET DES SENTIMENTS COMMUNS

A PRESQUE TOUTES LES NATIONS

ANCIENNES.

LA nature étant par-tout la même , les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le plus sous les sens , & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un Etre supérieur habitant dans les airs. Les peuples voisins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine Lune , ont dû croire que la Lune étoit
cause

cause de tout ce qui arrivait dans le temps de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournèrent vers l'Orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni Orient ni Occident, & rendant tous une espèce d'hommage au Soleil qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux le serpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure, parce que voyant muer quelquefois sa peau, ils durent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc en changeant de peau se maintenir toujours dans sa jeunesse; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte, en Grèce, le symbole de l'immortalité. Les gros serpents qui se trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On pensa bientôt qu'ils gardaient les trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or Hespérides; un autre veillait autour de la toison d'or; & dans les mystères de *Bacchus* on portait l'image d'un serpent qui semblait garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux; & de-là cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine & longue; que l'homme chargea son âne de ce présent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait; de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence, & le serpent l'acquit par son adresse. De-là enfin tant de contes de serpents & d'ânes.

Ces

Ces serpents faisaient du mal ; mais comme ils avaient quelque chose de divin , il n'y avait qu'un Dieu qui eût pû enseigner à les détruire. Ainsi le serpent *Pithon* fut tué par *Apollon*. Ainsi *Ophionée* le grand serpent , fit la guerre aux Dieux longtems avant que les Grecs eussent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérecide* rapporte que cette fable du grand serpent ennemi des Dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déjà vu que les songes , les rêves durent introduire la même superstition dans toute la Terre. Je suis inquiet pendant la veille de la santé de ma femme , de mon fils , je les vois mourants pendant mon sommeil , ils meurent quelques jours après : il n'est pas douteux que les Dieux ne m'aient envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli ? c'est un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainsi dans *Homère* , *Jupiter* envoie un songe trompeur au Chef des Grecs *Agamemnon*. Tous les songes vrais ou faux viennent du Ciel. Les Oracles s'établissent de même par toute la Terre.

Une femme vient demander à des Mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui , l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison ; si le mari vit , la femme garde le silence ; s'il meurt , elle crie par toute la ville que le Mage qui a prédit cette mort est un Prophète divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédisent l'avenir , & qui découvrent les choses les plus cachées.

chées. Ces hommes s'appellent les *Voyants* chez les Egyptiens, comme dit *Manethon*, au rapport même de *Josephe* dans son discours contre *Appion*.

Il y avait des *Voyants* en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut ses Oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un si grand crédit, que *Rollin* dans son histoire ancienne répète les Oracles rendus par *Apollon* à *Crésus*. Le Dieu devine que le Roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que son règne finira quand un mulet sera sur le trône des Perses. *Rollin* n'examine point si ces prédictions dignes de *Nostradamus* ont été faites après coup. Il ne doute pas de la science des prêtres d'*Apollon*, & il croit que Dieu permettait qu'*Apollon* dit vrai. C'était apparemment pour confirmer les Payens dans leur Religion.

Une question plus philosophique, dans laquelle toutes les grandes Nations policées se sont accordées depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, c'est l'origine du bien & du mal.

Les premiers Théologiens de toutes les Nations durent se faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans, Pourquoi y a-t-il du mal sur la Terre?

On enseigna dans l'Inde qu'*Adimo* fils de *Brama* produisit les hommes justes par le nombre du côté droit, & les injustes du côté gauche, & que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal physique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Osiris*. Les Persans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait

vait pondu *Oromase*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs : c'est la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en Arabe, puisque les traductions Hébraïques & Grecques ont conservé plusieurs termes Arabes. Ce livre qui est d'une très haute antiquité, représente le *Sathan*, qui est l'*Ariman* des Perses, & le *Tiphon* des Egyptiens, se promenant dans toute la Terre, & demandant permission au Seigneur d'affliger *Job*. *Sathan* paraît subordonné au Seigneur ; mais il résulte que *Sathan* est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples sans le savoir étaient d'accord sur la croyance de deux principes, & que l'Univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations ; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société ? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fit pas sentir des remords ? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtements, le feu purifiait les métaux ; il fallait bien que l'eau & le feu purifiasent les âmes. Aussi n'y eut-il aucun Temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la Lune, & dans les éclipses. Cette
immer-

immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les Prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs Temples eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, symboles universels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les superstitions paraissent établies chez toutes les Nations, excepté chez les Lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

Entendez-vous par Sauvages des rustres vivants dans des cabanes avec leur femmes & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens grossiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conséquent peu d'expressions; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien;

rien ; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux , & qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour , & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère , & à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces Sauvages là dans toute l'Europe. Il faut convenir , surtout , que les peuples du Canada , & les Cafres , qu'il nous a plu d'appeller sauvages , sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron , l'Algonquin , l'Illinois , le Cafre , le Hottentot , ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin , & cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique sont libres , & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus Sauvages d'Amérique sont des Souverains qui reçoivent des Ambassadeurs de nos colonies , que l'avarice & la légèreté ont transplantés auprès de leur territoire. Ils connaissent l'honneur , dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie , ils l'aiment , ils la défendent ; ils font des traités ; ils se battent avec courage , & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands hommes de *Plutarque* , que celle de ce Chef des Canadiens , à qui une nation Européenne proposait de lui céder son patrimoine : *Nous sommes nés sur cette terre , nos pères y sont ensevelis ; dirons-nous aux ossements de nos pères , levez-vous , & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Ces

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages , & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par Sauvages des animaux à deux pieds , marchants sur les mains dans le besoin , isolés , errants dans les forêts , *Salvatici* , *Selvagi* , s'accouplant à l'aventure , oubliant les femelles auxquelles ils se sont joints , ne connaissant ni leurs fils ni leurs pères ; vivans en brutes , sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes ? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme , & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos premiers pères soit dans la nature humaine.

Nous sommes , si je ne me trompe , au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe , comme les abeilles , les fourmis , les castors , les oyes , les poules , les moutons , &c. Si on rencontre une abeille errante , devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature , & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré ?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement ? Qu'est-ce que cet instinct ? l'arrangement des organes dont le jeu se déploie par le temps. Cet instinct ne peut se développer d'abord , parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

Leur

Leur pouvoir est constant, leur principe est divin ;
 Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce ;
 Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
 Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour ,
 Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour ?
 Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?
 Les insectes changeants qui nous filent la soye ,
 Les essains bourdonnants de ces filles du Ciel ,
 Qui paîtrissent la cire , & composent le miel ,
 Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
 Tout s'accroît par le temps , tout meurt avec l'âge.
 Chaque être a son objet , & dans l'instant marqué
 Marche & touche à son but par le Ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux , ainsi que tous les autres êtres , exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce ? L'oiseau fait son nid , comme les autres fournissent leur course , par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé ? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnaciers , aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société ? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour & tant d'autres , eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire ? Il est perfectible ; & de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la Nature a marqué les limites de sa perfection ?

Tous les hommes vivent en société : peut-on
Nouv. Méth. I. Part.

C

en

en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes , c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes , du canon de vingt - quatre livres de balle , des opéra comiques & des couvents de religieuses ; mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même , dans la compagnie de son plaisir , dans ses enfants , dans ses petits-fils , dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'Univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours , il y a donc toujours eu quelque société ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois , & vivants comme des brutes ; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oyes ; cela n'empêche pas que les oyes & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des Faquirs dans les Indes qui vivent seuls , chargés de chaînes. Oui ; & ils ne vivent ainsi qu'afin que les puissans qui les admirent , viennent leur donner des aumones. Ils sont par un fanatisme rempli de vanité , ce que sont nos mendiants des grands chemins , qui s'eltropient pour attirer la compassion. Ces excréments de la société humaine sont seulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette société.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siècles, comme font encor aujourd'hui une infinité de païsans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts, & sans avoir encor formé un langage? C'est par sa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'est par l'attachement qu'un Morlaque, un Illandois, un Lapon, un Hottentot sent pour sa compagne, lorsque son ventre grossissant, lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui; c'est par le besoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né, par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au père & à la mère, par les secours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou six ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'est enfin parce que dans un âge avancé ils voyent avec plaisir leurs fils & leurs filles faire ensemble d'autres enfans qui ont le même instinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares ? elles feront fans doute très-long-tems fans en parler aucune ; elles s'entendront très-bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages , à prendre ce mot dans ce sens ; c'est-à-dire , il y aura eu longtems des familles errantes dans les forêts , disputant leur nourriture aux autres animaux , s'armant contr'eux de pierres & de grosses branches d'arbres , se nourrissant de légumes sauvages , de fruits de toute espèce , & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très grands effets dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Vosges , qui étonnent les savans. Le païsan le plus ignorant fait partout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier , sans se douter que la puissance faisant équilibre , est au poids , comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait falu que cette con-naissance précédât l'usage des leviers , que de siècles se seraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place !

Proposez à des enfans de sauter un fossé ; tous prendront machinalement leur secousse , en se retirant un peu en arrière , & en courant ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force en ce cas est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse.

Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la Morale. Nous avons tous deux sentimens qui sont le fondement de la société, la commisération & la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites, il les témoignera par ses cris & par ses larmes, il secourra s'il peut celui qui souffre.

Demandez à un enfant sans éducation, qui commencera à raisonner & à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, & si le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime sur ce grain; vous verrez si l'enfant ne répondra pas comme tous les Législateurs de la Terre.

Dieu nous a donné un principe de raison universelle, comme il a donné des plumes aux oiseaux, & la fourrure aux ours; & ce principe est si constant qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent, malgré les Tyrans qui veulent le noyer dans le sang, malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait que le peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue des loix qui le gouvernement, parce qu'il sent si ces loix sont conformes ou opposées aux principes de commisération & de justice qui sont dans son cœur.

Mais avant d'en venir à former une société nombreuse, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'est le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y serait jamais parvenu. On

aura fans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers besoins ; ensuite les hommes les plus ingénieux , nés avec les organes les plus flexibles , auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées ; les mères sur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été composé de monosyllabes , comme plus aisé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les Nations les plus anciennes , qui ont conservé quelque chose de leur premier langage , expriment encor par des monosyllabes les choses les plus familières , & qui tombent le plus sous nos sens : presque tout le Chinois est fondé encor aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien Tudesque , & tous les idiomes du Nord ; vous verrez à peine une chose nécessaire & commune , exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe ; *zon* , le soleil ; *moun* , la lune ; *zé* , la mer ; *flus* , fleuve ; *man* , l'homme ; *kof* , la tête ; *boun* , un arbre ; *drink* , boire ; *march* , marcher ; *shlaf* , dormir ; &c.

C'est avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie , & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des temps ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances , *je voudrais* ,
j'au-

J'aurais voulu, les choses positives, les choses conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on soit parvenu avec le temps à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secrètes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. Et enfin malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMERIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où sont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit assurément faire la même question sur les nations des Terres Australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Christophe Colomb* que ne le sont les Isles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre est habitable ; qui les y a mis ? On l'a déjà dit, c'est celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devait pas être plus surpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il est assez plaisant que le jésuite *Lafiteau* prétende dans sa préface de l'histoire des Sauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puissent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien Monde, où l'Amérique paraît sous le nom d'Isle Atlantique. Les Isles du Cap-Vert y sont sous le nom des Gorgades, les Caraïbes sous celui des Hespérides. Tout cela n'est pourtant fondé que sur l'ancienne découverte des Isles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laissons le Père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & sur-tout, parce que les femmes Caraïbes faisaient la cuisine de leurs maris, ainsi que les femmes Cariennes; laissons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges, & les Nègresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers pères de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les Nègresses voyant leurs maris teints en noir en eurent l'imagination si frappée que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes Caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eu ce Patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraissant à peu près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du Patriarche. Mais le jésuite devait savoir que tout ce qui

arrivait

arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi ses brebis voyant toujours de l'herbe ne faisaient pas des agneaux verts, il aurait été bien embarrassé.

Enfin *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des Oracles, les Américains ont des forciers. On dansait dans les fêtes de la Grèce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les Nations du nouveau Monde une réflexion que le Père *Lafiteau* n'a point faite, c'est que les peuples éloignés des tropiques, ont toujours été invincibles, & que les peuples plus rapprochés des tropiques, ont presque tous été soumis à des Monarques. Il en fut longtems de même dans notre Continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient allés jamais subjuguier le Mexique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très mal sain; la terre y produit un nombre

bre prodigieux de poisons : les flèches trempées dans les suc de ces herbes venimeuses , font des playes toujours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien Monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatrième partie de notre Univers si longtems inconnue , la plus singulière peut-être , c'est qu'on n'y trouve qu'un seul peuple qui ait de la barbe ; ce sont les Esquimaux ; ils habitent au Nord vers le cinquante-deuxième degré , où le froid est plus vif qu'au soixante & sixième de notre Continent. Leurs voisins sont imberbes. Voilà donc deux races d'homme absolument différentes , à côté l'une de l'autre.

Vers l'Isthme de Panama est la race des Dariens , presque semblables aux Albinos , qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes ; race faible , & par conséquent en très petit nombre.

Les lions en Amérique sont chétifs & pelotrons ; les moutons y sont grands & si vigoureux qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne sont pas celles de notre hémisphère. Ainsi tout est varié ; & la même Providence qui a produit l'éléphant , le rince-rot & les Nègres , a fait naître dans un autre Monde des origans , des contours , des porcs
qui

qui ont le nombril sur le dos , & des hommes d'un caractère qui n'est pas le nôtre.

DE LA THEOCRATIE.

IL semble que la plupart des anciennes Nations aient été gouvernées par une espèce de Théocratie. Commencez par l'Inde , vous y voyez les Bramez longtems Souverains ; en Perse les Mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable ; mais il en résulte toujours que c'était un Mage qui était sur le trône de *Cyrus*. Plusieurs prêtres d'Égypte prescrivaient aux Rois jusqu'à la mesure de leur boire & de leur manger , élevaient leur enfance , & les jugeaient après leur mort , & souvent se faisaient Rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs , leur histoire , toute fabuleuse qu'elle est , ne nous apprend-elle pas que le Prophète *Calcas* avait assez de pouvoir dans l'armée pour sacrifier la fille du Roi des Rois ?

Descendez encor plus bas chez des nations Sauvages postérieures aux Grecs ; les Druides gouvernaient la Nation Gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la Théocratie : car dès qu'une nation a choisi un Dieu tutélaire , ce Dieu a des Prêtres. Ces Prêtres dominent sur l'esprit de la nation ;

44 DE LA THÉOCRATIE.

nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu ; ils le font donc toujours parler ; ils débitent ses Oracles ; & c'est par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la Terre. Quel père , quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel , si on n'avait pas été certain que le Dieu du pais ordonnait ce sacrifice ?

Non seulement la Théocratie a longtems régné ; mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir ; & plus ce gouvernement se disait divin , plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs Dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés , je ne vois guères que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens Etats connus qui n'ait pas été soumis au Sacerdoce ; car les Japonois étaient sous les loix d'un prêtre six cent ans avant nôtre ère. Presque partout ailleurs la Théocratie est si établie , si enracinée , que les premières histoires sont celles des Dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux , disaient les peuples de Thèbes & de Memphis ,
ont

ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le Dieu *Adad* gouverna la Syrie ; la Déesse *Cibèle* avait été Souveraine de Phrygie , *Jupiter* de Crète , *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables ; c'est partout une confuse idée chez les hommes , que les Dieux sont autrefois descendus sur la Terre.

DES CALDÉENS.

LEs Caldéens , les Indiens , les Chinois , me paraissent les Nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens ; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations célestes , envoyées de Babylone par *Callistène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234. avant notre Ere vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au temps où la Vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la Vulgate , des Samaritains & des Septante , que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle , qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles , en soumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'an-

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, disent que du temps d'un Roi Caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pû savoir que par la Révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la Terre habitable. Encor une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la Terre que depuis dix-neuf cent années avant nôtre Ere, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable système de nôtre Univers; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la Terre occupe le centre du Monde planétaire, qu'ils avaient assigné au Soleil cette place qui lui appartient; qu'ils fai-

(*) Nôtre sainte Religion si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le Monde n'est fait que depuis environ six mille années, selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les septante. Les interprètes de cette Religion ineffable nous enseignent qu'*Adam* eut la science infuse, & que tous les arts se perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'est là en effet le sentiment de l'Eglise, nous l'adoptons d'une foi ferme & constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte Eglise qui est infaillible. C'est vainement que l'Empereur *Julien*, d'ailleurs si respectable par sa vertu, sa valeur, & sa science, dit dans son discours censuré par le grand &

faisaient rouler la Terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cent ans eût pu parvenir à ce haut degré de Philosophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Caldéens comptaient quatre cent soixante & dix mille ans. Encor cette connaissance du vrai système du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des Philosophes : c'est le sort de toutes les grandes vérités ; & les Grecs qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le système commun, qui est le système des enfans.

(*) Quatre cent soixante & dix mille ans, c'est beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier ; mais c'est bien peu de chose pour l'Univers

& modère *St. Cyrille*, que soit qu'*Adam* eût la science infuse, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la science du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruit de cet arbre, afin de se perfectionner dans la science infuse s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On sait avec quelle sagesse *St. Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

nivers entier. Je fais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en est moqué, qu'il est exorbitant, & que surtout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à *Sanhoniaton* & à *Bérose*; mais encor une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes soient parvenus en dix-neuf cent ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes; le second, de former un langage; ce qui certainement demande un espace de temps très considérable; le troisième, de se bâtir quelques huttes; le quatrième de se vêtir. Ensuite pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'industrie, tant de siècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en sont venus à bout. Quel faut de cet état à l'Astronomie!

Longtems les Caldéens gravèrent leurs observations & leurs loix sur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlants, usage que les Egyptiens connurent après plusieurs siècles. L'art de transmettre ses pensées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très tard dans cette partie de l'Asie.

Il est à croire qu'au temps où les Caldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à se servir de l'alphabet. Comment faisait-on auparavant? dira-t-on; comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du Monde, où personne ne fait ni lire, ni écrire, & cependant

pendant où l'on s'entend fort bien, où les arts nécessaires sont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babilone était probablement une très ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immense & superbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en fais rien. Est-ce *Sémiramis* ? est-ce *Belus* ? est-ce *Nabonassar* ? Il n'y a jamais eu dans l'Asie ni de femme appelée *Sémiramis*, ni d'homme appelé *Belus*. C'est comme si nous donnions à des villes Grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaisons barbares en mots Grecs, dénaturèrent tous les noms Asiatiques. De plus, l'histoire de *Sémiramis* ressemble en tout aux contes orientaux.

Nabonassar, ou plutôt *Nabon-assor*, est probablement celui qui embellit & fortifia Babilone, & en fit à la fin une ville si superbe. Celui-là est un véritable Monarque, connu dans l'Asie par l'ère qui porte son nom. Cette ère incontestable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainsi elle est très moderne par rapport au nombre des siècles nécessaire pour arriver jusqu'à l'établissement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babilone, qu'elle existait longtems avant *Nabonassar*. C'est la ville du père *Bel*. *Bab* signifie père en Caldéen, comme l'avoue d'*Herbelot*. *Bel* est le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que sous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou selon d'autres, la porte de Dieu.

Nouv. Méth. I. Partie.

D U

Il n'y a pas eu plus de *Ninus* fondateur de *Ninvah*, nommée par nous *Ninive*, que de *Bélus* fondateur de Babilone. Nul Prince Asiatique ne porta un nom en *us*.

Il se peut que la circonférence de Babilone ait été de 24 de nos lieues moyennes ; mais qu'un *Ninus* ait bâti sur le Tigre , à quarante lieues seulement de Babilone , une ville appelée *Ninive*, d'une étendue aussi grande , c'est ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puissants Empires qui subsistaient à la fois , celui de Babilone , celui d'Assirie ou de *Ninive* , & celui de Sirie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable ; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissants Empires , dont les capitales , Paris , Soissons & Orléans , avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs *Ninive* n'était pas bâtie , ou du moins était fort peu de chose au temps où il est dit que le Prophète *Jonas* lui fut député pour l'exhorter à la pénitence , & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu Empire d'Assirie n'existait pas même encore dans le temps où l'on place *Jonas* ; car il prophétisait , dit-on , sous le Melk ou Roitelet Juif *Joas* ; & *Phul* , qui est regardé dans les livres Hébreux comme le premier Roi d'Assirie , ne régna selon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de *Joas*. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dattes on trouve partout de la contradiction , & on demeure dans l'incertitude. Il

Il est dit dans le livre de *Jonas* qu'il y avait à Ninive cent-vingt mille enfans nouveaux nés ; cela supposerait plus de cinq millions d'habitans , selon le calcul assez juste de nos dénombremens , fondés sur le nombre des enfans vivans , nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'est pas encor bâtie , sont quelque chose d'assez rare.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux Empires de Babilone & d'Assirie. Plusieurs s'avans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres , ont affirmé que l'Assirie & la Caldée n'étaient que le même Empire , gouverné quelquefois par deux Princes , l'un résidant à Babilone , l'autre à Ninive ; & ce sentiment raisonnable peut être adopté , jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation , c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. Presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument , se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel , que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel ; est-ce la Lune ? est-ce la planète de Vénus ? il y a loin d'ici là.

Quoi qu'il en soit , si *Nabonassar* éleva cet édifice pour servir d'observatoire , il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cent ans avant nous. Concevez ensuite combien de siècles

cles exige la lenteur de l'esprit humain , pour en venir jusqu'à dresser un tel monument aux sciences.

Ce fut en Caldée , & non en Egypte , qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a , ce me semble , trois preuves assez fortes ; la première , que les Caldéens furent une nation éclairée , avant que l'Egypte , toujours inondée par le Nil , pût être habitable ; la seconde , que les signes du Zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie , & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril , puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent ; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Aouft* , figurer un signe par une fille chargée d'épics de bled , puisque ce n'est pas en ce temps qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer Février par une cruche d'eau , puisqu'il pleut très rarement en Egypte , & jamais au mois de Février. La troisième raison , c'est que les signes anciens du Zodiaque Caldéen étaient un des articles de leur Religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires , douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations , ainsi que nous l'apprend *Diodore de Sicile* (livre II.) Cette Religion des anciens Caldéens était le *Sabisme* , c'est - à - dire , l'adoration d'un Dieu suprême , & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient , ils se tournaient vers l'étoile du Nord : tant leur culte était lié à l'Astronomie.

Vitruve

Vitrue dans son neuvième livre , où il traite des cadrans solaires , des hauteurs du Soleil , de la longueur des ombres , de la lumière réfléchie par la Lune , cite toujours les anciens Caldéens , & non les Egyptiens. C'est , ce me semble , une preuve assez forte qu'on regardait la Caldée , & non pas l'Égypte , comme le berceau de cette science ; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe Latin :

Tradidit Ægyptis Babylon Ægyptus Achivis.

DES BABILONIENS DEVENUS PERSANS.

AL'Orient de Babilone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babilone , lors que *Koresb* , que nous appellons *Cyrus* , prit cette ville avec le secours des Médes établis au Nord de la Perse. Nous avons deux fables principales sur *Cyrus* , celle d'*Hérodote* , & celle de *Xénophon* , qui se contredisent en tout , & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote suppose un Roi Mède , c'est-à-dire , un Roi d'Hircanie , qu'il appelle *Astyage* , d'un nom Grec. Cet Hircanien *Astyage* commande de noyer son petit-fils *Cyrus* au berceau , parce qu'il a vu en songe sa fille *Mandane* mère de *Cyrus* , piffer si copieusement qu'elle inonda toute l'Asie. Le reste de l'aventure est à peu près dans ce

gout ; c'est une histoire de *Gargantua* écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral , à peu près semblable à notre *Télémaque*. Il commence par supposer , pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son Héros , que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la mollesse. Des habitans de l'Hircanie , que les Tartares alors nommés Scythes , avaient ravagées pendant trente années , étaient-ils des *Sibarites* ?

Tout ce qu'on peut assurer de *Cyrus* , c'est qu'il fut un grand Conquérant , par conséquent un fléau de la Terre. Le fonds de son histoire est très vrai ; les épisodes sont fabuleux : il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du temps de *Cyrus* : elle avait un territoire de quatre à cinq lieues , & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins ; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces* , & l'aventure de *Lucrèce* , & les boucliers descendus du ciel , & la pierre coupée avec un rasoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babilonie & ailleurs ; mais humainement parlant on pourrait douter que l'Ange *Raphaël* fût descendu du ciel pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hircanie , afin de le faire payer de quelque argent , & de chasser le Diable *Asinodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote* , ou le roman de *Xénophon* , concernant la vie & la mort de *Cyrus* ; mais je remarquerai

qu'au parmi eux, il y avoit six mille ans, un ancien *Zerduſt*, un Prophète, qui leur avoit appris à être juſtes, & à révéler le Soleil, comme les anciens Caldéens avoient révéler les étoiles en les obſervant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perſes & ces Caldéens fuſſent ſi juſtes, & de ſavoir précifément en quel temps vint leur ſecond *Zerduſt* qui rectifia le culte du Soleil, & qui leur aprit à n'adorer que le Dieu auteur du Soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parſis diſperſés aujourd'hui dans l'Asie révérent comme leur Bible : ce livre eſt peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq Kings des Chinois : il eſt écrit dans l'ancienne langue ſacrée des Caldéens ; & Mr. *Hide*, qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous auroit procuré celle du *Zend*, s'il avoit pu ſubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en raporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend* qui eſt le catéchifme des Parſis. J'y vois que ces Parſis croyoient depuis longtems un Dieu, un Diable, une Réſurrection, un Paradis, un Enfer. Ils ſont les premiers, ſans contredit, qui ont établi ces idées ; c'eſt le ſyſtème le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des ſiècles, puisſque les Pharifiens chez les Juifs ne ſoutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompensés après la mort, que vers le temps d'*Hérode*.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du Monde. Voilà une Religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'ame, & sur la connaissance de l'Etre Créateur. Ne cessons de remarquer par combien de degrés il falut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel système. Remarquons encore que le Batême, l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, est un des préceptes du *Zend* (p. 251.) La source de tous les rites est venue peut-être des Persans & des Caldéens jusqu'aux extrémités de l'Occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babiloniens eurent des Dieux secondaires en reconnaissant un Dieu souverain. Ce système, ou plutôt ce cahos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve presque partout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages. L'instinct plus que la raison conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la deshonne. Les Perses révérèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis: mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité; on voit des têtes qui s'envolent au Ciel avec des ailes, symboles de l'émigration d'une vie passagère à la vie immortelle.

Passons aux usages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce dans son Ier. livre, que toutes les Babiloniennes

nes étaient obligées par la loi de se prostituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. Je m'étonne encor plus que dans toutes les hiltiores faites pour l'instruction de la jeunesse, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une église des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir descendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales Dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Est-il possible que les Magistrats d'une des plus grandes villes du Monde aient établi une telle police? que les maris aient consenti de prostituer leurs femmes? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Asie? Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Cassius*, qui assure que les graves Sénateurs de Rome proposèrent un décret par lequel *Cesar* âgé de cinquante-sept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir ou qu'*Hérodote* débitait des fables, ou plutôt que son texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtisanes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les passans sur les chemins.

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*,
 qui

qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ? La pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du *Zend*, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du *Sadder*, où il est dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères ; mais quels sont ses garans ? des oui-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle* : *Non magus ex matre & nato nascatur oportet* : Tout Mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils. Une telle loi n'est pas croyable ; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La Religion des Mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puis qu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.



DE LA SIRIE.

JE vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toujours Sirie, que l'alphabet de ces peuples fut toujours Siriaque, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balpek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant Empire d'Assirie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables ?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées ; mais qui jamais imagina de placer un vaste Empire entre le Rhin & les Gaules ? qu'on ait appelé les nations voisines de l'Euphrate *Assiriennes*, quand elles se furent étendues vers Damas ? & qu'on ait appelé *Assiriens* les peuples de Sirie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate ? C'est là où se peut réduire la difficulté. Toutes les Nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lors qu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux Nations. Ainsi les Babiloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples
de

de Sirie. Les anciens caractères de la langue Siriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La Déesse de Sirie si ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les Mages Caldéens, Babiloniens, Persans, ne se firent jamais eunuques comme les prêtres de la Déesse de Sirie; chose étrange, les Siriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population considérable? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cibele* en Phrigie se rendaient eunuques comme ceux de Sirie. Encor une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on s'étonner, après de tels sacrifices, de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un testicule chez des nations Africaines? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne sont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* son père. La superstition invente des usages ridicules, & l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce

Ce que je remarquerai encor des anciens Siriens , c'est que la ville qui fut depuis nommée la ville sainte, & Hiérapolis par les Grecs , était nommée par les Siriens *Magoz*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens Mages ; il semble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient consacrés au service de la Divinité. Chaque peuple eut une ville sainte. Nous savons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu , Babilone la ville de Dieu ; Apamée en Phrigie était aussi la ville de Dieu.

Les Hébreux longtems après , parlent des peuples de Gog & de Magog ; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre aussi les Scythes qui vinrent ravager l'Asie avant *Cyrus*, & qui dévastèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de savoir quelle idée passait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reste je ne balance pas à croire les Siriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens , par la raison évidente , que les pays les plus aisément cultivables sont nécessairement les premiers peuples , & les premiers florissans.



DES PHENICIENS, ET DE SANCHONIATON.

LEs Phéniciens sont probablement rassemblés en corps de peuple aussi anciennement que les autres habitans de la Sirie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens , parce que leur pais est moins fertile. Sidon , Tyr , Joppé , Berith , Afcalon , sont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière ressource des peuples. On a commencé par cultiver sa terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette industrie fille du besoin qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime , ni des Caldéens , ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur ; la mer était leur *Typhon* , un être mal-faisant ; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cent vaisseaux équipés par *Sésostris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadiz fondées par eux , l'Angleterre découverte , leur commerce aux Indes par *Eziongaber* , leurs manufactures d'étoffes précieuses , leur art de teindre en pourpre , sont des témoignages de leur habileté ; & cette habileté fit leur grandeur. Les

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième siècle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des régistres qui tinssent lieu de nos livres de compte, avec des signes aisés & durables pour établir ces régistres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabet*, composé de leurs deux premiers caractères, dépose en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanboniaton Phénicien, qui écrivait longtemps avant la guerre de Troye, l'histoire des premiers âges, & dont *Eusèbe* nous a conservé quelques fragments, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanboniaton*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient sacrifié de temps immémorial aux éléments & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses ;

choses , comme tous les premiers écrivains ; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Védam* , la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte & *Hésiode* en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuse antiquité du livre de *Sanchoniaton* , c'est qu'on en lisait les premières lignes dans les mystères d'*Isis* & de *Cérès* , hommage que les Egyptiens & les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger , s'il n'avait pas été regardé comme une des premières sources des connaissances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même ; il consulta toutes les archives anciennes , & surtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniaton* signifie en ancien Phénicien , *Amateur de la vérité*. *Porphyre* , *Théodoret* , *Eusèbe* l'avouent. La Phénicie était appelée le *païs des Archives* , *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée , ils lui rendirent ce témoignage , comme on le voit dans *Josué* & dans *les Juges*.

Jerombal consulté par *Sanchoniaton* était prêtre du Dieu suprême , que les Phéniciens nommaient *Iaho* , *Jehova* , nom réputé sacré , adopté chez les Egyptiens , & ensuite chez les Juifs. On voit par les fragments de ce monument si antique , que Tyr existait depuis très longtems , quoiqu'elle ne fût pas parvenue encor à être une ville puissante.

Ce mot *El* , qui désignait Dieu chez les premiers Phéniciens , a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes ; & il est probable que de ce monosyllabe *El* , les Grecs composèrent leur *Elios*.

Mais

Mais ce qui est plus remarquable , c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux se servirent très longtems après , quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnerent à Dieu , *Eloa*, *Iaho* , *Adonai* ; cela ne peut être autrement , puisque les Juifs ne parlèrent longtems en Canaan que la langue Phénicienne.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs , & qu'ils ne prononçaient jamais , était si commun dans l'Orient , que *Diodore* dans son livre second , en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux , dit que *Minos* se vantait d'avoir communiqué avec le Dieu *Zeus*, *Zamolxis* avec la Déesse *Vesta*, & le Juif *Moïse* avec le Dieu *Iaho* &c.

Ce qui mérite sur-tout d'être observé , c'est que *Sanhoniaton* en rapportant l'ancienne Cosmologie de son pais , parle d'abord du cahos envelopé d'un air ténébreux , *Chautereb*. L'Erebe , la nuit d'*Hésiode*, est prise du mot Phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du cahos sortit *Muth* ou *Morb*, qui signifie la matière. Or qui arrangea la matière ? C'est *Colpi Iaho*, l'Esprit de Dieu , le vent de Dieu , ou plutôt la bouche de Dieu , la voix de Dieu. C'est à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes.

Il est aisé de se convaincre que cette Cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité

Nouv. Mél. I. Partie.

E

par

par ceux qui viennent après lui ; ils apprennent la langue , ils suivent une partie de ses rites , ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Je fais combien toutes les origines Caldéennes , Siriennes , Phéniciennes , Egyptiennes & Grecques sont obscures. Quelle origine ne l'est pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du Monde , que ce que le Créateur du Monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec sûreté jusqu'à certaines bornes : nous savons que Babilone existait avant Rome , que les villes de Syrie étaient puissantes avant qu'on connût Jérusalem , qu'il y avait des Rois d'Egypte avant *Jacob* , avant *Abraham* ; nous savons quelles sociétés se sont établies les dernières ; mais pour savoir précisément quel fut le premier peuple , il faut une Révélation.

Au moins nous est-il permis de peser les probabilités & de nous servir de nôtre raison dans ce qui n'intéresse point nos dogmes sacrés supérieurs à toute raison.

Il est très avéré que les Phéniciens occupaient depuis longtems leur pays avant que les Hébreux s'y présentassent. Les Hébreux purent - ils apprendre la langue Phénicienne , quand ils erraient loin de la Phénicie dans le désert au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue Phénicienne put - elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent - ils écrire dans cette langue du temps de *Josué* parmi des dévastations & des massacres continuels ? Les Hébreux après *Josué* devenus long-

tems

tems esclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à sang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de Caldéen quand ils furent esclaves à Babilone ?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant, industrieux, savant, établi de tems immémorial, & qui passe pour l'inventeur des lettres, écrivit longtems avant un peuple errant nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune science, sans aucune industrie, sans aucun commerce, subsistant uniquement de rapines ?

Peut-on nier sérieusement l'authenticité des fragments de *Santhoniaton* conservés par *Eusebe* ? ou peut-on imaginer avec le savant *Huet* que *Santhoniaton* ait puisé chez *Moïse* ? Quand tout ce qui reste de monuments antiques nous avertit que *Santhoniaton* vivait à peu près du tems de *Moïse*, nous ne décidons rien ; c'est au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la dispute.

DES SCITHES,

ET DES GOMERITES.

Laissons *Gomer* presqu'au sortir de l'arche, aller subjuguier les Gaules & les peupler en quelques années. Laissons aller *Tubal* en

Espagne , & *Magog* dans le Nord de l'Allemagne , vers le tems où les fils de *Cham* faisaient une prodigieuse quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces imper tinences dégoutantes sont débitées dans tant de livres , que ce n'est pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faiblesse , ou par quelle malignité secrette , ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée , tant d'historiens ont - ils fait de si grands éloges des Scithes qu'ils ne connaissaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce* , en parlant des Scithes qui habitaient au Nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus , (qu'il prend pour le Tanais qui en est à cinq cent lieues) pourquoi , dis-je , *Quinte-Curce* met-il une harangue philosophique dans la bouche de ces barbares ? pourquoi suppose - t - il qu'ils reprochent à *Alexandre* sa foie de conquérir ? pourquoi leur fait - il dire qu'*Alexandre* est le plus fameux voleur de la terre , eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Asie si longtems avant lui ? pourquoi enfin , *Quinte-Curce* peint-il ces Scithes comme les plus justes de tous les hommes ? La raison en est que , comme il place le Tanais du côté de la mer Caspienne en mauvais Géographe , il parle du prétendu désintéressement des Scithes en déclamateur.

Si *Horace* en opposant les mœurs des Scithes à celles des Romains , fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares , s'il dit ,

Cam-

Campestres melius Scithæ

Quorum plaustra vagas rite trahunt domos

Vivunt & rigidi Geta :

Voyez les habitans de l'affreuse Scythie

Qui vivent sur des chars ,

Avec plus d'innocence ils consomment leur vie

Que le peuple de Mars ;

c'est qu'*Horace* parle en poëte un peu fatirique , qui est bien aisé d'élever des étrangers aux dépens de son pays.

C'est par la même raison que *Tacite* s'épuise à louer les barbares Germains , qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. *Tacite* , *Quinte-Curce* , *Horace* ressemblent à ces pédagogues qui pour donner de l'émulation à leurs disciples prodiguent en leur présence des louanges à des enfans étrangers , quelques grossiers qu'ils puissent être.

Les Scithes sont ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares ; ce sont ceux-là même qui longtems avant *Alexandre* avaient ravagé plusieurs fois l'Asie , & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt sous le nom de Monguls , ou de Huns , ils ont asservi la Chine & les Indes ; tantôt sous le nom de Tures , ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés & justes , dont

nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires anciennes sans choix & sans jugement ; on les lit à peu près avec le même esprit qu'elles ont été faites , & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européenne ; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérants & des dévastations ; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs , les loix , l'esprit du plus vaste Empire de la terre , que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts , c'est là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire , perfectionna ce que *Pierre le Grand* avait commencé. Une autre femme (*Elizabeth*) étendit encor ces nobles commencemens. Une autre Impératrice encore , est allée plus loin que les deux autres ; son génie s'est communiqué à ses sujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'Empire ; & enfin , on a vu en un demi-siècle la Cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.



DE L'ARABIE.

SI l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham* ; mais elle est dans un terrain si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert, ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appelés conquérants jusqu'à *Mahomet*, ou plutôt elle fut la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au-dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle qui est d'une espèce médiocre, & même de son café qui fait aujourd'hui la richesse.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites ; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errants & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'est dans ces mêmes déserts, qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passèrent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie, & ce pays est souvent appelé désert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'est ainsi appelée que du nom de *Pétra*, petite forteresse, à qui furent les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainsi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée est fort petite, & peut être confondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie déserte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaste partie appelée *heureuse*, près de la moitié consiste aussi en déserts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, soit à l'orient de Moka, soit même à l'orient de la Mecque, c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du Soleil sous des ombrages toujours verts.

C'est surtout dans ces pays que le mot de *jardin*, *paradis*, signifie la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'*Alcinoïs* chez les Grecs. Et cet *Aden* ou *Eden*, était nommé le lieu des délices. On parle encor d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlants était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau, ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan Indien,

Indien , qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siège de son Empire , & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des Rois d'Egypte , qui joignait le Nil à la mer rouge ; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden , ou d'Eden , à la ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces fables insipides & absurdes dont toute l'histoire ancienne est remplie. Il eût falu à la vérité subjuguier toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait , c'était *Alexandre*. Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point ; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte & la Perse.

Les Arabes défendus par leurs déserts & par leur courage , n'ont jamais subi le joug étranger. *Trajan* ne conquît qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toujours été aussi libre que les Scithes , & plus civilisé qu'eux.

Il faut bien se garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'*Ismaël*. Les Ismaelites , ou Agaréens , ou ceux qui se disaient enfans de *Cethura* , étaient des tribus étrangères , qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée , vers le pays de Madian ; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du temps de *Mabomet* , quand elles embrassèrent sa Religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite,

dite , qui étaient véritablement indigènes , c'est-à-dire , qui de temps immémorial habitaient ce beau pays sans mélange d'aucune autre nation , sans avoir jamais été ni conquis , ni conquérants. Leur Religion était la plus naturelle & la plus simple de toutes ; c'était le culte d'un Dieu , & la vénération pour les étoiles , qui semblaient sous un ciel si beau & si pur , annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reste de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette Religion jusqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions , puis qu'ils étaient hommes ; mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts , possesseurs d'un pais délicieux , & se trouvant au dessus de tout besoin & de toute crainte , ils durent être nécessairement moins méchants & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voisins comme des bêtes carnassières affamées , ni égorger les faibles , en prétextant les ordres de la Divinité , ni faire leur cour aux puissans en les flattant par de faux oracles. Leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre Occident. Je le crois bien ; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation Juive qui est devenue l'objet & le fondement de nos histoires prétendues universelles , dans lesquelles un certain genre d'au-
teurs

teurs se copiant les uns les autres, oublient tous les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

IL semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Asie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de Dieu, qui enseigna aux Brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Persans se l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs Patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuses de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont ensuite ils se vantèrent d'être descendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un Législateur. Les Perses appellaient leur ancienne Religion, *Millat Ibrahim*; les Medes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un Prophète de la Religion de l'ancien *Zoroastre*. Il n'appartient sans doute qu'aux Hébreux, puisqu'ils le reconnaissent pour leur père dans leurs livres sacrés.

Des

Des favants ont cru que le nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appelaient Brames, Brachmanes, & que plusieurs de leurs institutions sacrées ont un raport immédiat à ce nom, au lieu que chez les Asiaticques occidentaux vous ne voyez aucun établissement qui tire son nom d'*Abram*, ou *Abraham*. Nulle société ne s'est jamais nommée *Abramique*. Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puisque les livres Juifs disent qu'*Abraham* est la tige des Hébreux, il faut les croire sans difficulté.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes histoires Arabes; mais il en dit très peu de chose. Elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voisins de la Caldée; l'Inde, & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples, & la Caldée étant un pays dès longtems renommé pour les sciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Palestine, de compter un ancien Sage réputé Caldéen au nombre de ses ancêtres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des livres Judaïques par les mêmes règles qui nous conduisent dans la critique des autres histoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des aventures d'*Abraham* tel qu'il se trouve dans le Pentateuque, ferait sujet à quelques difficultés, s'il se trouvait dans une autre histoire. La

La Genèse dit qu'*Abraham* sortit d'Aran âgé de soixante & quinze ans , après la mort de son père.

Mais la même Genèse dit que *Tharé* son père l'ayant engendré à soixante & dix ans , vécut jusques à deux cent - cinq. Ainsi *Abraham* avait cent - trente - cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie , pour aller à trois cent milles de là , dans la contrée stérile & pierreuse de Sichem , qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis , qui est environ à six cent milles ; & dès qu'il arrive , le Roi devient amoureux de sa femme âgée de soixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire ; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'*Abraham* reçut de grands présents du Roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puissant Etat ; la Monarchie était établie , les arts y étaient donc cultivés ; le fleuve avait été domté , on avait creusé partout des canaux pour recevoir les inondations , sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé , s'il n'aurait pas falu des siècles pour établir un tel Empire dans un pays longtems inaccessible & dévalté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent ? *Abram* , selon la Genèse , arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manétons* , aux *Hérodotes* ,
aux

aux *Diodores*, aux *Eratosthènes*, & à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent tous au Royaume d'Egypte; & cette antiquité devait être très moderne en comparaison de celle des Caldéens, & des Syriens.

Qu'il soit permis d'observer un trait de l'histoire d'*Abraham*. Il est représenté au sortir de l'Egypte comme un pasteur Nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Asphaltide; c'est le désert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voit ses tentes avec trois cent dix-huit serviteurs, & son neveu *Loth* est établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un Roi de Babilone, un Roi de Perse, un Roi de Pont, & un Roi de plusieurs autres nations, se liguèrent ensemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voisines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. *Loth* est leur prisonnier. Il n'est pas aisé de comprendre comment cinq grands Rois si puissants se liguerent pour venir ainsi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre si sauvage, ni comment *Abraham* défit de si puissants Monarques avec trois cent valets de campagne, ni comment il les poursuivit jusques par-delà Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas*; mais *Dan* n'existait pas du tems de Moïse, encor moins du temps d'*Abraham*. Il y a de l'extrémité du lac Asphaltide où Sodome était située, jusqu'à Damas, plus de trois cent milles de route. Tout cela est au dessus de nos conceptions. Tout est miraculeux dans l'histoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit, & nous redisons encore que
nous

nous croyons ces prodiges & tous les autres ,
sans aucun examen.

DE L'INDE.

S'il est permis de faire des conjectures , les Indiens vers le Gange sont peut-être les hommes les plus anciennement rassemblés en corps de peuple. Il est certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile est bientôt couvert de l'espèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au Monde où l'espèce humaine ait sous sa main des alimens plus sains , plus agréables , & en plus grande abondance , que vers le Gange ; le ris y croit sans culture ; l'ananas , le cocos , la datte , le figuier , présentent de tous côtés des mets délicieux ; l'oranger , le citronier , fournissent à la fois des boissens rafraichissantes avec quelque nourriture. Les cannes de sucre sont sous la main. Les palmiers , les figuiers à larges feuilles , donnent le plus épais ombrage. On n'a pas besoin dans ce pais d'écorcher des troupeaux pour défendre ses enfans des rigueurs des saisons ; on les élève encor aujourd'hui tout nuds jusqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pais de risquer sa vie pour la soutenir , en attaquant les animaux , & en se nourrissant de leurs membres déchirés , comme on a fait presque partout ailleurs.

Les hommes se seront rassemblés d'eux-mêmes

mes en société dans ce climat heureux ; on ne se fera point disputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne se fera point fait la guerre pour un puits , pour une fontaine , comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monumens dont les Brames se vantent ; il suffit de savoir que les raretés les plus antiques que l'Empereur Chinois *Cam-bi* eut dans son palais étaient Indiennes : il montrait à nos Missionnaires Mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes , frappées au coin , fort antérieures aux monnoies de cuivre des Empereurs Chinois : & c'est probablement des Indiens que les Rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pitagore* voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes & des sept métaux sont encor dans presque toute la Terre ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain nous vient incontestablement de l'Inde ; les éléphants auxquels nous avons substitué des tours , en sont une preuve.

Enfin , les peuples les plus anciennement connus , Persans , Phéniciens , Arabes , Egyptiens , allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde , pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats , sans que jamais les Indiens alassent rien demander à aucune de ces nations.

On

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Égypte, ou d'une contrée de l'Asie Occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus* quel qu'il soit, savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche, & sûrement le peuple riche est rassemblée, civilisé, policé, longtems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des ames, qui s'étendit avec le tems jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens fussent ce que c'est qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, soit aérien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce système de Philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamné par *Vishnou*, & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens Empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers Législateurs ne promulguèrent que des loix morales; ils crurent qu'il suffisait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police sévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en em-

Nouv. Mél. I. Part.

F

bra-

brassant la doctrine de la Métempscose ; la crainte de tuer son père ou sa mère en tuant des hommes & des animaux , leur inspira une horreur pour le meurtre & pour toute violence , qui devint chez eux une seconde nature. Ainsi tous les Indiens , dont les familles ne se sont alliées ni aux Arabes , ni aux Tartares , sont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur Religion & la température de leur climat , rendirent ces peuples entièrement semblables à ces animaux paisibles que nous élevons dans nos bergeries , & dans nos colombiers , pour les égorger à notre plaisir. Toutes les nations farouches qui descendirent du Caucase , du Taurus , & de l'Immaüs pour subjuguier les habitans des bords de l'Inde , de l'Hindasse , du Gange , les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces Chrétiens primitifs appelés Quakers , aussi pacifiques que les Indiens ; ils seraient dévorés par les autres nations , s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La Religion Chrétienne que ces seuls primitifs suivent à la lettre , est aussi ennemie du sang que la Pitagoricienne. Mais les peuples Chrétiens n'ont jamais observé leur Religion , & les anciennes Castes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le Pitagorisme est la seule Religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des ames est un système si simple , & même si vraisemblable aux
yeux

yeux des peuples ignorants, il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette Religion, crurent voir les âmes de leurs parents dans tous les hommes qui les environnaient. Ils se crurent tous frères, pères, mères, enfans, les uns des autres. Cette idée inspirait nécessairement une charité universelle. On tremblait de blesser un être qui était de la famille: en un mot l'ancienne Religion de l'Inde, & celle des Lettrés à la Chine, sont les seules dans lesquelles les hommes n'ayent point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes, qui se faisaient un crime d'égorger un animal, permissent que les femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris, dans la vaine espérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux? c'est que le fanatisme & les contradictions sont l'appanage de la nature humaine.

Il faut surtout considérer que l'abstinence de la chair des animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourrissent bientôt la viande, elle y est une très mauvaise nourriture. Les liqueurs fortes y sont aussi défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boissons rafraîchissantes. La Métémpicose passa à la vérité chez nos nations septentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps: mais si les Druides avaient ajouté à cette doctrine la défense de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaissons presque rien des anciens rites des Brame conservés jusques à nos jours. Ils communiquent peu les livres du *Manuscrit* qu'ils ont encor dans cette ancienne langue sacrée : leurs *Vedams* ont été aussi longtems inconnus que le *Zend* des Perses , & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guères que six vingt ans que les Européens eurent les premières notions des cinq *Kings* : & le *Zend* n'a été vû que par le célèbre Docteur *Hide* , qui n'eut pas de quoi l'acheter , & de quoi payer l'interprète , & par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du *Zend* , ce *Sadder* dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la Bibliothèque de Paris , un ancien livre des Brame , c'est l'*Ezourvedam* , écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde , avec un rituel de tous les anciens rites des Bracmanes , intitulé le *Corino - Védam* : ce manuscrit traduit par un Brame , n'est pas à la vérité le *Védam* lui-même , mais c'est un résumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaissance des trois plus anciens écrits qui soient au monde.

Il faut desespérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs livres sont perdus ; leur Religion s'est anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire , encor moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous , plus facile à conserver , déposé dans des bibliothèques

im-

immenses , a péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du Monde des monuments non moins authentiques , que nous ne devions pas espérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité , de l'authenticité de ce rituel des Braçmanes dont je parle. L'auteur assurément ne flatte pas sa secte ; il ne cherche point à déguiser ses superstitions , à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées , à les excuser par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain paraît là dans toute sa misère. Si les Brames observaient toutes les loix de leur *Védam* , il n'y a point de moine qui voulût s'assujettir à cet état. A peine le fils d'un Brame est-il né , qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix résine , détrempée dans de la farine ; on prononce le mot *Oum* ; on invoque vingt Divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril ; mais aussi on lui dit , *Vivez pour commander aux hommes* ; & dès qu'il peut parler , on lui fait sentir la dignité de son être. En effet , les Braçmanes furent long-tems Souverains dans l'Inde , & la Théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun pais du Monde.

Bientôt on expose l'enfant à la Lune : on prie l'Etre suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis , quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours : on adresse des antiennes au feu ; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de *Chormo* , qui est le titre d'honneur des Brames.

Dès que cet enfant peut marcher , il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières. Il fait le sacrifice des morts ; & ce sacrifice est institué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au Dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature , nulle action chez les Brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant , le père dit au rasoir dévotement , *Rasoir , rase mon fils comme tu as rasé le Soleil & le Dieu Indro*. Il se pourrait après tout que le Dieu *Indro* eût été autrefois rasé : mais pour le Soleil , cela n'est pas aisé à comprendre , à moins que les Brames n'aient eu notre *Apollon* , que nous représentons encor sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies serait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules , & dans leur aveuglement ils en disent autant des nôtres ; mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence : c'est le *Marri-châ Machom*. On se donne par ce mystère un nouvel être , une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine , & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la poitrine à la tête , en apuiant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre , & on conduit ainsi

ainsi son ame à son cerveau ; quand on est sûr que son ame est bien montée, alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont réunis à l'Etre suprême, & dit, *Je suis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables Philosophes de la Grèce, de ces Stoiciens qui ont élevé la nature humaine au dessus d'elle-même, celle des divins *Antonins* ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des Bracmanes dix commandemens, & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois espèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps ; dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole ; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandemens sont pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la Morale est la même chez toutes les nations civilisées, & que les usages les plus consacrés chez un peuple, paraissent aux autres ou extravagants ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre humain, & la Morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les Bracmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabo*

bon dans son 15^e. livre dit qu'ils adorent un Dieu suprême , qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler , qu'ils sont sobres , chastes , tempérants ; qu'ils vivent dans la justice , & qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent *St. Clément d'Alexandrie , Apulée , Porphyre , Pallade , St. Ambroise*. N'oublions pas surtout qu'ils eurent un Paradis terrestre , & que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu furent chassés de ce Paradis.

La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la Théologie de presque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à se plaindre du présent , & à vanter le passé , a fait imaginer partout une espèce d'âge d'or auquel les siècles de fer ont succédé. Ce qui est plus singulier encore , c'est que le *Védam* des anciens Bracmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo* , & la première femme *Procriti*. *Adimo* signifiait *Seigneur* , & *Procriti* voulait dire *la vie* ; comme *Heva* chez les Phéniciens & les Hébreux signifiait aussi *la vie* ou le *serpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

D E L A C H I N E.

O Serons-nous parler des Chinois sans nous en rapporter à leurs propres annales ? elles sont confirmées par le témoignage unanime de nos

nos voyageurs de différentes sectes , Jacobins , Jésuites , Luthériens , Calvinistes , tous intéressés à se contredire. Il est évident que l'Empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions physiques , de ces inondations , de ces incendies dont la faible mémoire s'était conservée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion* , & de la chute de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préservé de ces fléaux , comme il le fut toujours de la peste proprement dite , qui a tant de fois ravagé l'Afrique , l'Asie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude , ce sont celles des Chinois , qui ont joint , comme on l'a déjà dit ailleurs , l'histoire du Ciel à celle de la Terre. Seuls de tous les peuples ils ont constamment marqué leurs époques par les éclipses , par les conjonctions des planètes ; & nos Astronomes , qui ont examiné leurs calculs , ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques , & les Chinois écrivirent leur histoire la plume & l'astrolabe à la main , avec une simplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

Chaque règne de leurs Empereurs a été écrit par des contemporains ; nulle différente manière de compter parmi eux ; nulles chronologies qui se contredisent. Nos voyageurs missionnaires rapportent avec candeur que lors qu'ils parlè-

rent

rent au sage Empereur *Cambi* des variations considérables de la chronologie de la Vulgate , des Septante , & des Samaritains , *Cambi* leur répondit , Est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent ?

Les Chinois écrivaient sur des tablettes légères de bambou , quand les Caldéens n'écrivaient encor que sur la brique ; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préservées de la pourriture. Ce sont peut-être les plus anciens monumens du Monde. Point d'histoire chez eux avant celles de leurs Empereurs ; point de fictions , aucun prodige , nul homme inspiré qui se dise demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs ; dès que ce peuple écrit , il écrit raisonnablement.

Il diffère surtout des autres nations , en ce que leur histoire ne fait aucune mention d'un collège de prêtres qui ait jamais influé sur les loix. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux temps sauvages où les hommes eurent besoin qu'on les trompat pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du Monde ; le *Zend* des Perses , le *Védam* des Indiens , *Sanchoniaton* , *Manéton* ; enfin , jusqu'à *Hésiode* , tous remontent à l'origine des choses , à la formation du Monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie ; leur histoire n'est que celle des temps historiques.

C'est ici qu'il faut surtout appliquer nôtre grand principe , qu'une nation dont les premières chroniques attestent l'existence d'un vaste
Em-

Empire puissant & sage , doit avoir été rassemblée en corps de peuple pendant des siècles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ses annales. Encor une fois , n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la société des hommes , & pour en venir non-seulement jusqu'à écrire , mais jusqu'à bien écrire , il avait fallu plus de temps que l'Empire Chinois n'a duré , en ne comptant que depuis l'Empereur *Fo-hi* jusqu'à nos jours ? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'aient été écrits deux mille trois cent ans avant nôtre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cent années les premières observations Babiloniennes envoyées en Grèce par *Callistène*. De bonne foi sied-il bien à des Lettrés de Paris de contester l'antiquité d'un livre Chinois , regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine ?

Les premiers rudiments sont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons nous toujours que presque personne ne savait écrire il y a cinq cent ans , ni dans le Nord , ni en Allemagne , ni parmi nous. Ces tailles dont se servent encor aujourd'hui nos boulangers , étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts , & le nom de taille l'atteste encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses , qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante

quante ans, nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-siècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invasions des Barbares jusqu'au quatorzième siècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui est utile à la société, n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans les sciences. Ils sont aussi mauvais Physiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cent ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la Morale, qui est la première des sciences.

Leur vaste & populeux Empire était déjà gouverné comme une famille, dont le Monarque était le père, & dont quarante tribunaux de législation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errants en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur Religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encor des *Teutates* à qui des Druides sacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'ozier.

Les Empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'Univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encore? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siècles, au milieu même des révolu-

volution & des plus horribles calamités.

Jamais la Religion des Empereurs & des Tribunaux ne fut deshonorée par des impostures, jamais troublée par les querelles du Sacerdoce & de l'Empire, jamais chargée d'innovations absurdes qui se combattent les unes les autres avec des arguments aussi absurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'est par-là surtout que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'Univers.

Leur *Confusée* n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'inspiré ni le Prophète. C'était un Magistrat qui enseignait les anciennes loix. Nous disons quelquefois, & bien mal-à-propos, la *Religion de Confucius*; il n'en avait point d'autre que celle de tous les Empereurs & de tous les Tribunaux, point d'autre que celle des premiers Sages. Il ne recommande que la vertu; il ne prêche aucun mystère. Il dit dans son premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut passer tous les jours à se corriger: dans le second, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit, que l'homme n'est point né méchant, & qu'il le devient par sa faute: le troisième est un recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille disciples; il pouvait se mettre à la tête d'un parti puissant, & il aima mieux instruire les hommes que les gouverner.

On s'est élevé avec force dans un *Essai sur l'histoire*

Histoire générale, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'Occident de vouloir juger de cette Cour Orientale, & de lui attribuer l'athéisme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pû appeller athée un Empire dont presque toutes les loix sont fondées sur la connaissance d'un Etre suprême, rémunérateur & vengeur ? Les inscriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, sont : *Au Premier Principe sans commencement & sans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il est infiniment bon, infiniment juste ; il éclaire, il soutient, il règle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux Jésuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français nommé *Maigrot*, Evêque de Conon, qui ne savait pas un mot de Chinois, fut député par un Pape pour aller juger le procès sur les lieux ; il traita *Confucius* d'athée, sur ces paroles de ce grand homme, *le Ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos Saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si *Confucius* était athée, *Caton*, & le Chancelier de l'Hôpital l'étaient aussi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui foutenaient contre *Bayle*, qu'une société d'athées était impossible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la Terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les Lettrés Chinois, adorateurs d'un seul Dieu, abandonnèrent le peuple

ple aux superstitions des Bonzes. Ils reçurent la secte de *Laokium*, & celle de *Fo*, & plusieurs autres. Les Magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des Religions différentes de celles de l'État, comme il a une nourriture plus grossière; ils souffrirent les Bonzes & les continrent. Presque partout ailleurs ceux qui faisaient le métier de Bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés est très étonnante. La doctrine de l'Enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contenterent d'exhorter les hommes à révéler le Ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toujours présente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en son tems d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'Empire Chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cent années d'observations altronomiques envoyées en Grèce par *Callistène*. Les BrameS régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leurs loix; les Arabes au Midi, les Scithes au
Sep-

Septentrion , habitaient sous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler , était un puissant Royaume.

DE L'EGYPTE.

IL me paraît sensible que les Egyptiens , tout antiques qu'ils sont , ne purent être rassemblés en corps , civilisés , policés , industrieux , puissants , que très - longtems après tous les peuples qui ont passé en revue. La raison en est évidente. L'Egypte jusqu'au Delta est resserrée par deux chaînes de rochers , entre lesquels le Nil se précipite , en descendant d'Ethiopie du Midi au Septentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ses embouchures en ligne droite que cent soixante lieues de trois mille pas géométriques , & la largeur n'est que de dix à quinze & vingt lieues jusqu'au Delta , partie basse de l'Egypte , qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'Orient en Occident. A la droite du Nil , sont les déserts de la Thébaidé , & à la gauche les sables inhabitables de la Libye jusqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil durent pendant des siècles écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année ; ces eaux crouissantes s'accumulant continuellement , durent longtems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate , du
Tigre ,

Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres rivières qui se débordent aussi, presque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne sont pas si grands, & les vastes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Observons surtout que la peste, ce fléau attaché au genre animal, régne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus destructive quand les eaux du Nil en croupissant sur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainsi la population de l'Egypte dut être très faible pendant bien des siècles.

L'ordre naturel des choses semble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil est bordé, furent obligés à des travaux aussi longs que pénibles pour creuser des canaux qui reçussent le fleuve, pour élever des cabanes & les réhausser de vingt-cinq pieds au-dessus du terrain. C'est là pourtant ce qu'il falut faire avant de bâtir Thèbes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de songer à construire des pyramides. Il est bien étrange qu'aucun ancien Historien n'ait fait une réflexion si naturelle.

Nous avons déjà observé que dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puissant Royaume. Ses Rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Ara-

bes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, plusieurs siècles avant *Abraham*. On ne fait en quel temps fut construite la fameuse Thèbes aux cent portes, la Ville de Dieu, *Diospolis*. Il paraît que dans ces temps reculés les grandes villes portaient le nom de *Villes de Dieu*, comme Babilone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thèbes il fortrait deux cent chariots armés en guerre, & cent mille combattans ? Cela ferait vingt mille chariots, & dix millions de soldats ; & à un soldat pour cinq personnes, ce nombre suppose au moins cinquante millions de têtes pour une seule ville, dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France, & qui n'avait pas, selon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. *Diodore* dit (livre Ier.) que l'Égypte était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans, & que de son temps elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Sésostris* qu'aux dix millions de soldats qui sortent par les cent portes de Thèbes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Hérodote* vous disent que le père de *Sésostris* fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle, destina son fils à subjuguier le Monde ; qu'il fit élever à sa Cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils, qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos gran-

grandes lieues , & qu'enfin *Sésosthis* partit avec six cent mille hommes , vingt-sept mille chars de guerre , & alla conquérir toute la Terre , depuis l'Inde jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin , & qu'il subjuguâ la Mingrélie & la Georgie appelées alors la Colchide. *Hérodote* ne doute pas que *Sésosthis* n'ait laissé des colonies en Colchide , parce qu'il a vu à Colchos des hommes bazanés , avec des cheveux crépus , ressemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces espèces de Scythes des bords de la mer Noire & de la mer Caspienne , vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent si longtems l'Asie avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des esclaves d'Egypte , ce vrai pays d'esclaves , dont *Hérodote* put voir , ou crut voir les descendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la superstition de se faire circoncire , ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte , comme il arriva presque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilisées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables ; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencèrent ; après les Scythes vint *Nabucodonosor* , qui conquît l'Egypte sans résistance ; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ses Lieutenans. Révoltée sous *Cambise* , il ne falut qu'une campagne pour la soumettre : & ce *Cambise* eut tant de mépris pour les Egyptiens ,

tiens , qu'il tua leur Dieu *Apis* en leur présence. *Ochus* réduisit l'Egypte en province de son Royaume. *Alexandre* , *César* , *Auguste* , le Calife *Omar* conquièrent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos sous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Egypte du temps des Croisades ; enfin *Sélim* conquît l'Egypte en une seule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient présentés ; il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens , le plus lâche de tous les peuples , comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'est qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant , témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de *Sésostris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Sésostris* n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens , quelques Arabes , quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la Terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit ; mais comment , en ne lui parlant que de prodiges , ne lui dirent-ils rien des fameuses playes d'Egypte ,
de

de ce combat magique entre les sorciers de *Pharaon* & le Ministre du Dieu des Juifs, & d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge sous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laisser passer les Hébreux, lesquelles en retombant submergèrent les Egyptiens ? C'était assurément le plus grand événement dans l'histoire du Monde : ni *Hérodote*, ni *Manéton*, ni *Eratosthène*, ni aucun des Grecs si grands amateurs du merveilleux, & toujours en correspondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas assurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres Hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner seulement du silence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas sans doute qu'une histoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS ,
ET DE LEURS SYMBOLES.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui signifient le Seigneur ; ni de *Mitra*, qui était

le Soleil chez les Perses ; ni de *Melch* , qui signifie Roi en Syrie ; ni de *Shak* , qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom Egyptien qui répond à Roi. *Oshireth* (*Osiris*) répondait au *Mitra* des Persans ; & le mot vulgaire *On* signifiait le Soleil. Les prêtres Caldéens s'appelaient *Mag* , ceux des Egyptiens *Choen* , au rapport de *Diodore de Sicile*. Les hiéroglyphes , les caractères alphabétiques d'Egypte que le temps a épargnés & que nous voyons encor gravés sur les obélisques , n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes eussent inventé les hiéroglyphes , ils avaient indubitablement des signes représentatifs ; car en effet , qu'ont pu faire les premiers hommes sinon ce que nous faisons quand nous sommes à leur place ? Qu'un enfant se trouve dans un pays dont il ignore la langue , il parle par signes ; si on ne l'entend pas , il dessine sur un mur avec un charbon les choses dont il a besoin , pour peu qu'il ait la moindre sagacité.

On peignit donc d'abord grossièrement ce qu'on voulut faire entendre , & l'art de dessiner précéda sans doute l'art d'écrire. C'est ainsi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient ; ils n'avaient pas poussé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps on inventa les figures symboliques : deux mains entrelassées signifiaient la paix ; des flèches représentèrent la guerre ; un
œil

œil signifia la Divinité ; un sceptre marqua la Royauté ; & des lignes qui joignoient ces figures exprimèrent des phrases courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant sous les yeux les différens sons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots possibles ? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs pensées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art qui éternise tous les arts ; je dirai seulement qu'il a falu bien des siècles pour y arriver.

Les Choen, ou prêtres d'Egypte, continuèrent longtems d'écrire en hiéroglyphes, ce qui est défendu par le second article de la loi des Hébreux ; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les Choen en prirent de différens, qu'ils appellèrent sacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux & le peuple. Les Mages, les Brame en usaient de même, tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner. Non-seulement ces Choen avoient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avoient encor conservé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le tems avoit changé celle du vulgaire.

Manéton cité dans *Eusèbe* parle de deux colonnes gravées par *Toth*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue sacrée. Mais qui fait en quel tems vivait cet ancien *Hermès* ?

Les Egyptiens gardèrent sur-tout très-scrupu-

seulement leurs premiers symboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monumens un serpent qui se mord la queue , figurant les douze mois de l'année ; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux , qui ne sont pas ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois sous la forme d'un petit serpent , sur lequel cinq figures sont assises ; c'est un épervier , un homme , un chien , un lion & un ibis. On les voit dessinés dans *Kirker* d'après des monumens conservés à Rome. Ainsi presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENTS DES ÉGYPTIENS.

IL est certain qu'après les siècles où les Égyptiens fertilisèrent le sol par les saignées du fleuve , après les tems où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes , alors les arts nécessaires étant perfectionnés , les arts d'ostentation commencèrent à être en honneur. Alors il se trouva des Souverains qui employèrent leurs sujets , & quelques Arabes voisins du lac Sirbon , à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides , à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Égypte , à les embarquer sur des radeaux jusqu'à Memphis , à élever sur des colonnes massives de grandes pier-

pierres plates sans gout & sans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enseignèrent les premiers Grecs ; mais ensuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il est triste, que dans la guerre de *César*, la moitié de la fameuse bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Musulmans, quand *Omar* subjuguait l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des superstitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philosophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs sciences.

Il faut absolument qu'ils eussent été en paix pendant plusieurs siècles, pour que leurs Princes eussent le temps & le loisir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plupart subsistent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années & bien des dépenses ; il falut qu'une nombreuse partie de la nation avec des esclaves étrangers fût longtems employée à ces ouvrages immenses. Ils furent élevés par le despotisme, la vanité, la servitude, & la superstition. En effet, il n'y avait qu'un Roi despotique qui pût forcer ainsi la nature. L'Angleterre, par exemple, est aujourd'hui plus puissante que n'était l'Egypte ; un Roi d'Angleterre pourrait-il employer sa nation à élever de tels monumens ?

La vanité y avait part sans doute ; c'était chez les anciens Rois d'Egypte à qui élèverait la plus belle pyramide à son père ou à lui-même ; la servitude procura la main-d'œuvre. Et quant

à la superstition, on fait que ces pyramides étaient des tombeaux; on fait que les Chochamatin ou Choen d'Egypte, c'est-à-dire les prêtres, avaient persuadé la nation que l'ame rentrerait dans son corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption: c'est pourquoi on l'embaumait avec un soin si scrupuleux; & pour le dérober aux accidents, on l'enfermait dans une masse de pierre sans issue. Les Rois, les Grands se dressaient des tombeaux dans la forme la moins en prise aux injures du temps. Leurs corps se sont conservés au-delà des espérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une résurrection après dix siècles passa depuis chez les Grecs disciples des Egyptiens, & chez les Romains disciples des Grecs. On la retrouve dans le sixième livre de l'Enéide, qui n'est que la description des mystères d'Isis & de Cérès Eleusine.

*Has omnes ubi mille rotam volvère per annos
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores supera & convexa revisant.*

Elle s'introduisit ensuite chez les Chrétiens, qui établirent le règne de mille ans; la secte des millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du Monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons

pétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.

DES RITES EGYPTIENS , ET DE LA CIRCONCISION.

PRemièrement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême? Si on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient sçu que répondre; si à des jeunes étudiants dans la Théologie Egyptienne, ils auraient parlé longtemps sans s'entendre; si à quelqu'un des Sages consultés par *Pithagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'*Isis*, *Je suis ce qui est*; & cette autre, *Je suis tout ce qui a été & qui sera*; nul mortel ne pourra lever mon voile; il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef*. Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, *Y ha ho*. On le prononce diversement; mais *Clément d'Alexandrie* assure dans ses *Stromates*, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter sur eux le nom de *i ha ho*, ou bien celui de *i ha hou*, qui
signi-

signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encor plus de respect que le mot *Allah*; car ils se servent d'*Allah* dans la conversation, & ils n'emploient *hou* que dans leurs prières. Disons ici en passant que quand l'Ambassadeur Turc *Said Effendi* vit représenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom sacré *hou* avec dérision & avec des postures extravagantes, il regarda ce divertissement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourrissaient un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré! oui, & les Romains eurent aussi des oyes sacrées; ils eurent des Dieux de toute espèce; & les dévotes avaient parmi leurs Pénates le Dieu de la chaise percée, *Deum stercurium*, & le Dieu Pet, *Deum crepitum*: mais en reconnaissaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le Maître des Dieux & des hommes? Quel est le pays qui n'ait pas eu une foule de superstitieux & un petit nombre de sages?

Ce qu'on doit surtout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la Géométrie; tout le reste est une variation continuelle.

Les

Les savants disputent & disputeront. L'un assure que les anciens peuples ont tous été idolâtres , l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu sans simulacre , l'autre qu'ils ont révééré plusieurs Dieux dans plusieurs simulacres ; ils ont tous raison ; il n'y a qu'à distinguer les temps & les hommes qui ont changé ; rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Protonées* & les principaux prêtres se moquaient du bœuf Apis , le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvénal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons : mais aucun Historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon sacré & un oignon Dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place , tout ce que l'on consacre sur un autel. Nous lisons dans *Cicéron* que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs Dieux , & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La Circoncision vient-elle des Egyptiens , des Arabes , ou des Ethiopiens ? Je n'en fais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je fais , c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration , comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là des sacrificateurs se taillaient le corps , comme firent depuis les prêtres de *Bélone* : ici ils se faisaient eunuques , comme les prêtres de *Cibèle*.

Ce n'est point du tout par un principe de
santé

santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien, qui né hors de sa patrie n'avait point été circoncis; je peux assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne fais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le *Kteis* & le *Phallus*, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume; on offrait aux Dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juste que les prêtres offrisent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent aussi leurs filles, en coupant une très légère partie des nymphes; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie; car assurément une fille incircconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi; mais avec le temps on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* se soit fait circoncire, & jamais les auteurs Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens, avec une partie de
leurs

leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée , ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis , quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition , & qui s'est conservé par la coutume.

DES MYSTERES

DES EGYPTIENS.

JE suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères , qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'*Isis*. *Zoroastre* passe pour en avoir établi en Perse , *Cadmus* & *Inachus* en Grèce , *Orphée* en Thrace , *Minos* en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future ; car *Celse* dit aux Chrétiens (*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles* , & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?

Les Grecs qui prirent tant de choses des Egyptiens , leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare , le lac dont ils firent l'Achéron , le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts , n'eurent leurs fameux mystères d'*Eleusine* que

(*) *Origène* liv. 8.

d'après ceux d'*Isis*. Mais que les mystères de *Zoroastre* n'ayent pas précédé ceux des Egyptiens, c'est ce que personne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous les auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces mystères en conservèrent les rites; car malgré leur extrême légèreté, ils furent constants dans la superstition. La prière que nous trouvons dans *Apulée* quand *Lucius* est initié aux mystères d'*Isis*, doit être l'ancienne prière. *Les Puissances célestes te servent, les Enfers te sont soumis, l'Univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les éléments t'obéissent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un seul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs superstitions méprisables?



DES GRECS,
DE LEURS ANCIENS DÉLUGES,
DE LEURS ALPHABETS,
ET DE LEUR GENIE.

LA Grèce est un petit pays montagneux entrecoupé par la Mer, à peu près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteste dans cette contrée les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les Isles qui l'environnent montrent assez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la Mer, par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du Continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la Mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de Mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Origès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Notiv. Méth. I. Partie.

H Je

Je laisse à de plus savans que moi le soin de prouver que les trois enfans de Noé, qui étaient les seuls habitans du Globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder partout de puissans Empires, & que Javan son petit-fils peupla la Grèce en passant en Italie: que c'est de là que les Grecs s'appellèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies sur les côtes de l'Asie mineure; que cet *Ion* est visiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croient rien.

Nec pueri credunt nisi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'*Ogigès* est placé communément environ douze cent années avant la première Olympiade. Le premier qui en parle est *Acéfilas*, cité par *Eusèbe* dans sa *Préparation Evangelique*, & par *George le Sincelle*. La Grèce, dit-on, resta presque désertée deux cent années après cette irruption de la Mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même temps il y avait un Gouvernement établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers Magistrats de ces petites Provinces, & on leur donne le nom de *Basiloi*, qui répond à celui de Princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encor une autre inondation du temps de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajouta qu'il ne resta des habitans de ces climats que *Deucalion* & *Pirra*, qui refirent des hommes en jet-

jettant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Le genre humain se repeupla beaucoup plus vite qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très judicieux, comme *Pétau* le Jésuite, un seul fils de *Noé* produisit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cent vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux pour que de vingt-six mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reste des enfans qui deviennent pères. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reste à peine six cent au bout de vingt ans. Démonstons nous de *Pétau* & de ses semblables, qui font des enfans à coups de plume, aussi-bien que de ceux qui ont dit que *Deucalion* & *Pirra* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on sait, le pays des fables, & presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démençe, par quelle opiniâtreté absurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un événement était une démonstration de la vérité de cet événement ? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* sortant de la cuisse de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans sa cuisse ! Quoi,

Cadmus & sa femme avaient été changés en serpents dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies ! Le temple de *Castor* & de *Pollux* à Rome démontrait-il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains ?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siècles ; elle devient enfin sacrée ; & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs ; les plus grands hommes meurent sans honneur. Les *Thémistocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Aristides*, les *Phocions*, sont persécutés, tandis que *Perfée*, *Bacchus* & d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage, quand ses récits sont accompagnés de vraisemblance, & qu'ils ne contredisent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très stérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops* chassé de son pays, leur donna leurs premières institutions. Cela paraît surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il se peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les Nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui est bien sûr, c'est que les Grecs ne pri-

rent

rent point les lettres Egyptiennes , à qui les leurs ne ressembleront point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier Alphabet , qui ne consistait alors qu'en seize caractères , qui sont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres , que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un Alphabet comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premières connaissances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique , comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers Précepteurs de ces mêmes Grecs , qui depuis instruisirent tant d'autres Nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au temps d'*Ogigès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne sais quod de plus fin & de plus délié ; leur langage en est un témoignage ; car avant même qu'ils fussent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces , & de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui désigne les Phéniciens selon *Sanchoiaton*, n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graios*. Argos , Athènes , Lacédémone , Olympie , sonnent mieux à l'oreille que la ville de Rehemoth. *Sophia* , la Sageesse , est plus doux que *Shochemath* en Siriaque & en Hébreu. *Basileus* , Roi , sonne

mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohasduch*, *Niricassolahssar*. *Josephe* lui-même dans son livre contre *Appion* avoué que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaim* : ce mot écorchait le gosier d'un Athénien ; & ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaim* en *Jérusalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes Siriaques, Persans, Egyptiens. De *Coresh* ils firent *Cyrus* ; d'*Isheth*, *Oshireth*, ils firent *Isis* & *Osiris* ; de *Moph*, ils firent *Memphis*, & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux ; de sorte que du temps des *Ptolomées*, les villes & les Dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Ce sont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des Brame ; l'Indus *Sombadipo*. Tels sont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam*.

Les Grecs en s'étendant sur les côtes de l'Asie mineure y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin, la Philosophie même quoiqu'informe & obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'E-

L'Egypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorsque les Souverains de ces pays appellèrent des artistes de la Grèce. On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis bâtie par les Perses; & les monumens de Balbeck & de Palmire, sont encor sous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

D E S

LEGISLATEURS GRECS,

DE MINOS, D'ORPHÉE,

DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Que des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce sont de grands exploits assez connus; que d'autres répètent qu'un petit-fils de Noë nommé *Settim* fut Roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des *Maccabées*, il est dit qu'*Alexandre* sortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à peu près au temps où nous plaçons *Moïse*; & c'est même ce qui a donné au sàvant *Huet* Evêque d'Avranche quelque flux

prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïse* né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable Grecque; il est indubitable que *Minos* fut un Roi Législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais), fixent sa naissance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. *Homère* l'appelle dans l'*Odyssée* *le sage confident de Dieu*. *Flavien Joseph* ne balance pas à dire qu'il reçut ses loix d'un Dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif qui ne semblerait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres nations.

Il est sûr que *Minos* était un Législateur très sévère, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les âmes des morts dans les Enfers; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que *Minos*; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'existence du premier *Orphée*, sur un passage de *Cicéron*, dans son excellent livre sur la nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, pré-

prétend qu'*Aristote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Aristote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'est pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent Auteurs anciens parlent d'*Orphée*. Les mystères qui portent son nom lui rendaient témoignage. *Pausanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs , dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses , de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que longtems après lui. On fait bien qu'il ne descendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la Théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'âme après la mort , âme aérienne , ombre du corps , manes , souffle léger , âme inconnue , âme incompréhensible , mais existante , & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie , étaient admises dans toute la Grèce , dans les Isles , dans l'Asie , dans l'Égypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère ; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot ; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'*Exode* , *Honore ton père & ta mère , afin qu'Adonai prolonge tes jours sur la terre* ; & le livre du *Zend* (Porte II.) dit , *Honore père & mère , afin de mériter le Ciel*.

L'Evêque *Warburton* , qui a démontré que le Pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'âme , prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la Théocratie. *Arnaud* ,
dans

dans son apologie de Port-Royal , s'exprime ainsi : *C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité , qui est des plus communes , & qui est attestée par tous les Pères , que les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles & terrestres , & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que si les Perses , les Arabes , les Siriens , les Indiens , les Egyptiens , les Grecs croyaient l'immortalité de l'âme , une vie à venir , des peines & des récompenses éternelles , les Hébreux pouvaient bien aussi les croire ; que si tous les Législateurs de l'antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement , *Moïse* pouvait bien en user de même ; que s'il ignorait ces dogmes utiles , il n'était pas digne de conduire une nation ; que s'il les savait , & les cachait , il en était encor plus indigne.

On répond à ces arguments , que Dieu , dont *Moïse* était l'organe , daignait se proportionner à la grossièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse ; & respectant toujours tout ce qui est divin , je continue l'examen de l'histoire des hommes.

DES SECTES DES GRECS.

IL paraît que chez les Egyptiens , chez les Persans , chez les Caldéens , chez les Indiens , il n'y avait qu'une secte de Philosophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous
d'une

d'une race particulière, ce qu'on appelait la *sagesse*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée, inconnue au peuple, ne laissait le dépôt de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuse, l'accès de la raison fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'essor à ses idées; & c'est ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours la nation Anglaise est devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les Stoïques admirèrent une ame universelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivants se replongeaient. Les Epicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les Dieux ne se mêlaient pas des affaires des hommes; & on laissa les Epicuriens en paix comme ils y laissaient les Dieux.

Les écoles retentirent depuis *Thalès* jusqu'au temps de *Platon* & d'*Aristote*, de disputes philosophiques qui toutes décèlent la fagacité & la folie de l'esprit humain, sa grandeur & sa faiblesse. On argumenta presque toujours sans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième siècle où nous commençames à raisonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les Philosophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel succès aurait *Platon*, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il leur disait

difait ces belles paroles qui sont dans son *Timée* ;
De la substance indivisible & de la divisible ,
Dieu composa une troisième espèce de substance
au milieu des deux , tenant de la nature du même
& de l'autre ; puis prenant ces trois natu-
res ensemble , il les mêla toutes en une seule for-
me , & força la nature de l'ame à se mêler avec
la nature du même ; & les ayant mêlées avec la
substance , & de ces trois ayant fait un suppôt ,
il le divisa en portions convenables ; chacune de
ces portions était mêlée du même & de l'autre ; &
de la substance il fit sa division.

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pithagore*. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire *l'Entendement humain* de *Locke* , prieraient *Platon* d'aller à son école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait de temps en temps de très belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur , c'est qu'aucun de leurs Gouvernements ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie ; & il fut encor moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens , à la vérité , lui firent boire de la ciguë ; mais on fait combien ils s'en repen- tirent ; on fait qu'ils punirent ses accusateurs , & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière , non-seulement à la Philosophie , mais à toutes
les

les Religions. Elle recevait tous les Dieux étrangers , elle avait même un autel dédié aux Dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissent un Dieu suprême , ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus* , leur *Jupiter* , était le maître des Dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée* ; on la retrouve cent fois dans *Homère* : tous les autres Dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux Pêriss des Perses , aux Génies des autres Nations Orientales. Tous les Philosophes , excepté les Stratoniciens & les Epicuriens , reconnurent l'Architecte du Monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique , que la raison humaine commencée adora quelque Puissance , quelque être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire , soit le Soleil , soit la Lune , ou les Etoiles ; que la raison humaine cultivée adora , malgré toutes ses erreurs , un Dieu suprême maître des éléments & des autres Dieux , & que toutes les nations policées depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe , crurent en général une vie à venir , quoique plusieurs sectes de Philosophes eussent une opinion contraire.



DE ZALEUCUS,

ET DE

QUELQUES AUTRES LEGISLATEURS.

J'Ose ici défier tous les Moralistes & tous les Législateurs , & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de *Zaleucus* , qui vivait avant *Pithagore* , & qui fut le premier Magistrat des *Locriens*.

Tout citoyen doit-être persuadé de l'existence de la Divinité. Il suffit d'observer l'ordre & l'harmonie de l'Univers , pour être convaincu que le hasard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriser son ame , la purifier , en écarter tout mal , persuadé que Dieu ne peut être bien servi par les pervers , & qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par de magnifiques cérémonies , & par de somptueuses offrandes. La vertu seule , & la disposition constante à faire le bien , peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes & dans la pratique , c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie , bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice ; mais ceux que leurs passions violentes entraî-

entraînent vers le mal , hommes , femmes , citoyens , simples habitans , doivent être avertis de se souvenir des Dieux , & de penser souvent aux jugemens sévères qu'ils exercent contre les coupables ; qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort , l'heure fatale qui nous attend tous , heure où le souvenir des fautes amène les remords , & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.

Chacun doit donc se conduire à tout moment , comme si ce moment était le dernier de sa vie ; mais si un mauvais génie le porte au crime , qu'il fuie aux pieds des autels , qu'il prie le Ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaisant , qu'il se jette surtout entre les bras des gens de bien , dont les conseils le ramèneront à la vertu , en lui représentant la bonté de Dieu & sa vengeance.

Non , il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime , dicté par la raison & par la vertu , dépouillé d'entousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas , qui suivit Zaleucus , s'expliqua de même. Les Platons , les Cicérons , les divins Antonins , n'eurent point depuis d'autre langage. C'est ainsi que s'explique en cent endroits ce Julien qui eut le malheur d'abandonner la Religion Chrétienne , mais qui fit tant d'honneur à la Naturelle ; Julien le scandale de notre Eglise & la gloire de l'Empire Romain.

Il faut , dit-il , instruire les ignorans , & non les punir ; les plaindre , & non les haïr. Le devoir d'un Empereur est d'imiter Dieu : l'imiter
c'est

c'est d'avoir le moins de besoins , & de faire le plus de bien qu'il est possible. Que ceux donc qui insultent l'antiquité apprennent à la connaître ; qu'ils ne confondent pas les sages Législateurs avec des conteurs de fables ; qu'ils sachent distinguer les loix des plus sages Magistrats , les usages ridicules des peuples ; qu'ils ne disent point , On inventa des cérémonies superstitieuses , on prodigua de faux oracles & de faux prodiges , donc tous les Magistrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient , étaient des aveugles trompés & des trompeurs ; c'est comme s'ils disaient , Il y a des Bonzes à la Chine qui abusent la populace , donc le sage Confucius était un misérable imposteur.

On doit dans un siècle aussi éclairé que le nôtre rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il fallait imiter , & non pas calomnier. Ne fait-on pas que dans tout pays le vulgaire est imbécille , superstitieux , insensé ? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du Chancelier de l'Hôpital , de Charon , de Montagne , de la Motte le Vayer , de Descartes , de Bayle , de Fontenelle , de Montesquieu ? N'y a-t-il pas des Méthodistes , des Moraves , des Millénaires , des fanatiques de toute espèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au Chancelier Bacon , à ces génies immortels Newton & Locke , & à une foule de grands hommes ?

DE BACCHUS.

EXcepté les fables visiblement allégoriques , comme celles des *Muses* , de *Vénus* , des *Graces* , de l'*Amour* , de *Zéphire* & de *Flore* , & quelques-unes de ce genre , toutes les autres sont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault* , & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres ; mais il en est une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité , c'est la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus* , ou *Back* , ou *Backos* , ou *Dionisios* , fils de Dieu , a-t-il été un personnage véritable ? Tant de nations en parlent ainsi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différents , qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainsi qu'un *Hercule*.

Ce qui est indubitable , c'est que dans l'*Egypte* , dans l'*Asie* & dans la *Grèce* , *Bacchus* ainsi qu'*Hercule* était reconnu pour un demi-Dieu , qu'on célébrait leurs fêtes , qu'on leur attribuait des miracles , qu'il y avait des mystères institués au nom de *Bacchus* avant qu'on connût les livres Juifs.

On sait assez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de *Ptolomée Philadelphe* , environ deux cent-trente ans avant notre ère. Or avant ce tems l'*Orient*

& l'Occident retentissaient des Orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée* célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son histoire est si ancienne, que les Pères de l'Eglise ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*, parce que *Bacchus* & *Noé* passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote en rapportant les anciennes opinions dit que *Bacchus* était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuse. Les vers Orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella *Misem* en mémoire de cette aventure, qu'il fut instruit des secrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer rouge à pied sec, comme *Hercule* passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouissaient de la clarté du Soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du Soleil & de la Lune. Il écrivit ses loix sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela que plusieurs savants hommes, & surtout *Bochart* & *Huet* dans nos derniers tems, aient prétendu, que *Bacchus* est une copie de *Moïse* & de *Josué*. Tout concourt à favoriser la ressemblance : car *Bacchus* s'appellait chez les Egyptiens *Arfaph*,
&

& parmi les noms que les Pères ont donnés à *Moïse* on y trouve celui d'*Osasirph*.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que celle de *Moïse* ne soit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne soit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations long-tems avant que l'histoire de *Moïse* fût parvenue jusqu'à elles. Aucun Auteur Grec n'a cité *Moïse* avant *Longin* qui vivait sous l'Empereur *Aurélien*; & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi Juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance; livre d'ailleurs si rare chez les Juifs mêmes, que sous le Roi *Josias* on n'en trouva qu'un seul exemplaire; livre presque entièrement perdu pendant l'esclavage des Juifs transportés en Caldéed & dans le reste de l'Asie; livre restauré ensuite par *Esdra*s dans les tems florissans d'Athènes, & des autres républiques de la Grèce; tems où les mystères de *Bacchus* étaient déjà institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulguât les absurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'esprit de vérité fit connaître la vie de *Moïse* à aucun peuple excepté aux Juifs.

Le savant Evêque d'Avranche frappé de cette étonnante ressemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïse* était non-seulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Osiris* des Egyptiens. Il ajoute

même (*), pour allier les contraires, que *Moïse* était aussi leur *Typhon*, c'est-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le Dieu & le Diable reconnu en Egypte.

Moïse, selon ce savant homme, est le même que *Zoroastre*. Il est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perfée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'est que *Virgile* a dit :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel *Adonis* a gardé les moutons.

Or *Moïse* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* est encor meilleure : c'est que quelquefois on représentait *Priape* avec un Ane, & que les Juifs passèrent pour adorer un Ane. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïse* pouvait fort bien être comparée au sceptre de *Priape*. †

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mosi.

Voilà ce que *Huet* appelle sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de ses connaissances.

(*) Proposition 4. pag. 79. & 87.

(†) *Huet* pag. 110.

DES METAMORPHOSES

CHEZ LES GRECS,

RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'Opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuse, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez persuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval aussi.

Les Métamorphoses recueillies par *Ovide*, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un Pitagoricien, un Brame, un Caldéen, un Egyptien. Les Dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poisson en Syrie; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans des temps très postérieurs écrivent que *Nabucodonosor* fut changé en bœuf; sans compter la femme de *Loth* transformée en statue de sel. N'est-ce pas même une métamorphose réelle, quoique passagère, que toutes les apparitions des Dieux & des Génies sous la forme humaine?

Un Dieu ne peut gueres se communiquer à

nous qu'en se métamorphosant en homme. Il est vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne pour jouir de *Leda*. Mais ces cas sont rares ; & dans toutes les Religions la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il serait difficile d'entendre la voix des Dieux , s'ils se présentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les Dieux se métamorphosèrent presque partout ; & dès que nous fumes instruits des secrets de la Magie , nous nous métamorphosâmes nous-mêmes. Plusieurs personnes dignes de foi se changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteste encor parmi nous cette métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transmutations & tous les prodiges de cette espèce, c'est qu'on ne peut prouver en forme leur impossibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira , Un Dieu vint hier chez moi sous la figure d'un beau jeune homme , & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a osé en douter a été changé en loup ; il court & hurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet , si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose , vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu , & fait l'enfant à la demoiselle , qu'à faire observer l'oncle loup-garou ,
&

& à prendre des témoins de son imposture ; mais la famille ne s'exposera pas à cet examen ; elle vous soutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puisqu'une chenille est changée en papillon , un homme peut tout aussi aisément être changé en bête ; & si vous disputez , vous serez déteré à l'inquisition du pais comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux , ni aux Dieux qui engrossent les filles.

DE L'IDOLATRIE.

Après avoir lû tout ce qu'on a écrit sur l'Idolatrie , on ne trouve rien qui en donne une notion précise. Il semble que *Locke* soit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient , & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à Idolatrie ne se trouve dans aucune langue ancienne ; c'est une expression des Grecs des derniers âges , dont on ne s'était jamais servi avant le second siècle de notre ère. Elle signifie adoration d'images. C'est un terme de reproche , un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre ; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le Dieu suprême de la nature. Les anciens Caldéens , les anciens Arabes , les anciens Perses , n'eurent longtems ni images ni

temples. Comment ceux qui vénéraient dans le Soleil , les astres & le feu , les emblèmes de la Divinité , peuvent-ils être appelés idolâtres ? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révéler le Soleil & les astres , ce n'est pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'est avoir un culte erroné , mais ce n'est point être idolâtre.

Je suppose que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis* & le bœuf *Apis* , qu'ils aient été assez fous pour ne les pas regarder comme des animaux consacrés à la Divinité , & comme un emblème du bien que leur *Isbeth* , leur *Isis* , faisait aux hommes , pour croire même qu'un rayon céleste animât ce bœuf & ce chien consacrés , il est clair que ce n'était pas adorer une statue. Une bête n'est pas une idole.

Il est indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des sculpteurs , & il est clair que ces hommes si anciens ne pouvaient point être appelés idolâtres. Il reste donc à savoir si ceux qui firent enfin placer des statues dans les temples , & qui firent révéler ces statues , se nommèrent adorateurs de statues , & leurs peuples adorateurs de statues. C'est assurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres l'étaient-ils en effet ? était-il ordonné de croire que la statue de bronze qui représentait la figure fantastique de *Bel* à Babilone était le Maître , le Dieu , le Créateur du monde ?

la

la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même, n'est-ce pas, s'il est permis de comparer les usages de notre sainte Religion avec les usages antiques, n'est-ce pas comme si on disait que nous adorons la figure du Père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? ce sont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons si peu que quand ces statues sont de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourrissent, on en érige d'autres; elles sont de simples avertissemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les Réformés croient que les Catholiques sont idolâtres; mais les Catholiques ne cessent de protester contre cette injure.

Il n'est pas possible qu'on adore réellement une statue, ni qu'on croie que cette statue est le Dieu suprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ses statues. Or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était supposé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte son nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni sur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adressées aux Dieux immortels, & assurément les statues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il est vrai, firent croire, & des superstitieux crurent, que des statues avaient parlé. Combien de fois nos peuples grossiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? Mais jamais chez aucun peuple ces absurdités

ne

ne furent la Religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas distingué la statue & le Dieu ; ce n'est pas une raison d'affirmer que le Gouvernement pensait comme cette vieille. Les Magistrats voulaient qu'on révérait les représentations des Dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui représentent Dieu le Père sous la forme d'un vieillard, & on fait bien que Dieu n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs Saints qu'on vénère, & on fait bien que ces Saints ne sont pas Dieu le Père.

De même, si on ose le dire, les Anciens ne se méprenaient pas entre les demi-Dieux, les Dieux, & le Maître des Dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs temples, la moitié de la Chrétienté est donc idolâtre aussi ; & si elle ne l'est pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un seul Poète, un seul Philosophe, un seul homme d'Etat, qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables. Les nations idolâtres sont donc comme les forciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un Commentateur a conclu qu'on adorait réellement la statue de *Priape*, parce qu'*Horace* en faisant parler cet épouvantail, lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain*
s'il

s'il en ferait un Dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un Dieu &c. Le Commentateur cite le Prophète *Baruc*, pour prouver que du tems d'*Horace* on regardait la figure de *Priape* comme une Divinité réelle. Il ne voit pas qu'*Horace* se moque & du prétendu Dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque chose de divin : mais assurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les Créateurs du Monde.

Il est dit que *Moïse*, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'*Egypte* portaient en procession ; mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpents véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux Chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces Chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? Ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.



DES ORACLES.

IL est évident qu'on ne peut savoir l'avenir , parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas ; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse & disciplinée conduite par un Chef habile , s'avancer dans un lieu avantageux , contre un Capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées , mal postées , & dont vous savez que la moitié le trahit ; vous prédisez que ce Capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement ; vous les avez observés sortans l'un & l'autre de la maison paternelle ; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte ; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre , la plus confirmée est celle que fit ce traître *Flavian Joseph* à *Vespasien* & *Titus* son fils , vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* & *Titus* adorés des armées Romaines dans l'Orient , & *Néron* détesté de tout l'Empire. Il ose pour gagner les bonnes grâces de *Vespasien* , lui prédire au nom du Dieu des Juifs (*) que lui & son fils seront Empereurs. Ils

le

(*) *Joseph* liv. 3. ch. 28.

le furent en effet ; mais il est évident que *Josephe* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'Empire, il n'est pas en état de punir *Josephe* ; s'il est Empereur, il le récompense ; & tant qu'il ne règne pas, il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Josephe* que s'il est Prophète il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée Romaine. *Josephe* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel Commandant en soutenant un siège dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place sera prise ?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le Prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut partout des Devins ; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité : & depuis les Prophètes de l'Egypte qui s'appelaient *les Voyants*, jusqu'à *Ulpis* Prophète du mignon de l'Empereur *Adrien* devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de Charlatans sacrés, qui firent parler les Dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir ; tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domestiques, en s'informant d'eux secrètement des aventures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dit de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces

Ces Prophètes passaient pour savoir le passé, le présent & l'avenir ; c'est l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le savant *Vandale*, & le judicieux *Fontenelle* son rédacteur, ont dit des Oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siècles de fourberie ; & le jésuite *Balthus* montra bien peu de sens, ou beaucoup de malignité, quand il soutint contre eux la vérité des Oracles payens, par les principes de la Religion Chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les Diables de l'enfer, pour venir faire sur la Terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des Oracles.

Où ces Diables disaient vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire ; & Dieu lui-même appuyant toutes les fausses Religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'Univers entre les bras de ses ennemis : Ou ils disaient faux ; & en ce cas, Dieu déchaînait les Diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'Oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune Pythie montait sur un trépied posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'Esprit Divin entraît sous la robe de la Pythie par un endroit fort humide ;

main ; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot , on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'est la raison pour laquelle l'Oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les Divinations , les Augures , étaient des espèces d'Oracles , & font , je crois , d'une plus haute antiquité ; car il fallait bien des cérémonies , bien du temps pour achalander un Oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres ; & rien n'était plus aisé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons ; on prédit par le vol des oiseaux , par le foye des moutons , par les plis formés dans la paume de la main , par des cercles tracés sur la Terre , par l'eau , par le feu , par des petits cailloux , par des baguettes , par tout ce qu'on imagina , & souvent même par un pur entousiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liège. *Un Grand mourra , il y aura des naufrages.* Un Juge de village mourait-il dans l'année ? c'était , pour ce village , le Grand dont la mort était prédite. Une barque de pêcheurs était-elle submergée ? voilà les Grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liège est un forcier , soit que ses prédictions soient accomplies , soit qu'elles ne le soient pas ; car si quelque événement les favorise , sa magie est démontrée : si les événements

ments sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liège a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du Nord fait geler quelques vignes, c'est ce qui a été prédit par *Matthieu Lausberge*. Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir? aussi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les Astrologues le traitent même de petit esprit, & de méchant raisonneur.

Les Sunnites Mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du *Koran* de *Mahomet*. L'étoile *Aldebaram* avait été en grande vénération chez les Arabes; elle signifie l'œil du taureau; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre *Acacia* était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes hayes qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil; *Mahomet* est l'*Acacia* qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles; les jeunes femmes n'y pensent pas; les vieilles dévotes y croient; & celui qui dirait publiquement à un Derviche qu'il enseigne des sottises, courrait risque d'être empalé. Il y a eu des savants qui ont trouvé l'histoire de leur tems dans l'*Iliade* & dans l'*Odyssée*; mais ces savants n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'*Alcoran*.

La

La plus brillante fonction des Oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait les Oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un Oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'Oracle rendu; il espérait qu'une autre fois l'Oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la Terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du Monde, c'est-à-dire, des nations voisines; point de Conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussi-tôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie déserte & la pètrée, espérèrent comme les autres peuples d'être les Maîtres de l'Univers, fondés sur mille Oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.



DES SIBYLLES

CHEZ LES GRECS ;

ET DE LEUR INFLUENCE

SUR LES AUTRES NATIONS.

L Orsque presque toute la Terre était remplie d'Oracles , il y eut de vieilles filles qui sans être attachées à aucun temple s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appella Sibylles , mot Grec de la dialecte de Laconie , qui signifie Conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On fait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien *Tarquin* , les neuf livres de l'ancienne Sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop , la vieille jetta au feu les six premiers livres , & exigea autant d'argent des trois restants , qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent , dit - on , conservés à Rome , jusqu'au temps de *Sylla* , & furent consumés dans un incendie du Capitole.

Mais comment se passer des prophéties des Sibylles ? On envoya trois Sénateurs à Erytre , ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers Grecs , qui passaient pour être de la façon de la Sibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La Sibylle
Ery-

Erytrée avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de *Nostradamus* parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelques vers Grecs qu'on attribuait à la Sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit sous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers Sibyllins ; défense digne d'un Tyran soupçonneux , qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers Sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité , puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile , dans son églogue sur la naissance de *Pol lion* , ou de *Marcellus* , ou de *Drusus* , ne manqua pas de citer l'autorité de la Sibylle de Cumes , qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après , ramènerait le siècle d'or. La Sibylle *Erytrée* avait , disait-on alors , prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguste* , ou à son favori , ne pouvait manquer d'être prédit par la Sibylle. Les prédictions , d'ailleurs , ne sont jamais que pour les grands , les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des Sibylles étant donc toujours en très grande réputation , les premiers Chrétiens trop emportés par un faux zèle , crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles , pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Her-*

mas & St. Justin passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. *St. Justin* cite des oracles de la Sibylle de Cumès , débités par un Chrétien qui avait pris le nom d'*Isape* , & prétendait que sa Sibylle avait vécu du temps du déluge. *St. Clément * d'Alexandrie* , dans ses Stromates , assure que l'Apôtre *St. Paul* recommande dans ses épîtres la lecture des Sibylles , qui ont manifestement prédit la naissance du fils de Dieu.

Il faut que cette épître de *St. Paul* soit perdue ; car on ne trouve ces paroles , ni rien d'approchant , dans aucune des épîtres de *St. Paul*. Il courait dans ce tems-là parmi les Chrétiens , une infinité de livres que nous n'avons plus , comme les prophéties de *Jaldabaoth* , celles de *Seth* , d'*Enoch* & de *Kam* ; la pénitence d'*Adam* , l'histoire de *Zacharie* père de *St. Jean* ; l'Evangile des Egyptiens ; l'Evangile de *St. Pierre* , d'*André* , de *Jaques* ; l'Evangile d'*Eve* , l'Apocalypse d'*Adam* , les lettres de *Jésus-Christ* , & cent autres écrits , dont il reste à peine quelques fragmens , ensevelis dans des livres qu'on ne lit guères.

L'Eglise Chrétienne était alors partagée en société judaïsante , & société non-judaïsante. Ces deux étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se sentait un peu de talent , écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante Evangiles jusqu'au Concile de Nicée ; il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la *Vierge* , de *Penfançe* , & de *Nicodème*. On forgea sur-tout des

* Strom. Liv. 6.

des vers attribués aux anciennes Sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles Sibyllins , qu'on crut avoir besoin de cet apui étranger pour fortifier le Christianisme naissant. Non-seulement on fit des vers grecs Sibyllins, qui annonçaient *Jésus-Christ* ; mais on les fit en acrostiches , de manière que les lettres de ces mots , *Jesous Chreïstos iôs Soter* , étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'est dans ces poésies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poissons ,
Il nourrira cinq mille hommes au desert ,
Et en ramassant les morceaux qui resteront ,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du Christianisme le sens des vers de la quatrième églogue de *Virgile* :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Les temps de la Sibylle enfin sont arrivés ,
Un nouveau rejetton descend du haut des cieux.

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siècles de l'Eglise , que l'Empereur *Constantin* la soutint hautement. Quand un Empereur parlait , il avait sûrement raison. *Virgile* passa longtems pour un Prophète. Enfin , on était si persuadé des oracles des Sibylles , que nous avons dans une de nos hymnes , qui n'est pas fort ancienne , ces deux vers remarquables.

Solvat sæclum in favilla

Teste David cum Sibylla.

Il mettra l'Univers en cendres ,

Témoin la Sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux Sibylles , on faisait surtout valoir le règne de mille ans , que les Pères de l'Eglise adoptèrent jusqu'au temps de *Théodose second*.

Ce règne de *Jésus - Christ* pendant mille ans sur la Terre était fondé d'abord sur la prophétie de *St. Luc* (ch. 21.) prophétie mal entendue, que *Jésus - Christ* viendrait dans les nuées , dans une grande puissance & dans une grande majesté , avant que la génération présente fût passée. La génération avait passé ; mais *St. Paul* avait dit aussi dans sa première épître aux Thessaloniens ch. 4.

Nous vous déclarons , comme l'ayant appris du Seigneur , que nous qui vivons , & qui sommes réservés pour son avènement , nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil.

Car aussi-tôt que le signal aura été donné par la voix de l'Archange , & par le son de la trompette de Dieu , le Seigneur lui-même descendra du ciel , & ceux qui seront morts en *Jésus - Christ* ressusciteront les premiers.

Puis nous autres qui sommes vivants , & qui serons demeurés jusqu'alors , nous serons emportés avec eux dans les nuées , pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air , & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé ; car *Paul* loin d'avoir été un des disciples de *Christ*, avait été longtems un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse avait dit aussi chap. 20. , que les justes régneraient sur la terre pendant mille ans avec *Jésus-Christ*.

On s'attendait donc à tout moment que *Jésus-Christ* descendrait du ciel pour établir son règne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les Chrétiens devaient se réjouir avec les Patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse. *Moi Jean, je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épouse Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte douze fondements où sont les noms des Apôtres de l'Agneau Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en carré, elle est de douze mille stades ; sa longueur, sa largeur, & sa hauteur sont égales Il en mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre coudées cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encor avoir pour garant une Sibylle, à qui l'on fait dire à peu près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *Sz. Justin* dans son dialogue contre *Triphon*, dit qu'il en est convenu,

Et que Jésus doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.

St. Irénée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à St. Jean l'Evangeliste ces paroles : Dans la nouvelle Jérusalem chaque sèpe de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira, Pren moi, je suis meilleur que lui. *

Ce n'était pas assez que la Sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit au rapport de Tertullien la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : † Nous confessons que le Royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les tems. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La Religion Chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'Eglise parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

DES

* Irénée ch. 35. liv. 5.

† Tert. contre Marcion liv. 3.

DES MIRACLES.

Revenons toujours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire ; & cela est si vrai que si-tôt que le beau , le sublime est commun , il ne paraît plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison , & à ce pot plus grand qu'une église , fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle* , qui d'abord signifiait *chose admirable* ? Nous avons dit , c'est ce que la nature ne peut opérer , c'est ce qui est contraire à toutes ses loix. Ainsi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de se mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes , annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accomplissement de ce prodige , s'il en était revenu quelque chose au couvent.

Nous croyons sans difficulté aux vrais miracles , opérés dans notre sainte Religion , & chez les Juifs dont la Religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations , & nous ne raisonnons que suivant les règles du bon sens , toujours soumises à la Révélation.

Quiconque n'est pas illuminé par la foi , ne peut regarder un miracle que comme une con-

contravention aux loix éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas possible que Dieu dérange son propre ouvrage ; il fait que tout est lié dans l'Univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il fait que Dieu étant immuable, ses loix le sont aussi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entière soit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène* fait une nuit de vingt-quatre heures lorsqu'elle devait être de douze, il est nécessaire que la Terre s'arrête dans son cours, & reste immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaissent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la Lune & toutes les planètes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort ressuscite au bout de quelques jours : il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent se remettre chacune à leur place, que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraisés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigrièches, ces pigrièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort : sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encor, si l'âme ne revient dans son hôtellerie.

Si

Si l'Etre éternel qui a tout prévu , tout arrangé , qui gouverne tout par des loix immuables , devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix , ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le Créateur & le Maître de tout , puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait , ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu , il y a mis ordre dès le commencement ; s'il ne l'a pas prévu , il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation , à une ville , à une famille , que l'Etre éternel ressuscite *Pélops* , *Hippolite* , *Heres* , & quelques autres fameux personnages ; mais il ne paraît pas vraisemblable que le Maître commun de l'Univers oublie le soin de cet Univers en faveur de cet *Hippolite* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables (selon les faibles lumières de notre esprit) , plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges , qu'ils devinrent des choses très ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux Egyptiens , aux nations Asiatiques , Les Dieux vous ont parlé quelquefois , ils nous parlent tous les jours ; s'ils ont combattu vingt fois pour vous , ils se sont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses , nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent , les nôtres ont fait de très beaux discours. Il n'y a pas même jusqu'aux Romains chez qui
les

les bêtes n'ayent pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, pren garde à toi.* *Pline* dans son livre 8 dit qu'un chien parla lorsque *Tarquin* fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le Capitole, lorsqu'on allait assassiner *Domitien*, *estai panta Kalos*, c'est fort bien fait, tout est bien. C'est ainsi qu'un des chevaux d'*Achille* nommé *Xante* prédit à son maître qu'il mourra devant *Troye*. Avant le cheval d'*Achille*, le béliet de *Phrixus* avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont *Olimpe*. Ainsi au lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guères de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsychose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux, de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées, les plus authentiques, sont celles de cet aveugle à qui l'Empereur *Vespasien* rendit la vue, & de ce paralitique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans *Alexandrie* que ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas
lui

lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un Monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades, eux-mêmes, qui prosternés à ses pieds le conjurent de les guérir : il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent : *Sérapis* leur est aparu ; *Sérapis* leur a dit qu'ils seraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La Divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir ; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Égypte, tout l'Empire applaudissent à *Vespasien* favori du Ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'Empire, & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant avec le temps ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne fais quel écrivain de nos siècles barbares, nommé *Helgaut*, le Roi *Robert* fils de *Hugues Capet* guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles dans *Robert* fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait bruler le Confesseur de sa femme & des chanoines d'Orléans, accusés de ne pas croire l'infailibilité & la puissance absolue du Pape, & par conséquent d'être Manichéens : ou si ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la Reine sa femme.

Les Philosophes ont fait des miracles comme les Empereurs & les Rois. On connaît ceux d'*Apollo-*

pollonios de *Thiane* ; c'était un Philosophe Pitagoricien , tempérant , chaste , & juste , à qui l'histoire ne reproche aucune action équivoque , ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé *Socrate*. Il voyagea chez les Mages & chez les Bracmanes , & fut d'autant plus honoré partout , qu'il était modeste , donnant toujours de sages conseils , & disputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux Dieux est admirable : *Dieux immortels , accordez nous ce que vous jugerez convenable , & dont nous ne soyons pas indignes*. Il n'avait nul enthousiasme ; ses disciples en eurent : ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par *Philostate*. Les Thianéens le mirent au rang des demi-Dieux , & les Empereurs Romains approuvèrent son apotéose. Mais avec le temps , l'apotéose d'*Apollonios* eut le sort de celle qu'on décernait aux Empereurs Romains , & la chapelle d'*Apollonios* fut aussi déserte que le *Socrateion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les Rois d'Angleterre depuis *St. Edouard* , jusqu'au Roi *Guillaume trois* , firent journellement un grand miracle , celui de guérir les écrouelles que les Médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume trois* ne voulut point faire de miracles , & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance , alors elle aura des miracles tous les jours.



DES TEMPLES.

ON n'eut pas un temple si-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Persans qui révéraient les astres ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices consacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était là leur temple. Celui de *Bel* à Babilone passe pour le plus ancien de tous; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée; au moins les Brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine que les premiers Empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une Divinité secondaire; cependant le temple de Tyr est très antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique lorsque *Salomon* aidé par *Hiram* bâtit le sien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que de son tems les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cent ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis longtems. *Hérodote* dit encor qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Mènes* vers le tems qui répond à trois mille ans avant notre ère; & il n'est pas à croire que les Egyptiens eussent élevé un temple à *Vulcain* avant d'en avoir donné un à *Isis* leur principale Divinité. Je

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit *Hérodote* au livre second ; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupçonne le texte grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa maîtresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guères possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule, tous les temples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en usaient les prêtres Juifs, & d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très longtems sans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déserts à l'orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu *Remphan*, du Dieu *Moloc*, du Dieu *Kium*, comme le disent *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites

tites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien de tous , par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des processions qui se firent chez tous les peuples. Car il semble qu'on ne se ferait pas avilé d'ôter un Dieu de sa place dans son temple pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pu paraître un sacrilège , si l'ancien usage de porter son Dieu sur un chariot , ou sur un brancart , n'avait pas été des long-tems établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles , dans lesquelles on mettait en sûreté les choses sacrées. Ainsi le Palladium était dans la forteresse de Troye , les boucliers descendus du Ciel se gardaient dans le Capitole.

Nous voyons que le Temple des Juifs était une maison forte , capable de soutenir un assaut. Il est dit au troisième livre des Rois que l'édifice avait soixante coudées de long , & vingt de large ; c'est environ quatre-vingt-dix pieds de long sur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maison étant de pierre & bâtie sur une montagne , pouvait au moins se défendre d'une surprise : les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans , ressembaient à des meurtrières.

Il est dit que les prêtres logeaient dans des appartemens de bois adossés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de
Nouv. Mél. I. Partie. L cette

cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que sur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le second six, & le troisième sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient surpris *Michel Ange* & *Bradamante*. Quoi qu'il en soit, il faut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite esplanade où fut bâti le Sanctuaire long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & descendre est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de Dieu que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples ; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des autres nations ; le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice chacun à sa manière. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette espèce de forteresse d'un peuple privé
des

des arts , ne tint pas contre *Nabuzardam* , l'un des Capitaines du Roi de Babylone que nous nommons *Nabuchodonosor*.

Le second temple bâti par *Nébémie* fut moins grand & moins somptueux. Le livre d'*Esdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute , & que le reste était de simple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé , comme nous l'apprend *Josèphe* , de démolir le Temple de *Nébémie* , qu'il appelle le Temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne *Moria* pour faire une plate-forme appuyée d'un très gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour *Antonia* qu'il fortifia encore , de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet , les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus* , jusqu'à ce qu'un soldat Romain ayant jetté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort , tout prit feu à l'instant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du temps d'*Hérode* , ainsi que sous *Nébémie* & sous *Salomon*.

Ces bâtimens de sapin contredisaient un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Josèphe*. Il dit que *Tite* étant entré dans le Sanctuaire l'admira , & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un Empereur Romain au milieu du car-

nage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le Sanctuaire, & qu'un homme qui avait vû le Capitole fût surpris de la beauté d'un temple Juif. Ce temple était très saint, sans doute; mais un Sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux Temples étaient ceux d'Ephèse, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olimpie, de Rome.

Josèphe dans sa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne falait qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Ce raisonnement ne paraît pas concluant; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cent miles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait falu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a toujours une mauvaise logique.

D'ailleurs comment *Josèphe* peut-il dire qu'il ne falait qu'un temple aux Juifs, lors qu'ils avaient depuis le règne de *Ptolomée Philometor* le Temple assez connu de l'*Onion* à Bubaïte en Egypte?



DE LA MAGIE.

QU'est-ce que la Magie ? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature ; c'est la chose impossible ; aussi a-t-on cru à la Magie dans tous les tems. Le mot est venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Caldée. Ils en savaient plus que les autres ; ils recherchaient la cause de la pluie & du beau tems ; & bientôt ils passèrent pour faire le beau tems & la pluie. Ils étaient astronomes ; les plus ignorants & les plus hardis furent astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction de deux planètes, donc ces deux planètes avaient causé cet événement ; & les astrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en songe leurs amis mourants ou morts ; les Magiciens faisaient apparaitre les morts.

Ayant connu le cours de la Lune, il était tout simple qu'ils fissent descendre la Lune sur la Terre. Ils disposaient même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du Diable. *Clement d'Alexandrie*, dans ses *Stromates*, livre 5, dit que suivant un ancien auteur, *Moyse* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jehovah*, d'une manière si efficace à l'oreille du Roi d'Égypte *Phara Nekefr*, que ce Roi en mourut sur le champ,

L 2 Enfin,

Enfin , depuis *Jannès & Membres* , qui étaient les forciers à brevet de *Pharaon* , jusqu'à la *Maréchale d'Ancre* qui fut brulée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune , il n'y a pas eu un seul tems sans fortilège.

La Pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuël* , est assez connue ; il est vrai qu'il est fort étrange que ce mot de *Pythou* qui est Grec , fût connu des Juifs du tems de *Saül*. Plusieurs savants en ont conclu que cette histoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après *Alexandre* ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la Magic. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le Sabbath des forciers en est une preuve parlante ; & le bouc avec lequel les forcières étaient supposées s'accoupler , vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert , ce qui leur est reproché dans le Lévitique (chap. 17.)

Il n'y a guères eu parmi nous de procès criminels de forciers , sans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains , tout éclairés qu'ils étaient du tems d'*Auguste* , s'infatuaient encor des fortilèges tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria*.

Carmina vel cælo possunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

Hic ego sæpe lupum fieri & se condere silvis

Mærin

Marin sape animas imis exire sepulcris.

Mæris devenu loup se cachait dans les bois.

Du creux de leur tombeau j'ai vu sortir les âmes.

On s'étonne que *Virgile* passe aujourd'hui à Naples pour un forcier. Il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles sortilèges. Les premières têtes de la République furent infectées de ces imaginations funestes. *Sextus*, le fils du grand *Pompee*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce; les Juifs étaient en possession de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuèrent chez nous; & il n'y a pas un siècle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inspirait. Eh mes amis, que ne restiez-vous dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sotises.

Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire forciers, & des Juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes; vous auriez vu une

jurisprudence établie en Europe sur la Magie, comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre; jurisprudence fondée sur les décisions des Conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la Magistrature & l'Eglise croyaient à la Magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence; par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale? de l'ignorance; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! tous les peuples ont cru à la Magie, à l'Astrologie, aux Oracles, aux influences de la Lune. Il eût falu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! tous les sages ne croyaient-ils pas avant *Copernic* que la Terre était immobile au centre du Monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, mon *reverend père en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait bruler beaucoup de Magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient
être

être forciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brulaient.

DES VICTIMES

HUMAINES.

LEs hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés ; mais le tems qui tantôt corrompt les usages , & tantôt les rectifie , ayant fait couler le sang des animaux sur les autels , des prêtres bouchers accoutumés au sang , passèrent des animaux aux hommes ; & la superstition fille dénaturée de la Religion s'écarta de la pureté de sa mère , au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans , sous prétexte qu'il falait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature , si l'on en croit les fragments de *Sanctoniaton* , fut celui de *Jehud* chez les Phéniciens , qui fut immolé par son père *Hillu* environ 2000. ans avant notre ère. C'était un tems où les grands Etats étaient déjà établis , où la Syrie , la Caldée , l'Egypte étaient très florissantes ; & déjà , dit *Hérodote* , on noyait une fille dans le Nil , pour obtenir de ce fleuve un plein débordement , qui ne fût ni trop fort , ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la Terre. *Pausanias* prétend que *Lysaon* immola le premier des victimes humaines

nes en Grèce. Il falait bien que cet usage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puis qu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il osé dire une chose si horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage?

Je ne parle pas du sacrifice d'*Iphigénie* & de celui d'*Idamante* fils d'*Idomenée* : vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scithes de la Tauride immolaient des étrangers.

Si nous descendons à des tems plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une Vestale. C'est *Plutarque* qui nous l'apprend dans ses questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier : des forcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquents, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille, ou le fils aîné de

de la maison pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très probable que ces saints parricides ne se commettraient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les Bramez, toutes les veuves ne se brulaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encor cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs Kans les officiers les plus chéris de ces Princes. *Hérodote* dit qu'on les empalait autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'histoire que cet usage ait duré longtems.

Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de Dieu immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas, égorger sans pitié toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mammelle, & ne réserver que les petites filles; que ce peuple saint ait été puni de son Dieu quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu exister sur la terre: mais comme cette nation elle-même nous rapporte
tous

tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte Eglise qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le Dieu Créateur & Père de tous les hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est pas à nous de le juger; je m'en tiens toujours au simple historique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique au chap. 27. C'est en vertu de cette loi qu'on voit *Jephthé* immoler sa propre fille, le prêtre *Samuel* couper en morceaux le Roi *Agag*. Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui est environ de neuf lieues quarrées, les Israelites ayant trouvé six cent soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges, *Moïse* commanda qu'on massacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux seulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'est que ce même

même *Moïse* était gendre du grand prêtre des Madianites *Jethro*, qui lui avait rendu les plus signalés services, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Josué*, fils de *Nun*, ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain à pied sec, & ayant fait tomber au son des trompettes les murs de Jéricho dévoué à l'anathème, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conserva seulement *Rahab la paillard*e & sa famille, qui avait caché les espions du saint peuple : que le même *Josué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Hai, qu'il immola au Seigneur trente & un Rois du pays, tous soumis à l'anathème, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assassinats religieux dans nos derniers temps, si ce n'est peut-être la St. Barthelemi & les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs aient trouvé six cent soixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers, & que personne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événemens de l'antiquité, & sur les raisons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.



DES

DES MYSTERES DE CÉRÉS ELEUSINE.

DAns le cahos des superstitions populaires qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes féroces, il y eut une institution salutaire, qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutissement ; ce fut celui des mystères & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des Philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on employe le cœur des vipères pour guérir de leurs morsures ; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités se soutinrent par les fables.

On ne connaît plus les mystères de *Zoroastre*. On fait peu de chose de ceux d'*Isis* ; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand système d'une vie future ; car *Celse* dit à *Origène* (livre 8.), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous

tous les mystères. Nous avons encor la prière des prêtresses d'*Isis* conservée dans *Apulée*. *Les Puissances célestes te servent ; les enfers te sont soumis ; l'univers tourne sous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les astres répondent à ta voix ; les saisons reviennent à tes ordres ; les élémens s'obéissent.*

Les cérémonies mystérieuses de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Isis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confessaient & les expiaient : on jeunait, on se purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secrètes sous la Religion du serment pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espèces de tragédies, dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platons*, les *Cicérons* ont fait l'éloge de ces mystères, qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté première.

De très savants hommes ont prouvé que le sixième livre de l'*Enéide* n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. Il n'y parle point à la vérité du *Démiourgos* qui représentait le Créateur ; mais il faut voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les enfans que leurs parents avaient laissé périr, & c'était un avertissement aux pères & aux mères. *Continuo audite voces, vagitus & ingens &c.* Ensuite paraissait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient en-

entraînés dans le Tartare, & les justes conduits dans les Champs Elisés. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les Héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute Religion adopta un jardin pour la demeure des justes; & même quand les Esséniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer: car pour les Pharisiens, ils adoptèrent la métempsicose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de *Jésus-Christ* parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin *. Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la Théogonie de *Sanhoniaton* le Phénicien; c'est une preuve que *Sanhoniaton* avait annoncé un Dieu suprême, Créateur & Gouverneur du Monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du politeïsme. Figurons nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St. Joseph*, aux autres Saints le même culte qu'à Dieu le Père. Il serait peut-être dangereux de vouloir les dé-

* *Luc.* chap. 23.

détromper tout d'un coup ; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés , aux plus raisonnables , la distance infinie qui est entre Dieu & les créatures. C'est précisément ce que firent les Mithragogues. Les participans aux mystères s'assembloient dans le temple de *Cérès* , & l'Hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès* conduisant *Triptolème* sur un char trainé par des dragons , il falait adorer le Dieu qui nourrit les hommes , & qui permit que *Cérès* & *Triptolème* missent l'agriculture en honneur.

Cela est si vrai que l'Hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée*.
Marchez dans la voie de la justice , adorez le seul Maître de l'Univers ; il est un , il est seul par lui-même ; tous les êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout , & jamais il n'a été vu des yeux mortels.

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pausanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère* ; il faut convenir que du moins pour le sens ils valent beaucoup mieux que l'*Illiade* & l'*Odissee* entière.

Le savant Evêque *Warburton* , quoique très injuste dans plusieurs de ses décisions audacieuses , donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du polythéisme. Il remarque d'après *Plutarque* que le jeune *Alcibiade* ayant assisté à ces mystères , ne fit aucune difficulté d'insulter aux statues de *Mercure* dans une partie de dé-

bauche avec plusieurs de ses amis , & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il falait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même ayant obtenu en Egypte de l'Hiérophante des mystères, la permission de mander à sa mère le secret des initiés, la conjura en même temps de bruler sa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui trompés par un faux zèle ont prétendu depuis que ces mystères n'étaient que des débauches infâmes, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés* ; il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor sans réplique que ces mystères n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots Phéniciens *Koff omphet*, *Veillez & soyez purs*. Enfin, pour dernière preuve, c'est que l'Empereur *Néron* coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce ; le crime était trop énorme : & tout Empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozime* dit aussi que *Constantin* ne put trouver de prêtres Payens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on
nomme

nomme Payens, Gentils, idolâtres, une Religion très pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies pueriles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette Religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un Dieu suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui désignait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressusciter; c'était le symbole du genre nouveau de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'Hiérophante levait sur lui le couteau sacré: L'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort; après quoi, il paraissait ressusciter. Il y a encor chez les Francs-Maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias dans ses *Arcadiques* nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitents, les initiés; coutume odieuse, introduite longtems après dans plusieurs Eglises Chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fonds était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères que des troupes de gueux que nous avons vus sous le nom d'*Egyptiens* & de

180 DES MYSTÈRES DE CÉRÈS ELEUSINE.

Bohèmes courir l'Europe avec des castagnettes , danser la danse des prêtres d'*Isis* , vendre du baume , guérir la galle , & en être couverts , dire la bonne aventure , & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus sacré dans la moitié de la Terre connue.

DES JUIFS,
AU TEMS OU ILS COMMENCERENT
A ETRE CONNUS.

Nous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'histoire des Juifs ; ou si nous sommes forcés d'en parler , ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation , le respect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'Eglise substituée à la Synagogue ; nous ne les examinons pas , nous nous en tenons toujours à l'historique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs , en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détrussissent leur Etat , il faut ne consulter que leurs annales.

Cette

Cette nation est des plus modernes , à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le temps où elle forme un établissement , & où elle possède une capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins que du tems de *Salomon* , qui était à peu près celui d'*Hésiode* & d'*Homère* , & des premiers Archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomob* ou *Soleiman* , est fort connu des Orientaux ; mais celui de *David* ne l'est point , *Saül* encor moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert , si peu puissants que les Phéniciens les traitaient à peu près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer , pas même celui d'aiguiser chez eux les focs de leurs charrues & le trenchant de leurs coignées. Il fallait qu'ils allaient à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce ; les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel* , & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée , ni javelot , dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béchaven contre les Phéniciens , ou Philistins , journée où il est rapporté que *Saül* fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes il est dit au chapitre précédent , * que *Saül* avec une armée de trois cent trente mille

M 3 hom-

* I. Rois chap. II.

hommes défit entièrement les Ammonites ; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot , ni épée , ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands Rois ont eu rarement à la fois trois cent trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errants & opprimés dans ce petit pais , qui n'ont pas une ville fortifiée , pas une arme , pas une épée , ont-ils mis en campagne trois cent trente mille soldats ? il y avait là de quoi conquérir l'Asie & l'Europe. Laissons à des auteurs savants & respectables le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières supérieures font disparaître ; respectons ce que nous sommes tenus de respecter , & remontons à l'histoire des Juifs par leurs propres écrits.

DES JUIFS EN EGYPTÉ.

LEs annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Égypte dans les tems ignorés , que son séjour était dans le petit pais de Gossén , ou Gessen , vers le mont Casius & le lac Sirbon. C'est là que sont encor des Arabes qui viennent en hyver paître leurs troupeaux dans la basse Égypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille , qui en deux cent - cinq années produisit un peuple de deux millions de personnes ; car pour fournir six cent mille combattans que la Genèse compte au sortir de l'Égypte , il faut au moins deux mil-

millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature , est un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savants hommes s'étonne que le Roi d'Egypte ait ordonné à deux sages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux ; que la fille du Roi qui demeurait à Memphis soit venue se baigner loin de Memphis dans un bras du Nil , ou jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles. C'est en vain qu'ils font des objections sur l'âge de quatre-vingt ans auquel *Moïse* était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix playes d'Egypte ; ils disent que les Magiciens du Royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'Envoyé de Dieu ; & que si Dieu leur donnait ce pouvoir , il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïse* ayant changé toutes les eaux en sang , il ne restait plus d'eau pour que les Magiciens pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment *Pharaon* put poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse , après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième & sixième playe ? Ils demandent pourquoi six cent mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête , & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encor pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à son peuple chéri , au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux deserts ?

On n'a qu'une seule réponse à toutes ces objections sans nombre ; & cette réponse est, Dieu l'a voulu , l'Eglise le croit , & nous devons le croire. C'est en quoi cette histoire diffère des autres. Chaque peuple a ses prodiges ; mais tout est prodige chez le peuple Juif ; & cela devait être ainsi , puisqu'il était conduit par Dieu même. Il est clair que l'histoire de Dieu ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit Saint de parler ; encor moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événements qui peuvent être soumis à la critique.

DE MOYSE

CONSIDÉRÉ SIMPLEMENT COMME CHEF D'UNE NATION.

LE Maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans *Moïse*. Plus d'un savant l'a regardé comme un politique très habile. D'autres ne voyent en lui qu'un roseau faible , dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des Empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingt ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il

il n'a aucun droit ? Son bras ne peut combattre ; & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépité & bégue. Il ne conduit ses suivans que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur , de Sin , d'Oreb , de Sinai , de Pharan , de Cades Barné , & à le voir rétrograder vers l'endroit d'où il était parti , il serait difficile de le regarder comme un grand Capitaine. Il est à la tête de six cent mille combattans , & il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. Dieu fait tout , Dieu remédie à tout , il nourrit , il vêt le peuple par des miracles. *Môïse* n'est donc rien par lui-même , & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puissant ; aussi nous ne considérons en lui que l'homme , & non le Ministre de Dieu. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain , dans la contrée de Jéricho , qui est en effet le seul bon terroir de cette province ; & au lieu de prendre cette route , il tourne à l'orient entre Eliongaber & la mer morte , pays sauvage , stérile , hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croit pas un arbruste , sans aucun ruisseau , sans sources , excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens , sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger , viennent le battre dans ces déserts vers Cades-Barné. Comment se laisse-t-il battre

à la tête de six cent mille soldats , dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitants ? Au bout de trente - neuf ans il remporte deux victoires ; mais il ne remplit aucun objet de sa législation : lui & son peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguier.

Un Législateur , selon nos notions communes , doit se faire aimer & craindre ; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie ; il ne doit pas , au lieu d'infliger par les ministres de la Loi quelques suplices aux coupables , faire égorger au hazard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six-vingt ans , *Moïse* n'étant conduit que par lui-même , eût été si inhumain , si endurci au carnage , qu'il eût commandé aux Lévites de massacrer , sans distinction , leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille , pour la prévarication de son propre frère , qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi , après cette indigne action son frère est grand Pontife , & vingt-trois mille hommes sont massacrés !

Moïse avait épousé une Madianite , fille de *Jéthro* grand prêtre de Madian , dans l'Arabie pétrée ; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits ; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les deserts ; par quelle cruauté opposée à la politique , (à ne juger que par nos faibles notions) *Moïse* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation , sous prétexte qu'on

qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire , après ces étonnantes boucheries , que *Moïse était le plus doux de tous les hommes* ? Avouons qu'humainement parlant , ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans *Moïse* le Ministre des desseins & des vengeances de Dieu , tout change alors à nos yeux ; ce n'est point un homme qui agit en homme , c'est l'instrument de la Divinité , à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moïse* avait institué sa Religion de lui-même , comme *Zoroastre* , *Thaùth* , les premiers Brames , *Numa* , *Mahomet* , & tant d'autres , nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa Religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime ? pourquoi il n'a pas annoncé expressement l'immortalité de l'âme , les peines & les récompenses après la mort , dogmes reçus dès longtems en Egypte , en Phénicie , en Mésopotamie , en Perse , & dans l'Inde ? Vous avez été instruit , lui dirions-nous , dans la sagesse des Egyptiens , vous êtes Législateur , & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens , le dogme le plus nécessaire aux hommes , croyance si salutaire & si sainte , que vos propres Juifs , tout grossiers qu'ils étaient , l'ont embrassée longtems après vous ; du moins elle fut adoptée en partie par les Esséniens & les Pharisiens au bout de mille années.

Cette

Cette objection accablante contre un Législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le Roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'âme, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les tems marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde, qui ont poussé le pyrrhonisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïse*; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulchre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particulièrement de celle de l'ancien *Bacchus* *. Ils ne savent en quel tems placer *Moïse*; le nom même du *Pharaon* ou Roi d'Egypte sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que *Moïse* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille

* Voyez l'article *Bacchus*.

mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire qui saperoit tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben Esra*, de *Maimonide*, de *Nugnés*, de l'auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docteur *Le Clerc*, *Midleton*, les savans connus sous le titre de Théologiens de Hollande, & même le grand *Newton*, ayent fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni *Moïse*, ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs loix auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé ; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de cultiver cet art dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands hommes, l'opinion commune, qui est celle de la Synagogue, & de l'Eglise dont nous reconnaissons l'infailibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les *Le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton* d'impiété, à Dieu ne plaise ! Nous sommes convaincus que si les livres de *Moïse* & de *Josué* & le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros Israélites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la *Genèse*, dans *Josué*, dans *Samson*, dans *Ruth*. L'écrivain Juif n'a été, pour ainsi dire,

dire, que le secrétaire de Dieu; c'est Dieu qui a tout dicté. *Newton* sans doute n'a pu penser autrement, on le sent assez. Dieu nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers qui faisaient tous les prétextes d'accuser tous les grands hommes d'irreligion, comme on les accusait autrefois de magie ! Nous croirions non seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la Religion Chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais Chrétiens. Plus nous respectons l'Eglise à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette Eglise tolère les opinions de ces savans vertueux avec la charité qui fait son caractère.

DES JUIFS APRÈS MOYSE,

J U S Q U ' A S A Û L.

JE ne recherche point pourquoi *Josuah* ou *Josué*, Capitaine des Juifs, faisant passer sa horde de l'Orient du Jourdain à l'Occident vers Jéricho, a besoin que Dieu suspende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jeter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait
plusieurs

plusieurs gués à cette rivière , témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante - deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth*.

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au son des trompettes ; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le Roi ; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit *Josué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient , Nous descendons d'*Abraham* ; *Abraham* voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années , donc votre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères , vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holstenius* se sont fait l'objection suivante. Que dirait-on si un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes , & disait aux Allemands , Il y a quatre cent ans qu'un homme de notre pays fils d'un potier voyagea près de Vienne , ainsi l'Autriche nous appartient , & nous venons tout massacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes auteurs considèrent que le tems de *Josué* n'est pas le nôtre , que ce n'est pas à nous à porter un œil profane dans les choses divines ; & surtout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il est dit qu'à peine Jérico est sans défense , que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans , vieillards , femmes , filles , enfans à la mam-

mammelle , & tous les animaux , excepté une femme prostituée , qui avait gardé chez elle les espions Juifs ; espions d'ailleurs inutiles , puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir ?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix* , apparemment elle mena depuis une vie plus honnête , puis qu'elle fut une ayeule de *David* , & même du Sauveur du Monde. Tous ces événemens sont des figures , des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce sont encor une fois des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Josué* rapporte que ce Chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan , fit pendre ses Rois au nombre de trente & un , c'est-à-dire , trente & un Chefs de bourgades , qui avaient osé défendre leurs foyers , leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence , qui châtiât les péchés de ces Rois par le glaive de *Josué*.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs , qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécra-
bles dans l'esprit des peuples aveuglés , & non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par *Cusan* Roi de Mésopotamie. Il y a loin , il est vrai , de la Mésopotamie à Jéricho ; il fallait donc que *Cusan* eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit , ils sont esclaves huit années ,

nées , & restent ensuite soixante & deux ans sans remuer. Ces soixante & deux ans sont une espèce d'asservissement , puisqu'il leur était ordonné par la Loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate , que tout ce vaste pays * leur était promis , & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer , s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous *Eglon* Roi des Moabites , assassiné par *Aod* ; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas , jusqu'au temps où la Prophétesse guerrière *Debora* les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à *Gedeon*.

Ils sont esclaves dix - huit ans des Phéniciens , qu'ils appellent Philistins , jusqu'à *Jephthé*. Ils sont encore esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement , c'est qu'ils étaient esclaves du tems même de *Samson* , pendant qu'il suffisait à *Samson* d'une simple mâchoire d'âne pour tuer mille Philistins , & que Dieu opérât par les mains de *Samson* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons nous ici un moment pour observer combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères , ou par l'ordre de Dieu même , depuis qu'ils errèrent dans les déserts jusqu'au temps où ils eurent un Roi élu par le sort.

Les Lévités après l'adoration du veau d'or ,
Nouv. Mel. I. Partie. N jetté

* Genèse ch. 15. v. 18. Deuter. ch. 1. v. 7.

194 DES JUIFS APRÈS MOYSE,

jetté en fonte par le frère de <i>Moïse</i> , égorgent - - -	23000. Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de <i>Coré</i> . - - -	250.
Egorgés pour la même révolte. - - -	14700.
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites. - - -	24000.
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer <i>Shiboleth</i> . - - -	42000.
Tués par les Benjamites qu'on attaquait. - - -	40000.
Benjamites tués par les autres Tribus. - - -	45000.
Lorsque l'Arche fut prise par les Philistins, & que Dieu pour les punir les ayant affligés d'hé- morroides ils ramenèrent l'Arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq ans d'or & cinq rats d'or, les Bethsamites frap- pés de mort pour avoir regardé l'Arche, au nombre de - - -	50070.

Somme totale 239020.

Voilà deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le desert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations,

nations , on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pû produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduisait , Dieu qui les éprouvait & les punissait , rendit cette nation si différente en tout des autres hommes , qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre , & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAÛL.

L Es Juifs ne paraissent pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs Rois que sous leurs Juges.

Leur premier Roi *Saül* est obligé de se donner la mort. *Isboseth* & *Miphboseth* ses fils sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de *Saül* pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* son fils de faire mourir *Adonias* son autre fils , & son Général *Joab*. Le Roi *Afa* fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. *Baasa* assassine *Nadab* fils de *Jéroboam* & tous ses parents. *Jehu* assassine *Joram* & *Okofias* , soixante & dix fils d'*Achab* , quarante-deux frères d'*Okofias* , & tous leurs amis. *Athalie* assassine tous ses petits-fils , excepté *Joas* ; elle est assassinée par le grand prêtre *Joiadad*. *Joas* est assassiné

par ses domestiques ; *Amasias* est tué ; *Zacharias* est assassiné par *Sellum*, qui est assassiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans Tapfa. *Phacéa*, fils de *Manahem*, est assassiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui est assassiné par *Osée* fils d'*Ela*. *Manassé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent *Ammon* fils de *Manassé*, &c.

Au milieu de ces massacres, dix tribus enlevées par *Salmanasar* Roi des Babiloniens, sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encor deux tribus, qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix ans : au bout de ces soixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus, ainsi que le peu de Juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toujours sujettes des Rois de Perse.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après *Alexandre* les Juifs demeurèrent soumis tantôt aux *Séleucides* ses successeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées* ses successeurs en Egypte ; toujours assujettis, & ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du Roi d'Egypte *Ptolomée Epiphane*. Un Juif, nommé *Joseph*, devint Fermier général des impôts sur
la

la basse Sirie & la Judée qui appartenait à ce *Ptolomée*. C'est là l'état le plus heureux des Juifs ; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisième partie de leur ville , appelée depuis l'enceinte des *Maccabées* , parce que les *Maccabées* l'achevèrent.

Du joug du Roi *Ptolomée* ils repassent à celui du Roi de Sirie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes , ils devinrent audacieux , & se révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'est le temps des *Maccabées*, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions ; mais les *Maccabées* ne purent empêcher que le Général d'*Antiochus Eupator* fils d'*Antiochus Epiphane* , ne fit raser les murailles du Temple , en laissant subsister seulement le Sanctuaire , & qu'on ne fit trancher la tête au grand prêtre *Onias* , regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les Rois de Sirie ; ils n'adorèrent plus de Divinités étrangères ; ce fut alors que leur Religion fut irrévocablement fixée ; & cependant ils furent plus malheureux que jamais , comptant toujours sur leur délivrance , sur les promesses de leurs Prophètes , sur le secours de leur Dieu , mais abandonnés par la Providence , dont les decrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque temps par les guerres intestines des Rois de Sirie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de Rois , & que

la dignité de grand Sacrificateur était la première , c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violents partis : on n'était grand prêtre que les armes à la main , & on n'arrivait au Sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan , de la race des *Maccabées* , devenu grand prêtre , mais toujours sujet des Siriens , fit ouvrir le sépulcre de *David* , dans lequel l'exagérateur *Josèphe* prétend qu'on trouva trois mille talents. C'était quand on rebâtissait le temple sous *Néhémie* qu'il eût falu chercher ce prétendu trésor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus Sidétès* le droit de battre monnoye. Mais comme il n'y eut jamais de monnoye juive , il y a grande apparence que le trésor du tombeau de *David* n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand prêtre *Hircan* était Saducéen , & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame , ni aux Anges ; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les Saducéens & les Pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre *Hircan* , & voulurent le condamner à la prison & au fouet. Il se vengea d'eux , & gouverna despotiquement.

Son fils *Aristobule* osa se faire Roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un Tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. *Aristobule* , exact à la vérité à prier dans le temple , & ne mangeant jamais de porc , fit mourir de faim sa mère , & fit égorger *Antigone* son frère. Il eut pour successeur un nommé *Jean* , ou *Jeanné* , aussi méchant que lui.

Ce

Ce *Jeanné*, souillé de crimes , laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient *Aristobule* & *Hircan*. *Aristobule* chassa son frère & se fit Roi. Les Romains alors subjuguèrent l'Asie. *Pompée* en passant vint mettre les Juifs à la raison , prit le temple , fit pendre les séditieux aux portes , & chargea de fers le prétendu Roi *Aristobule*.

Cet *Aristobule* avait un fils qui osait se nommer *Alexandre*. Il remua , il leva quelques troupes , & finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin , *Marc Antoine* donna pour Roi aux Juifs un Arabe Iduméen , du pays de ces Amalékites tant maudits par les Juifs. C'est ce même *Herode* que *St. Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem , sur ce qu'il apprit qu'il était né un Roi des Juifs dans ce village , & que trois Mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des présents.

Ainsi les Juifs furent presque toujours subjugués ou esclaves. On fait comme ils se révolterent contre les Romains , & comme *Titus* les fit tous vendre au marché , au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils essuierent un sort encor plus funeste sous les Empereurs *Trajan* & *Adrien* , & ils le méritèrent. Il y eut du temps de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colère de Dieu contre les Romains ; ils se rassemblèrent , ils s'armèrent

en Afrique & en Chipre : une telle fureur les anima , qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous *Adrien* , quand *Barcochebas* se disant leur Messie se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrents de sang.

Il est étonnant qu'il reste encor des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel* , Rabin tres-savant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douzième siècle , en comptait environ trois cent quatre-vingt mille , tant Juifs que Samaritains ; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu Royaume de Théma vers le Thibet , où ce *Benjamin* , trompé ou trompeur sur cet article , prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus , rassemblés sous un Souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien* , excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager ; mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au Nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation Juive , on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs , emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens ; elle fait gloire de n'a-

voir

voir jamais épargné ni la vieillesse , ni le sexe , ni l'enfance , dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations ; elle se révolte contre tous ses Maîtres ; toujours superstitieuse , toujours avide du bien d'autrui , toujours barbare , rempante dans le malheur , & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des Chrétiens éclairés par la foi ils ont été nos précurseurs , ils nous ont préparé la voye. Ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui sont errantes comme la Juive dans l'Orient , & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple , sont les Banians & les Parlis nommés Guebres. Ces Banians adonnés au commerce ainsi que les Juifs , sont les descendants des premiers habitans paisibles de l'Inde ; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger , non plus que les Brachmanes. Les Parlis sont ces mêmes Perses , autrefois Dominateurs de l'Orient , & Souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis *Omar* , & labourent en paix une partie de la terre où ils régnerent , fidèles à cette antique Religion des Mages , adorant un seul Dieu , & conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblème de la Divinité.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens adorateurs secrets d'*Isis* , qui ne subsistent plus
aujourd.

aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

DES PROPHETES JUIFS.

Nous nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Robeim* des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On sait que Dieu ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira *Balaam* Prophète de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le Prophète d'un autre Dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fût un faux Prophète. * Nous avons déjà remarqué que les prêtres d'Egypte étaient Prophètes & Voyants. Quel sens attachait-on à ce mot ? celui d'Inspiré. Tantôt l'Inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir ; souvent il se contentait de parler dans un stile figuré. C'est pourquoi, lorsque *St. Paul* cite ce vers d'un poète Grec, *Aratus*, *Tout vit dans Dieu, tout se ment, tout respire en Dieu*, il donne à ce poète le nom de Prophète. †

Le titre, la qualité de Prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la Loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de Pythie à Delphes ?

* Nombres chap. 22.

† Actes des Apôtres ch. 17.

Delphes ? Non ; les Prophètes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux Prophètes sans mission , qui croyaient avoir l'Esprit de Dieu , & qui souvent causèrent de grands malheurs , comme les Prophètes des Cévennes au commencement de ce siècle.

Il était très difficile de distinguer le faux Prophète du véritable. C'est pourquoi *Manassé* Roi de Juda fit périr *Isaïe* par le supplice de la scie. Le Roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédisaient des choses contraires ; & il fit mettre *Jérémie* en prison. *Ezéchiël* fut tué par des Juifs compagnons de son esclavage. *Michée* ayant prophétisé des malheurs aux Rois *Achab* & *Josaphat* , un autre Prophète *Thsedekia* fils de *Canaa* * lui donna un soufflet , en lui disant , L'Esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. *Osée* chap. 9. déclare que les Prophètes sont des fous , *stultum prophetam , insanum virum spiritualement*. Les Prophètes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie , le Roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présents , pour savoir s'il guérirait ; *Elisée* répondit , que le Roi pourrait guérir , mais qu'il mourrait. Le Roi mourut en effet. Si *Eli-*
sée

* Paralipomènes ch. 18.

sée n'avait pas été un Prophète du vrai Dieu , on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement ; car si le Roi n'était pas mort , *Elisée* avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir , & qu'il n'avait pas spécifié le temps de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatants , on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs , ce que c'était que l'esprit double qu'*Elisée* reçut d'*Elie* , ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie* en montant au ciel dans un char de feu trainé par des chevaux enflammés , comme les Grecs figurèrent en poésie le char d'*Apollon*. Nous n'aprofondirons point quel est le type , quel est le sens multiple de ces quarante-deux petits enfans , qui en voyant *Elisée* dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel , lui dirent en riant , *monte, chauve, monte* ; & de la vengeance qu'en tira le Prophète , en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus , & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient , que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories , mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage ; car les hommes n'ayant écrit longtems leurs pensées qu'en hiéroglyphes , ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi

Ainsi les Scythes (si on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appellons *Darius*, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches ; cela voulait dire que si *Darius* ne s'enfuyait aussi vite qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs flèches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toujours un témoignage des emblèmes en usage dans ces temps reculés.

Les Rois s'écrivaient en énigmes ; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la Reine de *Saba*. *Tarquin le Superbe* consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au dessus des autres fleurs. Il faisait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire simple.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des Prophètes Juifs.

Isaïe veut faire entendre au Roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du Roi de Syrie, & du Melk ou Roitelet de Samarie, unis contre lui ; il lui dit : *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux Rois. Le Seigneur prendra un rasoir de louage pour raser la tête, le*
poil

poil du pénil (qui est figuré par les pieds) & *la barbe* &c. Alors le Prophète prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie* ; il couche avec la prophétesse ; elle met au monde un enfant ; le Seigneur lui donne le nom de *Maher-Salal-has-bas*, *Partagez vite les dépouilles* ; & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie ; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Isaïe* marche tout nud dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entièrement dépouillés par le Roi de Babylone.

Quoi ! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud dans Jérusalem sans être repris de justice ? Oui, sans doute : *Diogène* ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse ; *Strabon*, dans son 15^e. livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de Brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtements. Aujourd'hui encor on voit des pénitents dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'*Isaïe* il y eût un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Esprit. Dieu étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté

culté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au Nord; cette chaudière représente les peuples qui viendront du Septentrion; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux Rois voisins, pour les avertir de se soumettre au Roi de Babylone *Nabuchodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelants de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poêle de fer; il couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excréments humains. *C'est ainsi, dit-il, que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais
après

après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excréments de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts ; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisième.

Le même *Ezechiel* a des allégories encor plus surprenantes.

*Il introduit le Seigneur qui parle ainsi ; *
Quand tu naquis , on ne t'avait point coupé le nombril , tu n'étais ni lavée ni salée tu es devenue grande , ta gorge s'est formée , ton poil a paru J'ai passé , j'ai connu que c'était le tems des amants . Je t'ai couverte , & je me suis étendu sur ton ignominie Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton , des brasserelets , un colier , des pendants d'oreille Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication & tu as bâti un mauvais lieu ; tu t'es prostituée dans les carrefours ; tu as ouvert tes jambes à tous les passants tu as recherché les plus robustes On donne de l'argent aux courtisanes , & tu en as donné à tes amants &c.*

† Oolla a fornicué sur moi ; elle a aimé avec fureur ses amants , Princes , Magistrats , Cavaliers Sa sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement . Sa luxure a recherché ceux qui avaient le d'un âne , & qui comme des chevaux.

Ces

* *Ezech.* ch. 16. † *Ezech.* ch. 23.

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières ; elles ne l'étaient point chez les Juifs , elles signifiaient les apostasies de Jérusalem & de Samarie. Ces apostasies étaient représentées très souvent comme une fornication , comme un adultère. Il ne faut pas , encor une fois , juger des mœurs , des usages , des façons de parler anciennes , par les nôtres ; elles ne se ressemblent pas plus que la langue Française ne ressemble au Caldéen & à l'Arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au Prophète *Osee* (chap. 1.) de prendre pour sa femme une prostituée , & il obéit. Cette prostituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils *Jesrael* : c'est un type de la maison de *Jehu* , qui périra , parce que *Jehu* avait tué *Joram* dans *Jesrael*. Ensuite le Seigneur ordonne à *Osee* d'épouser une femme adultère qui soit aimée d'un autre , comme le Seigneur aime les enfans d'*Israel* , qui regardent les Dieux étrangers & qui aiment le marc de raisin. (chap. 3.) Le Seigneur dans la prophétie d'*Amos* menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit ; & si on examine les usages de toutes les nations orientales , nous les trouverons également opposés à nos coutumes , non-seulement dans les tems reculés , mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.



DES PRIERES DES JUIFS.

IL nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, & l'ancienne prière à *Isis* rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'apercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion; & ils demandent au Seigneur dans le stile oriental tous les biens terrestres.

Pf. 88. *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

Pf. 103. *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joye sur le visage.*

Pf. 107. *Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un stile non moins figuré.

Pf. 2. *Demande moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations, tu les régiras avec une verge de fer.*

Mon

DES PRIERES DES JUIFS. 211

Mon Dieu, traitez mes ennemis selon leurs Ps. 27.
œuvres, selon leurs desseins méchants, punissez les
comme ils le méritent.

Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient Ps. 30.
conduits dans le sépulchre.

Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, Ps. 34.
tirez votre épée, fermez tous les passages; que
mes ennemis soient couverts de confusion, qu'ils
soient comme la poussière emportée par le vent,
qu'ils tombent dans le piège.

Que la mort les surprenne, qu'ils descendent Ps. 54.
tous vivants dans la fosse.

Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il Ps. 57.
mettra en poudre les mâchoires de ces lions.

Ils souffriront la faim comme des chiens; ils se Ps. 58.
disperseront pour chercher à manger, & ne seront
point rassasiés.

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foule- Ps. 59.
rai aux pieds.

Reprimez ces bêtes sauvages, c'est une assen- Ps. 67.
blée de peuples semblables à des taureaux & à
des vaches. — Vos pieds seront baignés dans le
sang de vos ennemis, & la langue de vos chiens
en sera abreuvée.

Faites fondre sur eux tous les traits de votre Ps. 68.
colère, qu'ils soient exposés à votre fureur, que
leur demeure & leurs tentes soient désertes.

Répandez abondamment votre colère sur les peu- Ps. 78.
ples à qui vous êtes inconnu.

Mon Dieu, traitez les comme les Madianites, Ps. 82.
rendez les comme une roue qui tourne toujours,
comme la paille que le vent emporte, comme une
forêt brûlée par le feu.

II. 108. *Affervissez le pécheur ; que le malin soit toujours à son côté droit.*

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera. Que sa prière lui soit imputée à péché ; que ses enfans soient orphelins , & sa femme veuve ; que ses enfans soient des mendiants vagabonds ; que l'usurier enlève tout son bien.

II. 128. *Le Seigneur juste coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits.*

II. 136. *Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle , & qui les écrasera contre la pierre , &c.*

On voit que si Dieu avait exaucé toutes les prières de son peuple , il ne serait resté que des Juifs sur la Terre ; car ils détestaient toutes les nations , ils en étaient détestés ; & en demandant sans cesse que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïssaient , ils semblaient demander la ruine de la Terre entière. Mais il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu , mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations , comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières , & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encor à la mammelle , & qu'on les écrase contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le Père commun de tous les hommes , aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs ; mais en chantant leurs psaumes , nous n'en détournons

tourne pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la Loi de grace a sur la Loi de rigueur. Et plutôt à Dieu que sous une Loi sainte & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miséricorde !

DE JOSEPHE,

HISTORIEN DES JUIFS.

ON ne doit pas s'étonner que l'histoire de *Flavian Joseph* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très peu d'exemplaires : il fallait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient très chers & très rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'esclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponse de *Joseph* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du temps de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guères savoir que *Joseph* avait

tiré la plupart des faits des livres sacrés dictés par le St. Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que *Josephe* avait ajouté beaucoup de choses à la Bible, & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques historiettes dans le troisième livre d'*Esdra*s, & que ce livre d'*Esdra*s est un de ceux qu'on nomme Apocryphes.

Que devait penser un Sénateur Romain en lisant ces contes orientaux ? *Josephe* rapporte (liv. 10. ch. 12.) que *Darius* fils d'*Astiage* avait fait le Prophète *Daniel* Gouverneur de trois cent soixante villes, lorsqu'il défendit sous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'Ecriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cent soixante villes.

Josephe semble supposer ensuite que toute la Perse se fit Juive.

Le même *Josephe* donne au second temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une singulière origine.

Zorobabel, dit-il, était l'intime ami du Roi *Darius*. Un esclave Juif intime ami du Roi des Rois ! c'est à peu près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cévennes délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV.*

Quoi qu'il en soit, selon *Flavian Josephe*, *Darius* qui était un Prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa Cour une question digne du Mercure galant, savoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des Rois, ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait
pour

pour récompense avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un colier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or trainé par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du Roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les Rois. *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, *Apamée* la maîtresse du Roi mon Seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée Majesté, & lui ôter son turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponse de *Zorobabel* si comique, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux Académiciens a fait de *Soliman* & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le Roi de France ne l'a point appelé mon cousin; nous ne sommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries dont *Josèphe* surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les Payens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que *Josèphe* avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux

Romains , ou aussi méprisée d'eux que *Josephe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs concurent pour l'histoire Juive. Les apparitions des Anges aux Patriarches , le passage de la mer rouge , les dix playes d'Egypte , l'inconcevable multiplication du peuple Juif en si peu de temps , & dans un aussi petit terrain , tous les prodiges qui signalèrent cette nation ignorée , furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations , un peuple Roi , mais à qui Dieu s'était caché , avait naturellement pour un petit peuple réduit en esclavage.

Josephe sentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes ; il dit en plusieurs endroits , *le lecteur en jugera comme il voudra*. Il craint d'effaroucher les esprits ; Il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif , lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains , qui n'avaient que le sens commun , & qui n'avaient pas encor la foi , de n'avoir regardé l'historien *Josephe* que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules , pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons Dieu , nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus* , les *Traians* , les *Antonins* , & que tout le Sénat & les Chevaliers Romains nos maîtres , nous qui éclairés par des lumières supérieures , pouvons discerner

ner les fables absurdes de *Josephe* & les sublimes vérités que la Sainte Ecriture nous annonce.

D'UN MENSONGE

DE FLAVIAN JOSEPHE,

CONCERNANT

ALEXANDRE ET LES JUIFS.

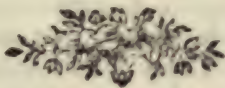
Lors qu'*Alexandre* élu par tous les Grecs comme son père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Asie, eut remporté la victoire d'Illus, il s'empara de la Sirie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius*; il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein, qui était celui d'un très-grand Capitaine, il falut assiéger Tyr. Cette Ville était sous la protection des Rois de Perse & souveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un siège opiniâtre de sept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il osa faire sur la mer est encor aujourd'hui regardée comme le modele que doivent suivre tous les Généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant *Alexandre* que

que le Duc de Parme prit Anvers , & le Cardinal de *Richelieu* la Rochelle , s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes. *Rollin* à la vérité dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs , & que Dieu voulut venger l'honneur de son peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encor d'autres raisons : il fallait , après avoir soumis Tyr , ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza , il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'*Arrien* , *Quinte-Curce* , *Diodore* , *Paul Orose* même , le rapportent fidèlement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Josèphe* pour relever sa nation sujette des Perses , tombée sous la puissance d'*Alexandre* avec toute la Syrie , & honorée depuis de quelques privilèges par ce grand homme ? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en songe le grand prêtre des Juifs *Jaddus* , (supposé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en *us*) que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses , que c'était par cette raison qu'*Alexandre* avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siège de Tyr de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem. Comme le grand prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en songe à *Alexandre* , il reçut aussi en songe un ordre de Dieu d'aller saluer ce Roi ; il obéit , & revêtu de ses habits pontificaux , suivi de ses Lévites en surplis , il alla en
pro-

procession au devant d'*Alexandre* : dès que ce Monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe sept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perse ; & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame d'or , sur laquelle était gravé un mot Hébreu ; *Alexandre* qui sans doute entendait l'Hébreu parfaitement , reconnut aussi-tôt le nom *Jehovah* , & se prosterna humblement , sachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra aussi-tôt des prophéties qui disaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'Empire des Perses , prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choisi pour ôter à son peuple chéri toute espérance de régner sur la terre promise , ainsi qu'il avait choisi autrefois *Nabucodonosor* & *Cyrus* qui avaient possédé la terre promise l'un après l'autre. Ce conte absurde du romancier *Josèphe* ne devait pas , ce me semble , être copié par *Rollin* , comme s'il était attesté par un écrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire ancienne , & bien souvent la moderne.



DES PREJUGÉS POPULAIRES,

Auxquels les Ecrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.

Les Livres saints sont faits pour enseigner la Morale & non la Phisique.

Le serpent passait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le serpent fut assez subtil pour séduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain sacré fait parler le serpent, & l'âne de *Balaam*. Plusieurs Juifs & plusieurs Docteurs Chrétiens ont regardé cette histoire comme une allégorie ; mais soit emblème, soit réalité, elle est également respectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'Auteur divin se proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la Lune fut faite pour présider aux étoiles.

L'opinion commune était que les Cieux étaient solides ; on les nommait en Hébreu *Rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux, lesquelles se répandaient par des ouvertures. L'Ecriture se proportionne à cette physique.

Les Indiens, les Caldéens, les Persans, imaginaient

ginaient que Dieu avait formé le Monde en six temps. L'auteur de la Genèse, pour ne pas effaroucher la faiblesse des Juifs, représente Dieu formant le Monde en six jours, quoiqu'un mot & un instant fussent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages étaient un très grand bonheur dans les pais secs, brûlés du Soleil ; le divin Auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : Dieu est toujours représenté comme un homme ; il se promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot *ame*, *Kuah*, signifie le souffle, la vie : l'ame est toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèse veut bien dire qu'ils étaient les enfans des Anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espèce de raison. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel ; il était regardé comme une chose surnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainsi. L'Ecriture l'appelle l'arc de Dieu, le signe d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en présentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçussent : l'auteur de la Genèse dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Tou-

Toute l'antiquité se servait des charmes contre la morsure des serpents ; & quand la playe n'était pas mortelle , ou qu'elle était heureusement fucée par des charlatans nommés *Pfilles* , ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables , on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. *Moïse* éleva un serpent d'airain , dont la vue guérissait ceux que les serpents avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermineux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux , toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches , on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles , était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue , combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître ainsi des abeilles ne pouvait réussir ; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile* dans son quatrième chant des *Géorgiques* , dit que cette opération fut heureusement faite par *Aristée* ; mais aussi il ajoute que c'est un miracle , *mirabile monstrum*.

C'est

C'est en rectifiant cet antique préjugé qu'il est rapporté que *Samson* trouva un essain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le Psalmiste se prête à cette erreur en disant ps. 58. *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles, Et qui n'entend point les enchantements.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de se figer, & font périr les pigeonnoux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, subsiste encor dans le petit peuple, ainsi que les influences de la Lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce temps critique, il faisait nécessairement des enfans lépreux & estropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique chapitre 20, condamne à mort l'homme & la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'Esprit saint veut bien se conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles fûtailles, & qu'il faut que le bled pourrisse pour mourir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur persuader la résurrection, *Insensés, ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivifier ?* on sait bien aujourd'hui que le grain
ne

ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourrissait, il ne lèverait pas ; mais alors on était dans cette erreur ; & le St. Esprit daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que *St. Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulsions passèrent pour des possessions de diable, dès que la doctrine des diables fut admise. L'épilepsie chez les Romains comme chez les Grecs fut appelée le *mal sacré*. La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage, fut encor un mal dont la cause était ignorée ; ceux qui en étaient atteints erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques, lykantropes, chez les Grecs. L'Écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient souvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit *Oreste* à un tel desespoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient poursuivi *Alcméon*, *Étéocle*, & *Polinice*. Les Juifs Hellénistes qui furent instruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des espèces de furies, des esprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les Saducéens ne reconnaissaient point de diables ; mais les Pharisiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables ; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en pos-

possession de chasser les diables , que nôtre Sauveur lui-même accusé , selon *St. Matthieu* , de les chasser par les enchantements de *Belzebuth* , accorde que les Juifs ont le même pouvoir , & leur demande si c'est par *Belzebuth* qu'ils triomphent des esprits malins ?

Certes si les mêmes Juifs qui firent mourir *Jésus* avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles , si les Pharisiens chassaient en effet les diables , ils faisaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur ; ils avaient le don que *Jésus* communiquait à ses disciples ; & s'ils ne l'avaient pas , *Jésus* se conformait donc au préjugé populaire , en daignant supposer que ses implacables ennemis , qu'il appelait race de vipères , avaient le don des miracles , & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les Juifs ni les Chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative longtems si commune. Il y a toujours des exorcistes , mais on ne voit plus de diables , ni de possédés : tant les choses changent avec le temps ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés , & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un édifice divin sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre ; la vertu seule ne change jamais : elle est semblable à la lumière du soleil , qui ne tient presque rien de la matière connue , & qui est toujours pure , toujours immuable , quand tous les éléments se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son Auteur.

DES ANGES,

DES GENIES, DES DIABLES,

chez les anciennes Nations & chez les Juifs.

TOut a sa source dans la nature de l'esprit humain ; tous les hommes puissants , les Magistrats , les Princes avaient leurs messagers ; il était vraisemblable que les Dieux en avaient aussi. Les Caldéens & les Perses semblent être les premiers qui parlèrent des Anges. Les Parfis ignicoles qui subsistent encore , ont communiqué à l'auteur de la Religion des anciens Parfis , * les noms des Anges que les premiers Perses reconnaissaient. On en trouve cent-dix-neuf , parmi lesquels ne sont ni *Raphaël* , ni *Gabriel* , que les Perses n'adoptèrent que longtemps après. Ces mots sont Caldéens ; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité ; car avant l'histoire de *Tobie* on ne voit le nom d'aucun Ange , ni dans le Pentateuque , ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du *Sadder* , ne comptaient que douze Diables ; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisants que de démons ennemis du genre humain.

On

* Hide , de *Religione veterum Persarum*.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de Génies tutélaires eurent des Divinités secondaires, des Héros & des demi-Dieux. Au lieu de Diables ils eurent *Até*, *Erinnis*, les *Eumenides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais Génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux Génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes: les Saints, les Rapides, les Forts, les Flammes, les Etincelles, les Députés, les Princes, les Fils de Princes, les Images, les Animes. Mais cette Hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du Canon Hébreu.

Ces Anges eurent toujours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encore aujourd'hui, en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduisit *Tobie*. Les Anges qui apparurent à *Abraham*, à *Loth*, burent & mangèrent avec ces Patriarches; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les Anges de *Loth* avaient un corps. Il serait même difficile de comprendre comment les Anges auraient parlé aux hommes; & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée

de Dieu. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve* ; il parle même au serpent ; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converser avec *Abraham* , avec les Patriarches , avec *Moïse*. Plus d'un commentateur a crû même que ces mots de la Genèse , *faisons l'homme à notre image* , pouvaient être entendus à la lettre ; que le plus parfait des Etres de la terre était une faible ressemblance de la forme de son Créateur ; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des Anges transformés en Diables , en Démon , soit le fondement de la Religion Juive & de la Chrétienne , il n'en est pourtant rien dit dans la Genèse , ni dans la Loi , ni dans aucun livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un serpent parla à *Eve* & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile , le plus rusé de tous les animaux ; & nous avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La Genèse marque encor positivement que la haine des hommes pour les serpents vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain ; que c'est depuis ce tems là qu'il cherche à nous mordre , que nous cherchons à l'écraser ; & qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre , & à manger la poussière de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre ; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un
des

des Anges rebelles devenus Démon , qui venait exercer la vengeance sur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant , il n'est aucun passage dans le Pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation , en ne consultant que nos faibles lumières.

Sathan paraît dans *Job* le maître de la Terre, subordonné à Dieu. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne sait que ce mot *Sathan* était Caldéen , que ce *Sathan* était l'*Arimane* des Perses adopté par les Caldéens , le mauvais principe qui dominait sur les hommes ? *Job* est représenté comme un pasteur Arabe , vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déjà dit que les mots Arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie , montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavian Joseph* , qui ne le compte point parmi les livres du Canon Hébreu , ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons , les diables , chassés d'un globe du Ciel , précipités dans le centre de notre globe , & s'échappant de leur prison pour tenter les hommes , sont regardés depuis plusieurs siècles comme les auteurs de notre damnation. Mais encor une fois , c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'Ancien Testament. C'est une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'*Isaïe* , *Comment es-tu tombé du ciel , ô Lucifer , qui paraissais le matin ?* désigne la chute des Anges , & que c'est *Lucifer* qui se déguisa en serpent pour faire manger la pomme à *Eve* & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrangère ressemble à ces énigmes qu'on faisait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colleges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait, C'est l'hyver & le printems ; l'autre, C'est la neige & le feu ; un autre, C'est la rose & l'épine, ou bien, C'est la force & la faiblesse : & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au Diable. *Isaïe* dans son 14^e. chap. en insultant à la mort d'un Roi de Babilone, lui dit, *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins, les cèdres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes ? comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin, Hélel, toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre !*

On a traduit cet *Hélel* en Latin par *Lucifer* : on a donné depuis ce nom au Diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable &

(4) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoc* ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le Testament des douze Patriarches, autre livre Juif, retouché par un Chrétien du premier siècle : & ce Testament des douze Patriarches est même cité par *St. Paul* dans sa première épître aux *Thessaloniens*, si c'est citer un pas-

& l'étoile du matin. On a imaginé que ce Diable étant une étoile tombée du ciel, était un Ange qui avait fait la guerre à Dieu : il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géants armés contre les Dieux répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des Anges s'étaient soulevés contre leur Maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de *St. Jude*, où il est dit : „ Dieu a gardé dans „ les ténèbres, enchainés jusqu'au jugement du „ grand jour, les Anges qui ont dégénéré de leur „ origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi „ les traces de Cain desquels Enoc, septième „ homme après Adam, a prophétisé, en disant, „ Voici, le Seigneur est venu avec ses millions de Saints, &c.

On s'imagina qu'*Enoc* avait laissé par écrit l'histoire de la chute des Anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premièrement, *Enoc* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuerent des livres ; & le faux *Enoc* que cite *St. Jude*, est reconnu pour être forgé par un Juif. (a) Secondement, ce faux
Enoc

passage que de le répéter mot pour mot. Le Testament du Patriarche *Ruben* porte au chap. 6. *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux : & St. Paul* dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douze Testaments ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'incertitude de *Juda*, par exemple, n'y est pas rapporté de la

Enoc ne dit pas un mot de la rébellion & de la chute des Anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ses Egregori.

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très belles filles; les Anges, les Veillants, Egregori, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animerent entr'eux; ils se dirent, Choisissons nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. Semiaxas leur Prince dit, Je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent, Faisons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons nous à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cent en nombre. Ils partirent ensemble du tems de Jared, & allèrent sur la montagne appelée Hermonim à cause de leur serment. Voici les noms des principaux: Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel, Hofampfich, Zaciél Parmar, Thaufael, Samiel, Tiriél, Sumiel.

Lux & les autres prirent des femmes l'an onze cent soixante & dix de la création du Monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géants Naphilim &c.

L'auteur de ce fragment écrit de ce stile qui semble appartenir aux premiers tems; c'est la
mê-

même manière. Juda dit qu'il abusa de sa belle-fille étant yvre. Le testament de Ruben a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens au lieu de cinq;

même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions , point de maximes , c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : *Or en ce tems il y avait des géants sur la terre ; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes , elles enfantèrent les puissans du siècle.*

Le livre d'*Enoc* & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des Anges avec les filles des hommes , & sur la race des géants qui en naquit. Mais ni cet *Enoc* , ni aucun livre de l'Ancien Testament , ne parle de la guerre des Anges contre Dieu , ni de leur défaite , ni de leur chute dans l'Enfer , ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'est question des esprits malins & du Diable que dans l'allégorie de *Job* , dont nous avons parlé , laquelle n'est pas un livre Juif , & dans l'avanture de *Tobie*. Le diable *Asmodee* , ou *Shammadey* , qui étrangla les sept premiers maris de *Sara* , & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poisson , n'était point un diable Juif , mais Persan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte ; mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer , ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité
de

cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste , tous ces Patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère *Joseph*.

de l'ame & un enfer, & ce fut quand la secte des Pharisiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que le serpent qui tenta *Eve* fut un diable, un Ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fondement à tout l'édifice ne fut posée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chute des Anges devenus Diables; mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appella Diables *Belzebuth*, *Belphégor*, *Astaroth*; mais c'étaient d'anciens Dieux de *Sirie*. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzebuth*, ou *Bel-se-buth*, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le Roi *Okofias* même l'avait consulté comme un Dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Israël, pour aller consulter le Dieu d'Acaron?*

Astaroth était la Lune, & la Lune ne s'attendait pas à devenir Diable.

L'Apôtre *Jude* dit encor que le diable se querella avec l'ange *Michael* au sujet du corps de *Moïse*. Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de *Michael* avec le Diable n'est que dans un livre apocriphe intitulé, *Analipse de Moïse*, cité par *Origène* dans le troisième livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de Diables jusques vers le tems de leur captivité à *Babylone*. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses, qui la tenaient de *Zoroastre*.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la Religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais Génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses, & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Notre sainte Religion a consacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la Révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES NATIONS,

OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

LEs Livres sacrés n'ayant jamais décidé si les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peuples, il est permis d'examiner cette question.

Philon dans sa relation de sa mission auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Israël* est un terme Caldéen, que c'est un nom que les Caldéens donnèrent aux justes consacrés à Dieu, qu'*Israël* signifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé par cela seul que les Juifs n'appellèrent *Jacob Israël*, qu'ils ne se donnèrent le nom d'*Israéli-*

236 SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ

raélites, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du Caldéen. Or ils ne purent avoir connaissance de cette langue que quand ils furent esclaves en Caldée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie pétrée, ils eussent appris déjà le Caldéen ?

Flavian Josephe, dans sa réponse à *Appion*, à *Lisimaque* & à *Molon* (liv. 2. ch. 5.) avoue en propres termes, que ce sont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à se faire circoncire, comme *Hérodote* le témoigne. En effet, serait-il probable que la nation antique & puissante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de son aveu ne fut circoncis que sous *Josué* ?

Les Livres sacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïse* avait été nourri dans les sciences des Egyptiens, & ils ne disent nulle part que les Egyptiens ayent jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir son temple & son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au Roi de Tyr ? il est dit même qu'il donna vingt villes au Roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était sans doute payer bien chèrement, & le marché est étrange ; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artistes Juifs ?

Le même *Josophe* dont nous avons parlé avoue que sa nation, qu'il s'efforce de relever, n'eut longtems aucun commerce avec les autres nations, qu'elle fut sur-tout inconnue des Grecs, qui connaissaient les *Scythes* & les *Tartares*. Faut-il s'étonner (ajoute-t-il liv. 1er ch. 5.) que nôtre nation

nation éloignée de la mer, & ne se piquant point de rien écrire, ait été si peu connue ?

Lorsque le même *Josephe* raconte avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le Roi *Ptolomée Philadelphé* acheta une traduction Grecque des livres Juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, *Josephe*, dis-je, ajoute que *Demetrius de Phalère*, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son Roi, demanda à l'un des traducteurs, comment il se pouvait faire qu'aucun historien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des loix Juives ? le traducteur répondit : Comme ces loix sont toutes divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été châtiés de Dieu. *Théopompe* voulant en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit durant trente jours ; mais ayant reconnu dans un songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choses divines, & en faire part aux prophanes, * il appaisa la colère de Dieu par ses prières, & retourna dans son bon sens.

Théodecte poëte Grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos Livres saints, devint aussi-tôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de *Josephe* indignes de l'histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction Grecque des livres Juifs ; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans
une

* *Josephe* hist. des Juifs, liv. 12. ch. 2.

une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins *Josephe* en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres Grecques; on les appella les Juifs Héliénistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis *Alexandre* prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS.

Commencements de leur Empire & de leur Religion : leur tolérance.

LEs Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cent cinquante ans avant notre Ere vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans lui communiquèrent la superstition des augures, superstition pourtant fondée sur des observations physiques, sur le passage des oiseaux dont on augurait les changemens de l'atmosphère. Il semble que
toute

toute superstition ait une chose naturelle pour principe, & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des Dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du temps des Rois & des premiers Consuls, n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas sans doute entendre par ce nom de Roi, des Monarques tels que *Cyrus* & ses successeurs. Le Chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun, & chacun défend sa liberté comme son bien propre. Les premiers Rois de Rome étaient des Capitaines de Flibustiers.

Si l'on en croit les historiens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ses voisins. Il devait être exterminé; mais la féroce & le besoin qui le portait à ces rapines, rendirent ses injustices heureuses; il se soutint étant toujours en guerre; & enfin, au bout de quatre siècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les soumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au tems de *Sylla*. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cent ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie

trie c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le sein de la République il y eut de très grandes vertus. Les Romains policés avec le tems, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les Législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers tems de leurs Républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins. Ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volscques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand Roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, jusques vers le tems de *Scipion l'Africain*.

J'observerai ici sur leur Religion deux choses importantes; c'est qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs; & qu'au fond le Sénat & les Empereurs reconnurent toujours un Dieu suprême, ainsi que la plupart des Philosophes, & des poètes de la Grèce.

La tolérance de toutes les Religions était une Loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penser comme lui?

mais

mais quand un peuple est rassemblé, quand la Religion est devenue une Loi de l'Etat, il faut se soumettre à cette Loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent ; *separatim nemo habessit Deos neve advenas nisi publicè adscitos* : que personne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les Divinités du Monde, cette espece d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de Religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la Religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encor très remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien*, & chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate*.

Il est encor incontestable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu suprême. Leur *Jupiter* était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très grand & très bon, *Deus optimus maximus*. Ainsi de l'Italie à l'Inde &

Nouv. Méth. I. Part.

Q

à

à la Chine , vous trouvez le culte d'un Dieu suprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu , à cette indulgence universelle , qui font partout le fruit de la raison cultivée , se joignit une foule de superstitions , qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronée. On fait bien que les poulets sacrés , & la Déesse *Pertunda* , & la Déesse *Cloacina* , sont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises ? C'est qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les *Scipions* , les *Paul Emiles* , les *Cicerons* , les *Catons* , les *Césars* avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie , la politique s'en sert comme d'un mors que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche , jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire , & que la politique profite de cette seconde erreur , comme elle a profité de la première.



QUESTIONS

SUR LES CONQUÊTES

DES ROMAINS,

ET LEUR DECADENCE.

Pourquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans , & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit sous *Romulus* , devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre ? & d'où vient que les Juifs , qui prétendent avoir eu six cent trente mille soldats en sortant d'Egypte , qui ne marchaient qu'au milieu des miracles , qui combattaient sous le Dieu des armées , ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr & Sidon dans leur voisinage , pas même à être jamais à portée de les attaquer ? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage ? Ils avaient tout l'entousiasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans ; le Dieu des armées était toujours à leur tête ; & cependant ce sont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cent milles , qui viennent à la fin les subjuguier & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant & ne considérant que les causes secondes) que si les Juifs qui espéraient la conquête du Monde,

ont été presque toujours asservis, ce fut leur faute ? Et si les Romains dominèrent , ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence ? Je demande très-humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très petit nombre , & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin , ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus , ils eurent assez de force pour résister à *Pirrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient , étant devenues Romaines , il s'en forma un peuple tout guerrier , assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cent années à se donner enfin un Empire à peu près aussi vaste que celui qu'*Alexandre* conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuses , & qu'*Alexandre* eut à faire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet Empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes , plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* & sous ses successeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de *Marins* , les Romains durent prévoir que les Cimbres , c'est-à-dire les peuples du Nord ,

Nord , déchireraient l'Empire lorsqu'il n'y aurait plus de *Marins*.

La faiblesse des Empereurs , les factions de leurs ministres & de leurs eunuques , la haine que l'ancienne Religion de l'Empire portait à la nouvelle , les querelles sanglantes élevées dans le Christianisme , les disputes théologiques substituées au maniement des armes , & la mollesse à la valeur , des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats , tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la République guerrière , & qui accablèrent Rome languissante , sous des Empereurs cruels , effeminés & dévots.

Lorsque les Goths , les Hérules , les Vandales , les Huns , inondèrent l'Empire Romain , quelles mesures les deux Empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de l'*Omoosios* à l'*Omonsios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius* Patriarche de Constantinople , qui eut d'abord un grand crédit sous *Theodose second* , obtint de cet Empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebaptiser les Chrétiens apostats repentans , ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14. de la lune de Mars , ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les baptisés ; enfin il tourmenta tant les Chrétiens , qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos* ; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos* , & qui sans doute avaient raison , puisque le Concile d'E-

phèse décida en leur faveur , lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait , les Barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric* , qui au commencement du cinquième siècle marcha des bords du Danube vers Rome , ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople , lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'Empire d'Orient & celui d'Occident ? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin , lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête ? Les Historiens de ces temps-là , aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés , ne nous développent point ce mystère ; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été Général d'armée sous *Théodose premier* , Prince violent , dévot & imprudent , qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène* ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodose* soudoyait *Alaric* & ses Goths. Cette paye devint un tribut , quand *Arcadius* fils de *Théodose* fut sur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc son tributaire pour aller tomber sur *Honorius* & sur Rome.

Honorius avait pour Général le célèbre *Stilicon* , le seul qui pouvait défendre l'Italie , & qui avait déjà arrêté les efforts des Barbares. *Honorius* sur de simples soupçons lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner *Stilicon* que de battre *Alaric*.
Cet

Cet indigne Empereur retiré à Ravenne, laissa le Barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siège devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soye, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un Empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les habitants du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les Empereurs d'Orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que *Théodose second* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut là le fruit de la politique forcée de *Constantin*, qui avait transféré l'Empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des États? Qui aurait prédit à *Auguste* qu'un jour le Capitole serait occupé par un prêtre d'une Religion tirée de la Religion Juive, aurait bien étonné *Auguste*. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la Ville des *Scipions* & des *Césars*? c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est

rendu le maître presque sans effort , comme les Evêques d'Allemagne vers le treizième siècle devinrent Souverains des peuples dont ils étaient Pasteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome ni pour les Princes Goths , ni pour des Evêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'*Alexandrie* appartiendrait aux Turcs ; & *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet second*.

DES PREMIERS PEUPLES

QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE,

ET DES FABLES

DES PREMIERS HISTORIENS.

IL est incontestable que les plus anciennes Annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption toutes circonstanciées , toutes sages , sans aucun mélange de merveilleux , toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encore à plusieurs siècles au delà , sans dates précises à la vérité , mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes , telles que

que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Siriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errants doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conserver, parce qu'ils ont peu de besoins, peu de loix, peu d'événements, qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encor moins, une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques registres très sommaires, qui sont conservés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'est qu'au bout de plusieurs siècles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces registres informes, & cette première histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius Pictor*, le plus ancien historien des Romains, n'écrivit que du tems de la seconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or si ces deux nations, les plus spirituelles
de

de la terre , les Grecs & les Romains nos maîtres , ont commencé si tard leur histoire , si nos nations septentrionales n'ont eu aucun historien avant *Grégoire de Tours* , croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment sur la neige , ou des Troglodites qui se cachent dans des cavernes , ou des Arabes errants & voleurs , qui errent dans des montagnes de sable , ayent eu des *Thucydides* & des *Xénophons* ? peuvent-ils savoir quelque chose de leurs ancêtres ? peuvent-ils acquérir quelque connaissance avant d'avoir eu des villes , avant de les avoir habitées , avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés ?

Si les Samoyèdes , ou les Nazamons , ou les Esquimaux , venaient nous donner des annales antéditées de plusieurs siècles , remplies des plus étonnans faits d'armes , & d'une suite continue de prodiges qui étonnent la nature , ne se moqueroit-on pas de ces pauvres sauvages ? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées à le faire croire , donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces fofises vraisemblables , ne se moqueroit-on pas de leurs efforts ? & s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans , & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient , ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes ? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de *Sammonocodom* , & qu'il me menace de me bruler si je lui fais des objections , comment dois-je en user avec ce Siamois ?

Les

Les historiens Romains nous content à la vérité, que le Dieu *Mars* fit deux enfans à une Vestale, dans un siècle où l'Italie n'avait point de Vestale ; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu ; que *Caylor & Pollux* combattirent pour les Romains ; que *Curtius* se jeta dans un goufre, & que le goufre se referma ; mais le Sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le Capitole.

Il y a dans l'histoire Romaine des événemens très possibles, qui sont très peu vraisemblables. Plusieurs savants hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oyes qui sauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live* ; mais *Polybe* plus ancien que *Tite-Live* & plus homme d'Etat, dit précisément le contraire ; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live* ou de *Polybe* ? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du supplice de *Régulus*, qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer ? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement
la

la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois ? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbarement le droit des gens avec *Régulus*, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pu se venger ?

Enfin, *Diodore de Sicile* rapporte dans un de ses fragments, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le Sénat Romain les reprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage ? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le tems ; la haine contre Carthage lui donna cours ; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux sur les premiers tems de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoûtant ; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin*, & d'un Capitaine Romain élu Roi des Francs qui n'avaient point encor de Rois.

Grégoire de Tours est nôtre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés & plus véridiques ? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins

assassins qui leur avaient donné des terres ? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des Princes sages qui ne leur avaient rien donné ?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigots qui régnerent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierri*, des *Childeberts*, des *Chilperics* & des *Clotaires*, que dans celles des Rois de *Juda* & d'*Israël*. Rien n'est assurément plus sauvage que ces tems barbares ; cependant n'est-il pas permis de douter du supplice de la Reine *Brunebaut* ?

Elle était âgée de près de quatre-vingt ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegair* qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent-cinquante ans après la mort de *Brunebaut*, (& non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression) : *Frédegair*, dis-je, nous assure que le Roi *Clotaire*, Prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la Reine *Brunebaut* sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomtée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, la mit en pièces ; après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomtée, une Reine de quatre-vingt ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale,

vale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, & qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer *Brunebaut* dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les moines *Frédegair* & *Aimoin* le disent, mais ces moines sont-ils des *de Thou* & des *Humes*?

Il y a un autre tombeau érigé à cette Reine au quinzième siècle dans l'Abbaye de *St. Martin d'Autun* qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomtée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la Reine. N'est-il pas possible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car au 15^e. siècle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure si mal constatée? Il est vrai que *Pasquier* dit que la mort de *Brunebaut* avait été prédite par *la Sibylle*.

Tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreur & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit? Ils étaient presque les seuls qui fussent lire & écrire, lorsque *Charlemagne* ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événements. Nous croyons avec eux
que

que *Charles Martel* battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cent soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que *Clovis*, second du nom, devint fou; la chose n'est pas impossible; mais que Dieu ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de *Sz. Denis* dans l'Eglise de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des Rois Francs & de leurs Maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers dont elle est pleine? On y alliege continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades sans murs, défendues par des palissades de pieux, & par des fossés. On fait que ce n'est que sous *Henri l'Oiseleur*, vers l'an neuf cent vingt, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces tems-là sont autant de fables, & qui pis est, de fables ennuieuses.



DES LEGISLATEURS

QUI ONT PARLÉ

AU NOM DES DIEUX.

TOut Législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses loix , était visiblement un blasphémateur , & un traître ; un blasphémateur , puisqu'il calomniait les Dieux ; un traître , puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix , les unes naturelles , communes à tous , & utiles à tous : *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain ; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour &c. qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frere ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins pour mériter d'en être secouru à ton tour :* voilà les loix que la nature a promulguées du fond des isles du Japon aux rivages de nôtre Occident. Ni *Orphée* , ni *Hermès* , ni *Minos* , ni *Licurgue* , ni *Numa* n'avaient besoin que *Jupiter* vint au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique , je lui aurais crié ; Arrête , ne compromets point ainsi la Divinité ; tu veux me tromper , si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous

nous savons tous ; tu veux fans doute la faire servir à quelqu'autre usage : tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles , pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blasphème.

Les autres loix sont les politiques : loix purement civiles , éternellement arbitraires , qui tantôt établissent des Ephores , tantôt des Consuls , des Comices par Centuries , ou des Comices par Tribus , un Aréopage ou un Sénat , l'Aristocratie , la Démocratie ou la Monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain , de soupçonner qu'il soit possible qu'un Législateur profane eût jamais établi une seule de ces loix politiques au nom des Dieux , que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les Législateurs profanes ont-ils été des fripons , dignes du dernier supplice ? Non ; de même qu'aujourd'hui dans les assemblées des Magistrats , il se trouve toujours des ames droites & élevées , qui proposent des choses utiles à la société , sans se vanter qu'elles lui ont été révélées , de même aussi parmi les Législateurs il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des loix admirables , sans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le Sénat Romain qui donna des loix à l'Europe , à la petite Asie & à l'Afrique , sans les tromper ; & tel de nos jours a été *Pierre le Grand* , qui eût pu en imposer à ses sujets plus facilement

Nouv. Mél. I. Partie.

R qu'Her-

258 DES LEGISLATEURS, &c.

qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois,
& *Zamolxis* aux anciens Scythes.

*Le reste manque. L'éditeur n'a rien osé ajouter
au manuscrit de S'il retrouve la suite,
il en fera part aux amateurs de l'histoire.*



DOUTES

DOUTES NOUVEAUX

S U R

LE TESTAMENT

ATTRIBUÉ AU

CARDINAL DE RICHELIEU.

Quoique ce morceau de Littérature ne soit point analogue à ce qui précède, on croit devoir l'insérer ici, parce qu'il n'a été connu que longtems après la publication d'autres pièces relatives à ce sujet, avec lesquelles il eût plus naturellement trouvé sa place.



DOUTES NOUVEAUX

S U R

LE TESTAMENT ATTRIBUÉ AU CARDINAL DE RICHELIEU.

Lorsque Monsieur de *Foncemagne* en 1750. écrivit pour soutenir l'authenticité du *Testament politique*, voici ce qu'on lui répondit, & ce qui ne fut pas imprimé, parce que l'auteur de cette réponse voyagea hors de sa patrie.

UN Académicien connu de ses amis par la douceur de ses mœurs, & du public par ses lumières, a écrit contre mon sentiment.

Son ouvrage est plein de cette sagesse & de cette politesse que son titre annonce. Tout homme doit se défier de son opinion, lorsqu'il est repris par un tel critique.

Mon illustre adversaire employe toute la sagacité de son esprit à prouver que ce Testament politique attribué au Cardinal de *Richelieu*, est en effet de ce grand Ministre. On voit (ce qui

est assez commun) qu'il tâche de croire , & qu'il doute. Il a trop d'esprit & trop de raison pour ne pas apercevoir les contradictions , les erreurs , les anacronismes , dont ce livre est rempli : il fait sans doute mieux que moi que les grands hommes ne disent jamais d'inepties. Voilà pourquoi il avoue , après s'être tourné de tous les côtés , que le Cardinal de *Richelieu* n'a dicté ni écrit tout l'ouvrage , & qu'il en a confié la rédaction à des ouvriers subalternes. Je n'en veux pas davantage. Avouer qu'un Testament politique destiné par un premier Ministre à un Roi , un ouvrage qui devait être si secret , est cependant de plusieurs mains , c'est avouer qu'il n'est pas du premier Ministre.

Si j'avais l'honneur d'entretenir ce sage adversaire qui fait douter , je lui dirais , Avouez qu'au fond vous ne croyez pas qu'il y ait un mot du Cardinal dans ce Testament ; pensez-vous de bonne foi que le Chevalier *Walpole* se fût avisé d'écrire un catéchisme de politique pour le Roi *George premier* ? l'idée seule vous en paraît ridicule. Examinez la situation où était le Cardinal de *Richelieu* avec *Louis XIII.* , & vous conviendrez peut-être que la seule pensée de faire un pareil livre pour l'usage de ce Monarque était cent fois plus déplacée.

Songez que *Louis XIII.* toujours malade était menacé d'une mort prochaine ; songez que le Cardinal de *Richelieu* pensait à faire exclure de la Régence le frère unique du Roi ; songez au caractère d'un ambitieux ; & voyez s'il est dans son cœur de s'occuper de principes d'éducation ,
de

de parler des vitres de la sainte Chapelle de Paris, des trois sentences requises pour punir les Clercs; d'intituler un chapitre, *du règne de Dieu*; de recommander la chasteté, & à qui? à un Monarque infirme âgé de quarante ans, auquel on espère survivre: (car en 1639. & au commencement de 1640. le Cardinal de *Richelieu* se portait bien encore, & vous savez jusqu'où il poussa ses espérances.)

Je ne veux que cette seule raison. Le Testament fut-il aussi bien fait qu'il l'est mal? fut-il en effet ce qu'il n'est point du tout, (un vrai Testament politique?) fut-il un développement sage & profond de la conduite que *Louis XIII.* devait tenir avec toutes les Puissances de l'Europe, avec ses alliés & ses ennemis, dans la crise la plus violente, avec sa femme, avec son frère, avec les Princes de son sang, & ses Généraux & ses Ministres? en un mot l'ouvrage fut-il digne du Cardinal de *Richelieu*? j'oserais croire encor qu'il n'en est point l'auteur. Je vous dirais qu'il n'est pas dans la vraisemblance qu'*Agrippa* fasse un tel Testament politique pour *Auguste*, ni *Sejan* pour *Tibère*, ni la *Trinouille* pour *Charles VII.*, ni *George d'Amboise* pour *Louis XII.*, ni *Wolsey* pour *Henri VIII.*, ni *Bukingham* pour *Jacques I.*, ni *Olivares* pour *Philippe IV.*, ni enfin *Richelieu* pour *Louis XIII.* Un Ministre dit à son Maître de vive voix tout ce qu'il croit important, & surtout il ne fait point de Testament pour lui dire des choses vagues, inutiles & fausses.

Scilicet is magnis labor est, ea cura potentes Sollicitat.

Ces sortes de livres sont d'ordinaire le partage des politiques oisifs. Quand le Duc de *Sully* dans sa retraite fit composer ses mémoires par ses secrétaires, il ne donna point de leçons d'enfant à *Louis XIII.*

Vous avez beau employer toutes les ressources de votre esprit, vous avez beau recueillir quelques maximes éparfées dans le Testament politique pour tâcher de les faire regarder comme des émanations de l'ame du Cardinal de *Richelieu.*

Eh Monsieur, vous savez mieux que moi, que *Balzac*, *Sirmond*, *Chapelain*, *Silhon*, *Sérifi* en ont débité dix fois davantage. Depuis quand les lieux communs font-ils un si grand mérite ? ne trouve-t-on pas des maximes partout ? J'ouvre le prétendu Testament de *Louvois* dont *Courtils* est l'auteur ; j'y vois :

L'exemple tient très souvent lieu de raison. Il est de la prudence de faire place au torrent, il perd sa rapidité dans sa course. Qui veut s'élever trop haut attire l'envie de ses égaux & la haine de ses supérieurs. Il y en a cent de cette espèce. On en trouve dans le Testament ridicule du Cardinal *Alberoni*, & dans celui du Maréchal de *Belle-Isle.* Je suppose que quelques-unes des maximes & des anecdotes qui sont dans le livre attribué au Cardinal, aient été en effet recueillies de sa bouche ; s'ensuivra-t-il qu'on doive lui attribuer l'ouvrage ? faut-il d'ailleurs de si grands efforts de génie pour rap-
peller

peller quelques petites anecdotes , quelques circonstances de la vie privée d'un Prince , d'un Ministre , & pour savoir les appliquer ? n'est-ce pas un artifice commun pratiqué non-seulement par tous ceux qui se sont avisés de forger des Testamens politiques , mais par les auteurs de tous les faux mémoires dont nous sommes inondés ?

Vous avez déterré comme moi un misérable manuscrit plein d'antithèses & d'hyperboles , digne du pédant *Granger* , intitulé *Testamentum politicum*. Il paraît que cette rapsodie pouvait annoncer à toute force un ouvrage plus étendu , & de là vous inférez que le Cardinal de *Richelieu* pourrait bien avoir part à cet ouvrage plus étendu , & que c'est son Testament politique ! A quoi est-on réduit en tout genre , quand on veut prouver ce qui est improbable ?

Nous pouvons , Monsieur , mettre au rang des mensonges imprimés , le petit traité du Capucin *Joseph* , de *l'unité du Ministre* , présenté à *Louis XIII.*

De bonne foi pensez-vous qu'un Capucin ait donné un mémoire au Roi , par lequel il lui enseignait qu'il fallait qu'un Roi crût en tout son premier Ministre , qu'il ne crût rien contre son premier Ministre , qu'il révélât à son premier Ministre tout ce qu'on lui dirait contre lui , qu'il comblât d'honneurs & de biens son premier Ministre , qu'il donnât une autorité sans bornes à son premier Ministre ? Est-il bien vraisemblable qu'un grand homme se soit servi auprès d'un Maître très défiant d'un artifice si grossier ? Si un Capucin

pucin ami de vôte maître d'hôtel venait vous présenter un pareil mémoire , vous renverriez le Capucin dans son couvent , & vous pourriez bien vous défaire de vôte maître d'hôtel.

Souffrez qu'après avoir fait avec vous ces petites réflexions , & avoir jusqu'ici écrit en critique sur cette matiere , j'ose vous parler à présent en citoyen.

Parmi les maximes très triviales dont le Testament politique est plein , il y en a de fort dures. Parmi les conseils qu'on ose y donner , il y en a de bien violens. L'auteur du Testament a cru qu'en faisant parler le Cardinal de *Richelieu* il falait le faire parler en homme d'une sévérité outrée , comme *Corneille* en mettant les anciens Romains sur le théâtre leur a donné quelquefois plus d'orgueil & de férocité qu'ils n'en avaient , ou plutôt comme un domestique parle souvent avec fierté au nom de son maître.

Mais , Monsieur , quel service rendrait-on aux hommes en voulant mettre sous le nom d'un Prêtre , d'un Evêque , d'un grand Ministre des maximes impitoyables ? Nous vivons sous un Roi doux , bienfaisant , indulgent ; mais il se peut faire que dans la suite des siècles la nation ait des Souverains moins remplis d'humanité. Ne seront-ils pas encouragés à la dureté , à l'abus de la suprême puissance , quand ils croiront que le plus grand Ministre de l'Europe a conseillé à son Maître de ne point pardonner , de dépouiller tous les Magistrats qui consomment leur vie à étudier & à maintenir les loix , qui exercent une des plus nobles fonctions

tions de la Royauté, & qui n'ont d'autre récompense de leurs travaux que leurs travaux mêmes ; de les dépouiller , dis-je , de leurs droits & de leurs privilèges , enfin de faire payer la taille aux Parlemens, aux Chambres des comptes , au grand Conseil &c. & d'enrôler la Noblesse comme des payfans ? Ces deux propositions , aussi tyranniques qu'extravagantes , n'auraient-elles pas dû suffire pour déciller les yeux ?

Non seulement je vous soumets , Monsieur , toutes les raisons que j'ai alléguées , mais j'en appelle à toutes celles que votre bon esprit vous fournit ; je reclame l'intérêt du genre humain. Remercions à jamais le juste , le modéré , l'élégant Précepteur du Duc de Bourgogne , d'avoir écrit le *Télémaque* , & souhaitons que le Cardinal de *Richelieu* n'ait point écrit ce Testament.

Vous avez un cœur digne de votre génie : que l'un & l'autre s'unissent pour daigner m'éclairer si je me trompe.

Monsieur de *Foncemagne* a travaillé depuis à m'éclairer ; il a cherché partout des copies du Testament politique ; il a fait réimprimer ce célèbre ouvrage , & l'a rendu encore plus célèbre par ses remarques. Je prens la liberté de lui demander de nouvelles instructions ; & j'entre en matière.



Non-

Nouveaux doutes sur l'authenticité du Testament politique attribué au Cardinal de Richelieu, & sur les remarques de Monsieur de Fonce-magne.

Objection.

IL est dit dans la préface du Testament politique du Cardinal de Richelieu nouvellement imprimé à Paris chez le Breton 1764.

„ Mr. de *Voltaire* attaqua le Testament politique en 1749. dans une courte dissertation intitulée, *Des mensonges imprimés*, &c. Le paradoxe qu'il voulait établir trouva des contradicteurs. Entre les écrits qui furent publiés, on distingua celui qui portait le titre de *Lettre sur le Testament politique*; lettre polie & solide, dans laquelle Mr. de *Voltaire* ne put avoir à se plaindre que de la force des preuves qu'on lui opposait.

Réponse.

L'opinion de Mr. de *V.* bien loin d'être un paradoxe, est l'opinion d'*Aubert*, historien du Cardinal de Richelieu, & pensionné de la Duchesse d'*Aiguillon* sa nièce. C'est l'opinion de *Gui Patin*, de *Richard*, de *Le Vassor*; c'est le sentiment d'*Ancillon*, de l'auteur très instruit déguisé sous le nom de *Vigneul*,

guent, du Père d'Avrigny auteur des excellens mémoires pour servir à l'histoire du 17^e. siècle, du judicieux & profond *Le Clerc*, & enfin du sage & savant *la Monnoye*.

Quelle autorité plus forte que celle d'*Auberi*, qui écrivait sous les yeux de la nièce du Cardinal, de sa nièce chérie, dépositaire de tous ses sentimens & de tous ses papiers? Seroit-il possible que l'écrivain de la vie du Cardinal eût supprimé un fait aussi essentiel que celui du Testament politique qui devait avoir été présenté à *Louis XIII.* par la famille du Cardinal, & dont une copie authentique devait être entre les mains de cette Duchesse? Ne lui aurait-elle pas fait voir ce fameux Testament? Ne lui aurait-elle pas dit, Comment oubliez-vous un ouvrage si intéressant, si public, & qu'on croit si glorieux pour mon oncle? Mr. de *Foncemagne* fait assez du moins que c'est ainsi qu'en aurait usé une troisième Duchesse d'*Aiguillon*, non moins célèbre que les deux autres par tout ce qui peut mériter l'estime & les hommages du public.

Non seulement *Auberi* ne parle point de ce Testament dans cette histoire, mais voici comme il s'exprime dans celle du Cardinal *Mazarin*. *

„ On a imprimé ces derniers jours (c'est-
 „ à-dire en 1688.) un Testament politique du
 „ Cardinal de *Richelieu*, contre lequel il n'y a
 „ point

* *Auberi* hist. du Cardinal *Mazarin* Tom. 4. page 337. & 338. édition de 1718. à Amsterdam chez le Cene.

„ point de lecteurs , pour peu de lumière ou
 „ de connaissance qu'ils ayent de l'histoire du
 „ tems , qui ne reclament & ne se récrient. Il
 „ ne faut pour le détruire que les mêmes rai-
 „ sons dont l'imprimeur se sert pour essayer de
 „ l'établir.

„ Ce n'est en effet qu'un ouvrage de doc-
 „ trine , qui traite particulièrement des ap-
 „ pels comme d'abus , des cas privilégiés , de
 „ la régale prétendue par la sainte Chapelle
 „ sur tous les Evêchés de France , des exemp-
 „ tions du patronage ecclésiastique & laïc ,
 „ du droit d'indult , & d'autres matières sem-
 „ blables : de sorte que c'est tacitement repro-
 „ cher à un si fameux Ministre , l'ambition &
 „ la honte d'avoir voulu s'ériger en auteur ,
 „ & faire à peu près des recherches comme
 „ celles de *Pasquier*.

„ D'ailleurs , étant un ouvrage assez gros ,
 „ & rempli d'observations fort communes , on
 „ ne saurait s'imaginer auquel de ses Secretaires
 „ il l'aurait dicté , & encor moins comment
 „ il l'aurait écrit lui-même. Il est constant
 „ que le Cardinal de *Richelieu* a toujours dicté ,
 „ & n'a jamais guères écrit.

„ Mais il y a plus : on y remarque force im-
 „ pertinences , bévuës & suppositions. Ce pré-
 „ tendu Testament commence par une lettre
 „ du Testateur au feu Roi , avec la souscrip-
 „ tion , *Armand du Pleffis* : cependant il n'a
 „ jamais souscrit ses lettres à *Louis XIII.* que
 „ de deux manières , ou comme Evêque , ou
 „ comme Cardinal. La première des deux
 „ „ était ,

„ était , *L'Evêque de Luçon* ; & l'autre , *le Cardinal de Richelieu*. Il n'y en doit point avoir de troisiéme ; & s'il s'en trouve , ce ne peut être qu'une pièce supposée.

„ On opine à peu près le même du reproche qu'on lui fait faire aux ennemis de marquer l'année 1638. pour leur avoir été favorable , sur ce que la prise de Brisac devait avoir effacé toutes nos disgraces. Ce lui aurait été une espèce de crime que d'obmettre nôtre plus signalé bonheur de cette année-là , qui fut la naissance de Monseigneur le Dauphin.

„ Cette omission donc n'était guères moins remarquable que la contradiction qui se voyait au même Testament , où il est dit , tantôt que la paix était faite , & tantôt qu'elle ne l'était pas , comme en effet elle ne l'était pas. D'ou il se peut infailliblement conclure que cette pièce est d'autant plus fautive , qu'elle était tout-à-fait inutile.

Quand il n'y aurait que cette preuve , elle suffirait , à mon avis , à constater que le Testament politique ne peut être du Cardinal *de Richelieu*.

Le dernier critique qui a fait voir évidemment la supposition , est le savant *La Monnoye* ; on veut reculer aujourd'hui son témoignage , parce qu'il est trop décisif , & on se contente de dire que ce savant homme n'avait pas tourné ses études du côté de ces recherches.

C'est précisément à ces recherches qu'il s'appliqua ses vingt dernières années ; voyez sa *Vie de Ménage* , ses additions au *Ménagiana* , sa dissertation

tion sur le livre des *trois imposteurs*, c'était dans cette partie qu'il excellait.

Dans une discussion de cette nature, le lecteur doit, ce me semble, agir comme un juge équitable, qui n'adjugera jamais à personne un bien contesté, que sur des preuves évidentes.

Vous assurez, malgré la déposition formelle de l'historiographe du Cardinal de *Richelieu*, payé pour faire son panégyrique, que le Testament politique est de ce Ministre. On vous y montre des méprises grossières, indignes de tout homme en place & de tout écrivain. Montrez nous donc quelques preuves convaincantes que le Cardinal de *Richelieu* est en effet l'auteur de ces bévues.

Vous êtes tenu de faire voir au moins l'ouvrage signé de sa main; vous n'avez que cette unique ressource, & encor nous examinerons si cette preuve serait décisive.

Objection.

Il ne paraît pas facile, dit-on dans la préface de l'éditeur du nouveau Testament politique, de concilier l'opinion où l'on était à l'hôtel de Richelieu que le Testament politique était du Cardinal de Richelieu, avec ce qu'avance Mr. De V. qu'ayant fait demander chez tous les héritiers du Cardinal, si on avait quelque notion que le manuscrit du Testament ait jamais été dans leur maison, on répondit unanimement que personne n'en avait eu la moindre connaissance avant l'impression.

Réponse.

Réponse.

Rien n'est plus aisé à concilier. Monsieur de V. chercha ce manuscrit dans l'hôtel *Richelieu*, il ne l'y trouva pas, & les dépositaires des archives lui dirent qu'ils ne l'avaient jamais vu. En effet le seul exemplaire manuscrit qui avait été chez Madame la Duchesse d'*Aiguillon* seconde du nom, comme il était dans trente autres bibliothèques de Paris, fut transféré en 1705. avec d'autres papiers du Cardinal, au dépôt des affaires étrangères. Nous verrons en son lieu de quelle autorité est ce manuscrit.

Réflexion.

D'où venait l'édition du prétendu Testament politique imprimé en 1688 ? pourquoi l'éditeur ne cite-t-il pas ses garants, ses autorités ? d'où a-t-il reçu ce manuscrit ? C'est une pièce si importante par le nom du respectable auteur à qui on l'attribue, par le Monarque auquel elle est adressée, par le sujet qu'elle annonce, que l'éditeur était indispensablement obligé de dire & de prouver comment un écrit de cette nature était tombé entre ses mains ; il ne l'a pas fait ; on ne lui doit donc nulle créance, comme on l'a déjà dit.

Il n'en est pas de même, ce me semble, des mémoires du Cardinal de *Retz*, de *Talon*, de *Montchal*, de la *Porte*. Personne n'a douté des auteurs de ces mémoires, au lieu qu'une foule de sçavans critiques a toujours nié que le Testa-

ment politique fût de l'illustre Cardinal de Richelieu. Ce Testament est bien autrement important que tous les mémoires dont nous parlons.

Ces mémoires portent tous un caractère de vérité qui ne permet aucun doute sur leurs auteurs. Au contraire les anachronismes, les erreurs de toute espèce qui fourmillent dans le Testament du Cardinal, font naître des doutes dans l'esprit de tous ceux qui réfléchissent.

Objection.

Mr. de Foncemagne dit, que dans le catalogue des livres de feu Mr. l'Abbé de Rottelin, on trouva un Testament politique du Cardinal de Richelieu relié en maroquin rouge.

Réponse.

Il fait bien que ce maroquin rouge n'est pas une preuve que ce Testament fut présenté à Louis XIII. Un Romain qui aurait eu dans sa bibliothèque un Pétrone en maroquin rouge, aurait-il dû conclurre que cet ouvrage licentieux d'un jeune débauché sortant des écoles, était l'ouvrage du Consul Pétronius ? On aurait beau relire les fausses décrétales en maroquin rouge, elles n'en seraient pas moins fausses.

Ainsi le judicieux Mr. de Foncemagne ne fait pas grand fond sur cette preuve qu'il allègue.

Objection très-forte de Mr. de Foncemagne.

Ce sage & savant critique me fait une objection

tion bien plus importante , & qui peut faire une très-grande impression sur les esprits ; c'est qu'il se trouve au dépôt des affaires étrangères une copie du Testament du Cardinal de *Richelieu*. Je ne suis pas à portée de la voir dans le fond de mes déserts ; & quand je serais au Louvre , je ne pourrais m'en rapporter à mes yeux , à qui la lumière est presque entièrement refusée. Je me fais lire la lettre de Mr. de *Foucemagne* , je dicte mes doutes , & je lui demande des éclaircissèmens.

Le nouveau Testament qu'il a fait imprimer porte , dit-il , des corrections en marge de la main du Cardinal de *Richelieu* ; ces corrections d'une demi - ligne , sont dans le discours préliminaire intitulé *Maximes d'Etat* ou *Testament politique* , succinte narration des grandes actions du Roi.

A la fin de cette succinte narration on prétend que le Cardinal de *Richelieu* a écrit de sa main :

Monaco
Si vous reperdez
Aire
Galères d'Espagne
perduës par la tempête
distribution de
bénéfices.

Réponse.

Je supplie d'abord Mr. de *Foucemagne* de vouloir bien instruire le public si on a confronté l'écriture reconnue du Cardinal de *Richelieu* , avec ces notes marginales ; cet éclaircissement

est d'une nécessité indispensable ; je ne cherche comme lui que la vérité. Le Cardinal faisait souvent mettre de pareilles notes par *Bois-Robert* & par son Médecin *Citois* , comme le rapporte *Pélisson* dans son histoire de l'Académie , au sujet de la critique du *Cid*. Je m'en raporte entièrement à Mr. de *Foncemagne* , comme je le dois.

En second lieu , oserais-je dire que *cette narration succinte* qui est au-devant du Testament politique me parait une preuve évidente de la supposition du Testament ?

Je prie le lecteur attentif de faire avec moi ses réflexions qui vaudront mieux que les miennes.

Madame la Duchesse d'*Aiguillon* , seconde du nom , avait , dit-on , entre les mains ce dépôt précieux : l'authenticité du Testament politique était combattue hautement par plusieurs écrivains.

Comment ne se trouva-t-il personne dans sa maison qui opposât cette pièce victorieuse à l'incrédulité des savans ? comment surtout la seconde Duchesse d'*Aiguillon* ne s'éleva-t-elle pas contre l'Avocat *Auberi* pensionnaire de sa maison , auteur de l'histoire de son grand oncle ? Il osait s'inscrire en faux contre le Testament , dont elle avait , dit-on , l'original marginé de la main du Cardinal ; n'y a-t-il pas la plus grande vraisemblance qu'elle ne pouvait confondre *Auberi* , puisqu'elle ne le confondit pas , & que cet Avocat était comme ceux d'aujourd'hui qui présentent la vérité à tout ? Enfin si tout le Testament
était

était du Cardinal , pourquoi n'était-il pas signé de sa main ?

Accordons que la petite note , *si vous repandez Aire* , est du Cardinal , qu'en pouvez-vous conclurre ? qu'il est physiquement impossible que le Cardinal ait ni fait ni dicté depuis le prétendu Testament politique. Aire avait été prise par le Maréchal de la Meilleraie le 27. Juillet 1641 ; elle fut reprise par les Espagnols la même année , le vingt-six Auguste (que nous appellons le mois d'Aoult par corruption) ; donc ce ne fut que depuis la fin de Juillet 1641 que le Cardinal put écrire ou faire écrire le prétendu Testament à la suite de la narration succinte. Et cependant on le fait parler dans son prétendu Testament tantôt en 1640. tantôt en 1638.

Il avait ce dessein , je le veux ; il dit à Mr. de Montchal Archevêque de Toulouse , son ennemi , en le trompant & en répandant des larmes , * qu'il voulait ressembler à l'Empereur Auguste. A la bonne heure. Auguste avait fait rédiger un état des forces de l'Empire , des finances , des légions , des frontières , des voisins de l'Empire , comme les Germains septentrionaux , les Daces , les Parthes &c. Il n'est point de Prince d'Allemagne qui n'ait un pareil mémoire raisonné dans son cabinet : c'est ce que le Cardinal voulait & devait faire , & c'est assurément ce qu'on ne trouve pas dans le

S 3

Tef.

* Mém. de Montchal pag. 202. & 216.

Testament politique : il ne put en avoir le tems depuis le mois d'Août 1641 ; ce fut alors que la conspiration du grand Ecuyer *Cinq-Mars* commença à se tramer contre lui : il n'eut dès-lors aucun moment de repos ; sa santé s'altéra , & ce Ministre au bord de son tombeau , faisant couler le sang sur les échafauts , n'eut pas sans doute le loisir d'imiter *Auguste*.

Mais que devient donc cette note qu'on croit écrite de sa main à la fin de la narration succinte , qui est suivie des projets de l'Abbé de *Bourzey* , pour ôter le droit de régale au Roi de France , pour faire payer la taille aux Parlemens , & pour enrôler la Noblesse par force ? Cette note s'explique d'elle-même , & en voici le sens naturel.

J'ai eu à peine le tems , Mr. l'Abbé , de parcourir la narration succinte que vous avez faite en mon nom pour me flatter ; vous ne deviez pas dire que *dès que j'entrai au Conseil en 1624.* par la faveur de la Reine mère , *je promis au Roi d'employer toute mon industrie & toute mon autorité pour ruiner le parti Huguenot , rabaisser l'orgueil des Grands , & relever son nom :* premièrement , parce qu'un tel discours est rempli d'un orgueil insupportable : secondement , parce qu'il est entièrement faux. Toute la France fait que dans l'année 1624. j'entrai au Conseil malgré la répugnance extrême du Roi. Après avoir longtems sollicité le Marquis de la *Vieuville* , à qui je jurai sur l'Eucharistie une amitié inviolable , & que je fis ensuite exiler , je n'eus d'abord aucun crédit , aucun département ;
le

le Roi ne connaissait pas alors tout mon zèle , & je n'avais rendu aucun service signalé.

Vous parlez avec trop d'emphase , *de la victoire que les armées de S. M. remportèrent à Castelnaudari*. Tout le monde fait aisément que cette grande victoire fut à peine une escarmouche. Le Duc de *Montmorenci* étant allé reconnaître un poste à la tête de soixante maîtres , un corps avancé qui se trouva vis-à-vis sur le bord d'un fossé , tira quelques coups ; *Montmorenci* emporté d'une ardeur téméraire franchit le fossé , & n'étant suivi que de six personnes seulement , il fut percé de coups & fait prisonnier : il est vrai que je l'ai fait mourir sur un échafaut , mais vous pourriez bien m'épargner cet éloge.

Vous me louez beaucoup ; de justes éloges encouragent ; mais certains mensonges imprimés ou manuscrits diminueraient ma gloire , au lieu de l'accroître. Gardez vous surtout dans votre narration de me faire parler d'une manière indécente , de me prêter des injures atroces contre la brave & fidèle nation Espagnole , avec laquelle je suis déjà en négociation ; ne me faites pas dire , *qu'elle a rendu les Indes tributaires de l'enfer* ; ces invectives sont d'un mauvais rhéteur , & non d'un Ministre.

Quand vous me faites parler d'un Héros tel que le Duc *Henri de Rohan* , ne me faites pas dire *que sa terreur panique nous a fait perdre la Valréline*. Nul guerrier n'a été moins sujet aux terreur paniques que lui ; & vous ressembleriez

à ce poète Italien qui dans un opéra introduit *César* criant aux siens dès la première scène, *alla fuga, allo scampo, signori*. Corriguez toutes les indécences pareilles dont vous parsemez votre narration succinte, & mettez des vérités à la place des injures.

Ajoutez à votre narration la conquête d'Aire, que je crains bien qui nous soit enlevé. Parlez de la dernière distribution des Bénéfices, si vous voulez; corrigez toutes les fautes de votre ouvrage, & je le reverrai quand j'en aurai le tems.

Si jamais vous avez la fantaisie de coudre vos idées chimériques à votre narration, n'allez pas me faire dire que je veux abolir le droit de régale, vous me feriez passer pour un homme qui abandonne les intérêts du Roi & de la patrie, vous me rendriez odieux à tous les Parlemens. J'ai signé deux arrêts du Conseil pour forcer les Evêques qui se prétendent exempts de la régale, à montrer leurs titres; ce n'est pas là vouloir abolir la plus ancienne prérogative de la Couronne: c'est Mr. de *Montchal* Archevêque de Toulouse qui fait courir ces bruits injurieux: il m'appelle dans ses manuscrits, qu'on m'a montrés, *cruel & timide* (†); il me compare au tyran *Phocas*; il dit à tout le monde que j'abrége les jours du Roi, que je le ferai bientôt mourir (*).

Il

(†) Mém. de *Montchal* pag. 9.

(*) pag. 7.

Il dit que je me déclare contre la régale, parce que je n'ai pas payé la mienne à la Ste. Chapelle (*).

Il dit qu'on me déplaît en me refusant le titre de Chef de l'Eglise Gallicane (†).

Il dit que je mourrai dans l'année pour avoir persécuté l'Eglise de Dieu (‡).

Gardez vous bien encor une fois de parler de régale. Voulez-vous qu'ayant été assez mal avec Rome pendant mon Ministère, je lui fasse ma cour apres ma mort ?

Si le Cardinal de *Richelieu* n'a pas tenu ce langage, il a dû le tenir ; & cette narration succinte est si mal faite, si odieuse en quelques endroits, si remplie de faussetés évidentes, si insultante pour les familles les plus considérables, qu'il n'est pas étonnant que la Duchesse d'*Aiguillon* ne la fît pas voir au public qu'elle aurait révolté.

Ainsi cette note qu'on assure être de la main du Cardinal de *Richelieu* au bas de la narration succinte, me parait une preuve évidente qu'il n'a jamais vû le Testament politique ; s'il l'avait vû, il y aurait mis quelques notes selon sa coutume. Ce Testament rempli d'erreurs en tout genre méritait bien quelques remarques ; & si malheureusement il l'avait approuvé, il y aurait mis son nom : il n'a fait ni l'un ni l'autre, donc il est bien probable que le Testament n'est point de lui.

Objec-

(*) Mém. de *Montchal* page 216.

(†) page 180. (‡) page 188.

Objection non moins importante.

Monsieur le Marquis de Torcy en 1705. fit retirer, dit-on, des effets de la succession de M^{de}. la Duchesse d'Aiguillon, les papiers du Ministère du Cardinal de Richelieu; le Testament politique fut remis avec tous ces papiers, dans le dépôt des affaires étrangères, lorsqu'en 1710. il forma ce dépôt avec la permission de Louis XIV. dans le donjon, au dessus de la chapelle du Louvre. C'est Mr. le Dran, chargé du dépôt, qui a donné cette note.

Réponse.

J'avoue que je n'ai pas consulté Mr. le Dran; il n'était pas alors chargé de ce dépôt, lequel n'était pas, ce me semble, encor en règle; & aujourd'hui je ne puis consulter personne: je m'en rapporte toujours à ceux qui vivent à Paris, & qui ont des yeux; & voici sur quoi je les prie de vouloir bien m'instruire.

La *succinte narration* ne me paraît avoir aucun rapport avec la suite du Testament. Mr. de Fonce-magne dit lui-même: „Ce sont deux parties distinctes du même tout. *Voilà, Sire*, dit le Cardinal en finissant la première, *ce que vous avez fait pour votre gloire*; & il me semble lui entendre dire en commençant la seconde, qui est le Testament proprement dit, *Voilà, Sire, ce que vous devez faire pour vos sujets*.

De là, je conclus, ce que Mr. de Fonce-magne devrait, ce me semble, nécessairement conclure,

re, que le Testament politique proprement dit, ne peut être du Cardinal de *Richelieu*.

Si le Cardinal dans la narration succinte a parlé de la conduite qu'ont tenue les Généraux d'armée contre l'Allemagne & l'Espagne, il va parler sans doute de la conduite qu'ils doivent tenir. S'il a fait mention des négociations avec toutes les Puissances voisines, il va expliquer comment il faut négocier, dans la situation présente qui est très épineuse, avec l'Italie, la Hollande, la Suède, le Dannemarc, l'Angleterre. S'il s'est étendu sur l'invasion du Piémont, il va enseigner la manière de le conserver. S'il a dit quelque chose des révolutions de la Catalogne & du Portugal, il va montrer par quels ressorts on peut profiter de ces grands évènements. Lisez; il parle de cas privilégiés, & du droit de présenter aux Cures.

Je suis jusqu'à présent du premier avis de Mr. de *Foncemagne*, que le Cardinal de *Richelieu* pouvait avoir projeté de faire ce qu'on appelle un testament vraiment politique; qu'il avait donné à l'Abbé de *Bourzey* la commission de rédiger la narration succinte; qu'il avait fait quelques notes de sa main, comme il en fit au jugement de l'Académie sur le *Cid*. Mais de ce qu'il écrivit deux ou trois notes sur cet ouvrage de l'Académie, s'ensuit-il qu'il en fût l'auteur? non sans doute; un Ministre qui avait à combattre la Maison d'Autriche, les Protestants, la moitié de la France, la Cour, & le caractère de son Maître, n'avait pas plus le tems de faire la critique raisonnée du *Cid*, que de tra-

284 DOUTES SUR LE TESTAMENT

travailler lui-même à toutes les pièces des cinq auteurs dont il donnait quelquefois l'idée rapidement, à *Rotrou*, à *Scudéri*, à *Coletet*, &c., & dont il se contentait de faire quelques vers.

Quand je fis l'histoire de la guerre de 1741 à Versailles chez Mr. le Comte d'*Argenson*, ce Ministre en margina quelques pages. S'est-on jamais avisé d'attribuer à Mr. d'*Argenson* cet ouvrage, dont on m'a volé plusieurs cayers informes ridiculement imprimés ?

Je présume surtout que depuis 1638, depuis le 28 Juillet 1641, le Cardinal qui écrivait très-peu, ne put jamais, ni avoir assez de loisir, ni en abuser assez pour s'étendre dans un long ouvrage, sur toute autre chose que sur les affaires de son Maître, pendant que la guerre contre la Maison d'Autriche mettait la France en alarmes, que *Picolomini* battait les Français, que la province de Normandie était révoltée, que les révolutions du Portugal & de la Catalogne exigeaient toute l'attention du Ministre, pendant que le Comte de *Soissons*, le Duc de *Guise* & le Duc de *Bouillon*, ligués avec l'Espagne, faisaient la guerre civile ; pendant qu'ils gagnaient contre les troupes du Roi, ou plutôt contre le Cardinal, la bataille de la Marfée ; pendant que la conspiration de *Cinq-Mars* se tramait ; enfin, pendant que tous ces orages conduisaient le Cardinal au tombeau.

Etait-ce alors le tems de parler des vitres de la sainte Chapelle, & de recommander la chasteté à *Louis XIII.* moribond ?

Et

Et qui fait-on prêcher la chasteté si mal à propos ? Il faut le répéter encore, c'est l'amant public de *Marion de Lorme*, c'est celui de la *Béjar*, qui disait qu'elle ne regrettait que deux hommes dans le monde, le Cardinal de *Richelieu*, & *Gros-René*. C'est celui qui jouit le premier de la fameuse *Ninon*, si j'en crois l'Abbé de *Chateauneuf*, intime ami de cette personne si célèbre, à qui je l'ai ouï dire plusieurs fois dans mon enfance, & à qui je dois d'avoir été placé dans le testament de *Ninon*; testament beaucoup plus sûr que celui dont il est question. C'est enfin celui dont les amours sont décrits avec tant de naïveté par le Cardinal de *Retz*, son rival auprès de Mde. de *la Meilleraye*, & son rival heureux.

Ce n'est pas assurément que je prétende reprocher à un Ministre ses galanteries; je fais combien il est permis à un grand homme, qui a pris une ville réputée imprenable, & qui a rendu des services à la patrie, de joindre les plaisirs aux travaux; mais combien eût-il été ridicule au Cardinal, combien même dangereux, de parler de chasteté à *Louis XIII.* qui devait être très-instruit du tour que lui avait joué Madame du *Fargis*, Dame d'atour de la Reine ? Consultez sur cette aventure & sur tant d'autres, les mémoires du Cardinal de *Retz*, dans les premières pages du premier livre de ces mémoires. Ne dites point que les amours du Cardinal avec *Marion de Lorme*, ne sont connus que par les mémoires intitulés, *Galanteries depuis le commencement de la Monarchie*, & par le Dictionnaire de *Bayle*. Voyez ce que
le

le Cardinal de Retz en dit à l'endroit déjà cité, & ce qu'il ajoute sur Mde. de Fruge.

Le Cardinal de Retz, Archevêque de Paris, parle de ses amours avec autant de vérité que de ceux du Cardinal de Richelieu; mais il ne donne de leçon de chasteté à personne.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

N'est-il donc pas de la plus extrême vraisemblance que l'Abbé de Bourzey ayant fait la narration succinte, que le Cardinal corrigea très-succintement, s'avisa depuis de travailler de lui-même, & de joindre ses rêveries à la narration dont il était l'auteur? Il était le *Coletet* de la politique.

C'est le premier sentiment de Mr. de Foncemagne, c'est le mien, & je m'en raporte au lecteur dont le jugement est sans prévention.

Réflexion.

J'aurais souhaité que Mr. de Foncemagne en me refusant, ou plutôt en m'instruisant, s'en fût rapporté seulement à ce qui est publié dans le tome IV. de mes faibles ouvrages, imprimés à Genève en 1757. & non à des éditions antérieures, imprimées sans mon aveu: j'aurais désiré qu'il eût consulté à la page 298 de ce 4 tome, le chapitre 48. intitulé, *Raisons de croire que le livre intitulé Testament politique &c. est un ouvrage supposé.*

Il aurait vu que dans cette édition il n'est point question des millions d'or dont il parle.
Ne

Ne mêlons point ces bagatelles à l'essentiel de la cause : des discussions inutiles détournent des grands objets ; allons toujours au fait principal dans toute affaire.

Objection.

J'avais dit qu'il n'est pas naturel qu'un premier Ministre demande l'abolition des comptans ; j'avais dit que l'affaire des comptans ne fit du bruit qu'au tems de la disgrâce de Fouquet. Mr. de Foncemagne me répond, que l'affaire des comptans avait fait du bruit longtems avant la disgrâce du Surintendant, le Cardinal ne l'ignorait pas. Le grand Henri, dit-il, connaissait le mal établi du tems de son prédécesseur, & ne l'a pu éter. L'exemple de Mr. de Sully, &c.

Réponse.

Je m'en tiens à ces propres paroles, pour être fondé à croire que le Testament politique ne peut être du Cardinal de Richelieu. Les mémoires de Sully ne parurent que longtems après la mort du Cardinal ; ce ne peut donc être lui qui les cite, ce ne peut être que l'Abbé de Bourzey. L'affaire des comptans n'avait donc point fait de bruit avant la disgrâce de Fouquet.

Mais il y a bien plus. Voici comme l'auteur fait parler le Cardinal. „ Entre les voies par les-
 „ quelles on peut tirer illicitement les deniers des
 „ coffres du Roi, il n'y en a point de si dange-
 „ reuses

„ reuses que celles des comptants, dont l'abus est
 „ venu à un tel point , que n'y remédier pas ,
 „ & perdre l'Etat, c'est la même chose &c.

Qui disposait alors des comptants , je vous prie ? qui les signait ? C'était le Cardinal lui-même. On lui fait donc dire , qu'il tire *illicitement* les deniers des coffres du Roi ; on met dans sa bouche une accusation de péculat contre sa personne ; on lui fait dire nettement qu'il est criminel de lèse-majesté. Une pareille absurdité est-elle possible ? est-elle concevable ? Et après cette preuve de supposition , en faut-il d'autres encore ?

L'Abbé de *Bourzey* aura donc mis ses idées vers l'an 1660. à la suite de la narration succincte : ce manuscrit sera tombé entre les mains de Mde. la Duchesse d'*Aiguillon*, seconde du nom ; on l'aura enlevé chez elle après sa mort , avec toutes les négociations du Cardinal ; voilà tout le mystère ; rien n'est plus naturel , plus simple , plus aisé à concilier.

Réflexion.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit de la fausseté des faits , des réflexions & des calculs. L'auteur du prétendu Testament prétend que *quand on établit un nouvel impôt , on est obligé de donner une plus grande paye aux soldats.* Cela est faux dans tous les Etats de l'Europe ; donc le Cardinal de *Richelieu* ne peut l'avoir dit. Mr. de *Foncemagne* laisse cette objection accablante sans réplique.

Il est parlé dans le prétendu Testament des grands périls de la navigation d'Espagne en Italie, & d'Italie en Espagne. Il est impossible que le Cardinal de *Richelieu*, Surintendant des mers, ait parlé avec tant d'ignorance; aussi Mr. de *Foncemagne* se garde bien de justifier l'Abbé de *Bourzey* sur cet article.

Ce même Abbé de *Bourzey*, dans ce même prétendu Testament, ose dire que la seule Provence a plus de beaux ports que la Monarchie d'Espagne. Encor une fois, comment le Surintendant des mers aurait-il pu avancer une fausseté si publique ?

Preuves de la supposition du Testament.

Affaires de finances.

A toutes ces vraisemblances qui me paraissent des certitudes, j'ajouterai toujours, que si le Cardinal a voulu donner des leçons à son Maître, il a donné des leçons bien étranges : s'il entre dans quelques détails, il se trompe toujours : s'il parle de finances chap. 9., il fait des fautes qu'un écolier qui apprendrait l'arithmétique ne commettrait pas.

De trente millions à supprimer, il y en a près de sept dont le remboursement ne devant être fait qu'au denier cinq, la suppression se fera en sept années & demie par la seule jouissance.

Premièrement, l'auteur met le denier cinq pour le denier vingt.

Secondement, comment imaginer que dans sept années & demie un fonds est absorbé par

la jouissance à cinq pour cent ? ces cinq pour cent en sept années & demie font trente-sept & demi : or je demande à Barrême si trente-sept & demi font cent ?

Je prie tous les calculateurs , & tous les hommes versés dans la finance , de lire ce chapitre , & de dire s'ils ont jamais vû de pareils comptes , & de pareils projets de Ministre ?

Autres preuves.

Vous voyez que sur terre & sur mer le rédacteur du Testament politique s'éloigne assez des idées ordinaires. Il soutient qu'il n'y a point d'établissmens à faire dans l'Occident ; les Anglais & les Hollandais nous ont bien prouvé le contraire ; & il est très-certain que le *feu Comte Maurice*, qui était plein de vie en 1642, gouvernait le Brésil que les Hollandais avaient conquis sur les Portugais.

Mr. de *Foucemagne* me dit que j'ai confondu ce Comte *Maurice* avec le *Maurice* Prince d'Orange. Non, c'est l'Abbé de *Bourzey* qui les confond , & c'est une de ses moindres méprises.

Il n'y a sans doute que cet Abbé de *Bourzey*, qui ait pû avancer (chap. 9.), que Gènes était la plus riche ville d'Italie , tandis que le Pape jouissait de quinze millions de nos livres de rente , tandis que Livourne faisait un plus grand commerce que Gènes , tandis que Venise trouva des fonds assez considérables pour résister aux forces de l'Empire Ottoman.

Réflexion.

Je crains que tant de fautes accumulées ne fatiguent le lecteur ainsi que moi. Je finis par cette grande difficulté à laquelle on n'a jamais pu répondre, & que j'ai indiquée dans mes premières réflexions. Y a-t-il quelqu'un qui puisse croire qu'un premier Ministre parle à son Roi de tant de petits détails qui n'appartiennent qu'à des commis subalternes, & surtout de tant de calculs erronnés & de projets chimériques de finances qui n'appartiennent qu'à ces écrivains, qu'on appelle en Angleterre projecteurs ? qu'il propose aux Français de ne s'habiller que d'un bon drap du Seau, aux Parlemens de payer la taille, aux Gentilshommes d'être enrôlés, aux Chefs des armées de lever toujours par ménage cent mille soldats, quand il en faut cinquante mille ; qu'il ne donne d'ailleurs que des conseils vagues sur la grande administration ; qu'il s'apesantisse dans la moitié de son livre sur des lieux communs de morale, & en fasse un sermon insipide, sans dire un seul mot de la manière dont il falait soutenir alors l'Etat chancelant ?

J'avoue que j'ai toujours été si frappé d'une inconvenance si marquée, que si l'Abbé de Bourzey me montrait aujourd'hui son livre signé de la main du Cardinal de Richelieu, je lui dirais, Non, il n'est pas de lui, c'est vous qui lui avez fait signer votre propre ouvrage ; il vous avait demandé peut-être quelques observations poli-

tiques dont il pût faire usage ; il a pu les signer , comme tant de grands Seigneurs signent les comptes de leurs Intendans sans les avoir presqu'e lus.

Objection.

Mr. de Foncemagne me dit qu'il n'est pas étonnant que le Cardinal de Richelieu ait présenté à Louis XIII. ces lieux communs , puériles , vagues , ce catéchisme pour un Prince de dix ans , si déplacé à l'égard d'un Roi âgé de quarante années , puisque le grand Bossuet composa autrefois pour l'instruction du Dauphin la politique tirée de l'Ecriture sainte.

Réponse.

Je réponds à Mr. de Foncemagne. Il est pardonnable au grand Bossuet d'avoir fait pour un enfant ce livre peu digne de lui , intitulé *Politique tirée de l'Ecriture sainte* ; mais ce sublime écrivain aurait bien négligé toute décence , s'il avait fait un tel ouvrage pour l'usage de Louis XIV. Vous savez mieux qu'un autre , Monsieur , comment il faut parler aux jeunes Princes & aux Princes d'un âge mur ; & dans le fond de votre cœur , vous sentez encor mieux que moi les prodigieuses disparates que j'ai observées , & l'extrême inconvenance de dire à un Prince qui régne depuis trente-six ans , ce qu'on dirait à peine à un enfant qu'on élève , & surtout , ce qu'il ne faudrait pas lui dire dans un stile prolix & rebutant.

Question

Question importante.

Imaginons que *Louis XIV.* après les batailles d'Hochstet , de Ramillies , d'Oudenarde , de Turin , manquant d'argent , ayant peine à recruter ses armées , demanda au Maréchal de *Villars* un plan qui pût remédier aux maux présens de la France. Croyez - vous de bonne foi qu'alors le Maréchal de *Villars* prêt à partir pour entrer en campagne , eût dit au Roi , „ Sire , il faut com-
„ mencer par restreindre les apels comme d'a-
„ bus ; toute contravention à la pragmatique a
„ été estimée cas privilégié ; vous avez tort de
„ prétendre le droit de régale dans certains Dio-
„ cèses ; il faut annexer à la sainte Chapelle une
„ Abbaie ; il ne faut pas croire les gens de palais ,
„ qui jugent de la puissance du Roi par la forme
„ de leur couronne , qui étant ronde n'a point
„ de fin ; les Universités prétendent qu'on leur
„ fait un tort extrême , de ne leur laisser pas
„ privativement à tout autre la faculté d'ensei-
„ gner la jeunesse.

„ L'histoire de *Benoit XI.* contre les Corde-
„ liers piqués sur le sujet de la perfection de la
„ pauvreté , source des revenus de *St. François* ,
„ s'animèrent à tel point qu'ils lui firent ouver-
„ tement la guerre par livres &c.

„ Je vous apprends que les meilleurs Prin-
„ ces ont besoin d'un bon Conseil : je vous
„ apprends qu'un Prince capable est un grand
„ trésor dans un Etat , & que beaucoup de
„ qualités sont requises pour faire un Conseil-

294 DOUTES SUR LE TESTAMENT

„ ler d'Etat parfait. Je vous apprends qu'un Con-
 „ seiller d'Etat doit être honnête homme ; & voi-
 „ ci sept grands paragraphes où je parle des
 „ grands Conseillers d'Etat, sans dire un seul
 „ mot du fait dont il s'agit. *

„ Il est question, Sire, d'empêcher les en-
 „ nemis de venir à Paris ; mais n'en parlons
 „ point. Apprenez à votre âge, que le règne
 „ de Dieu est le principe du gouvernement
 „ des Etats, & que la pureté d'un Prince chas-
 „ te bannira plus d'impureté du Royaume que
 „ toutes les ordonnances qu'on pourrait faire à
 „ cette fin.

„ Ecoutez, Sire, cette vérité si peu connuë ;
 „ la raison doit être la règle & la conduite
 „ d'un Etat ; la lumière naturelle fait connaî-
 „ tre à un chacun que l'homme ayant été
 „ fait raisonnable, il ne doit rien faire que par
 „ raison.

(Cette maxime est nouvelle, je l'avouë, mais
 elle n'en est pas moins curieuse, & elle prou-
 ve qu'il ne faut pas croire le Père *Canaye* qui
 loue tant le Maréchal d'*Hoquincourt* de n'avoir
 point de raison.)

„ Je vous apprends que la prévoyance est né-
 „ cessaire au gouvernement d'un Etat.

„ Je me donnerai bien de garde de vous
 „ dire quels négociateurs secrets il faudrait
 „ employer pour détacher l'Angleterre de l'Al-
 „ lemagne

* L'Abbé de *Bourzey* avait le titre de Conseiller
 d'Etat.

„ lemaine & de la Hollande , & pour opposer
 „ le Comte d'*Oxford* au Duc de *Marlborough* ;
 „ mais lisez , si vous pouvez , mon chapitre 7.
 „ où je parle des négociations ; je vous y
 „ apprend que la faveur peut innocemment
 „ avoir lieu dans quelques choses , lorsque le
 „ trône de cette fausse déesse est élevé au dessus
 „ de la raison : lisez le chapitre 7 , où un Abbé
 „ que j'ai consulté , dit , que les Français étant
 „ destitués de flegme , sont des viandes servies
 „ sans fausse.

Si le Maréchal de *Villars* avait parlé ainsi ,
 n'est-il pas vrai que le Roi *Louis XIV.* l'aurait
 cru un peu affaibli du cerveau , & ne l'eût
 certainement pas envoyé commander sur la
 frontière ?

Voilà pourtant très précisément ce qu'on im-
 pute au Cardinal de *Richelieu*.

Maintenant je suppose que le Cardinal eût
 donné à lire son Testament à *Louis XIII.* qui
 ne lisait jamais , je suppose même que le Roi
 eût fait l'effort difficile de parcourir cet ou-
 vrage ; dans quel excès de surprise ne serait-
 il pas tombé ? n'aurait-il pas été en droit de
 dire à son Ministre : „ J'attendais de vous des
 „ conseils un peu plus précis : Vous savez de
 „ quelle importance il est d'attacher à mon
 „ service les troupes *Weimariennes* , & que
 „ c'est l'unique moyen d'incorporer l'*Alsace* à
 „ la France.

„ La *Savoye* va nous échaper : le Chancelier
 „ *Oxenstiern* peut faire une paix avantageuse
 „ avec l'*Allemagne* , & nous abandonner. De

296 DOUTES SUR LE TESTAMENT

„ grands troubles se préparent en Angleter-
 „ re, dont il me semble que nous pouvons
 „ profiter.

„ Quel avantage tirerons-nous de la révolte
 „ de la Catalogne contre le Roi d'Espagne, &
 „ de la prise de Turin par le Comte de *Harcourt*
 „ de *Lorraine* ?

„ Quels négociateurs employerons-nous pour
 „ attacher le Landgrave de Hesse aux intérêts de
 „ la France ? Avons-nous assez d'argent pour lui
 „ payer des subsides ?

„ Quel secours pouvons - nous donner au
 „ Portugal ?

„ Par quel moyen pourrons-nous dissiper les
 „ conspirations qui se trament en secret en
 „ France ?

„ Quelles propositions faudra-t-il faire au Duc
 „ de *Bouillon*, pour l'engager à céder sa Princi-
 „auté de Sedan, & à n'avoir désormais d'au-
 „tre intérêt que celui de me servir ?

„ Que dois-je faire surtout pour écarter de
 „ mon frère les conseillers pernicioeux qui sont
 „ prêts de l'engager à prendre les armes ?

„ Parlez moi de tant d'intérêts importants de
 „ qui dépend le destin de l'Europe & de la Fran-
 „ ce : ces seuls objets sont dignes de vous & de
 „ moi ; laissez là vos viandes servies sans fausse,
 „ & vos sept paragraphes des devoirs d'un Con-
 „ seiller d'Etat. Je veux bien que l'Abbé de *Bour-*
 „zey, & *Sirmon*, & *Salomon*, &c.... aient le bre-
 „ vet de Conseiller d'Etat pour faire votre pané-
 „ girique, mais je ne veux pas qu'ils m'ennuient.

„ Votre Abbé de *Bourzey* m'a déjà fait per-
 „ dre ,

„ dre mon tems à lire une narration succinte
 „ & erronée de ce qui s'est passé publiquement
 „ depuis quelques années & de ce que je fa-
 „ vais mieux que lui. Tachez donc de me pro-
 „ curer un mémoire succinct de ce que je dois
 „ faire ; que l'un soit la suite de l'autre ; &
 „ si *Bourzey* n'est pas capable d'un tel ou-
 „ vrage , donnez le à faire à *Coletet* ou à *Chr-*
 „ *pelain*.

Je demande à Mr. de *Foncemagne* & à tous les lecteurs , si un tel discours dans la bouche de *Louis XIII.* n'aurait pas été d'autant plus raisonnable , que le Testateur politique emploie une section entière à prouver qu'il faut être gouverné par la raison ?

Suite de cette question.

Trouvez bon , Mr. que je me serve encore d'une de vos allégations pour me prouver invinciblement à moi-même que ce célèbre Ministre n'a point fait le Testament qu'on lui reproche.

Vous le reconnaissez , dites-vous , au conseil qu'il donne à *Louis XIII.* en ces termes : „ Con-
 „ jurant Votre Majesté, d'appliquer son esprit aux
 „ grandes choses importantes à son Etat , & de
 „ mépriser les petites.

Voilà précisément le défaut dans lequel on fait tomber le Cardinal ; rien n'était plus important que l'éducation du Dauphin : quel gouverneur lui donnera-t-on ? qui mettra-t-on auprès de sa personne ? Il n'en est pas dit un mot dans le Testament ; & cependant la narration suc-

succinte ne peut être que du mois d'Août 1641. trois ans après la naissance du Dauphin. Ainsi dans cette longue déclamation adressée à *Louis XIII.*, dans ces conseils donnés à son Souverain d'un ton de Maître, il n'est question, ni de l'héritier de la Couronne, ni des grands intérêts du Roi, ni de ceux du Royaume.

Question intéressante.

Souffrez que je vous propose un de mes doutes, qui me paraît mériter l'attention du public.

Je ne fais s'il est bien vraisemblable qu'un grand Ministre ait conseillé de perpétuer l'abus de la vénalité des Charges; la France est le seul pays souillé de cet opprobre.

Je ne fais s'il est bien vrai que ce qu'on appelle *basse naissance*, produit rarement les qualités nécessaires à un Magistrat, & que de deux personnes dont le mérite est égal, celle qui est plus aisée en ses affaires est préférable à l'autre. Le Testament ajoute: il est certain qu'il faut qu'un pauvre Magistrat ait l'ame d'une trempe bien forte, si elle ne se laisse amollir quelquefois par la considération de ses intérêts.

Le Cardinal pouvait-il penser ainsi, lui qui avait vû les Magistrats les plus pauvres du Parlement, *Barrillon*, *Sallo*, *l'Ainé*, *Bitaut*, & le père de *Scarron*, résister à sa violence avec le plus de courage?

Peut-être les hommes d'une fortune médiocre sont en tout pays les meilleurs citoyens, puisqu'ils

qu'ils sont au dessus d'une extrême pauvreté qui peut conduire à des bassesses, & au dessous de la grande opulence qui nourrit presque toujours l'ambition.

A l'égard de ce qu'il appelle *basse naissance*, les Avocats dont on tire les Magistrats dans tout le reste de l'Europe, sont tous des citoyens de familles honnêtes, & précisément dans cet état également éloigné de la misère & de la fortune, état convenable à l'intégrité de la Magistrature; tous ont reçu une bonne éducation, tous ont étudié les loix: la dissipation & les plaisirs, suite ordinaire de la richesse, ne les ont point corrompus; ils enseignent les Magistrats, & sont par conséquent dignes de l'être.

Avouons que la vénalité des Charges est un très-grand mal, qui n'a eu sa source que dans les malheurs de *François Ier.* & dans la très-mauvaise administration de ses finances.

Ce serait une chose monstrueuse en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, & même dans presque toute l'Italie, que d'acheter le droit de juger les hommes, comme on achète un pré & un champ. Cet abus n'est connu ni en Turquie, ni en Perse, ni à la Chine.

Enfin, je ne puis imaginer qu'un Ministre ait pu conseiller le maintien de ce trafic honteux contre lequel l'Univers entier réclame. Tous ceux qui exercent aujourd'hui la Magistrature en France avec tant de dignité & de justice, aimeraient mieux avoir été élus à la pluralité des voix, comme ils l'auraient été sans doute, que d'avoir tous acheté leur office à prix d'argent.

Ainsi

Ainsi cette Magistrature elle-même s'élève, avec le reste de la terre, contre l'abus qu'on suppose approuvé par le Cardinal de *Richelieu*.

C O N C L U S I O N.

JE persiste toujours, Mr., dans mon sentiment, qui a été le vôtre, & qui semble encor l'être, c'est-à-dire, que le Cardinal de *Richelieu* pût jeter un coup d'œil sur la narration succinte de l'Abbé de *Bourzey*; & j'ajoute que si le Cardinal avait vû le reste, il n'aurait pas eu grande opinion de la capacité de ce projecteur.

Le monde est plein de ces donneurs d'avis qui font parler les Ministres; mais j'ose croire que toutes les fois qu'on attribue à un Ministre des projets visiblement impraticables, des calculs erronnés, des assertions évidemment fausses, des erreurs grossières sur les choses les plus communes, des déclamations de rhétorique sans objet précis, & de vagues réflexions sans convenance, qui n'ont rien de commun ni avec l'état présent des choses, ni avec la situation du Ministre, ni avec le caractère du Prince à qui s'adressent ces discours; on peut être assuré que l'ouvrage n'est point du Ministre.

Pouvez-vous penser autrement, Monsieur, vous qui soupçonnez toujours dans vos remarques que *Bourzey* & *Dageant* ont fabriqué le Testament politique? vous qui effrayé des bévues dont les chapitres sur le commerce & la finance fourmillent, dites, page 118. *Ce pourrait bien être le fruit du travail de Dageant*; vous n'avez donc

donc écrit en effet que pour confirmer mon opinion , & pour prouver que le Testament n'est pas du Cardinal.

Je ne peux imaginer , Monsieur , que vous souteniez le pour & le contre , & que vous vouliez vous contredire , parce que le Testament se contredit en cent endroits. Je crois devoir inférer de tout votre ouvrage , que quand vous dites le Cardinal de *Richelieu* , vous entendez toujours *Dageant & Bourzey*.

Cependant comment se peut-il faire qu'étant vous-même persuadé que le Testament prétendu n'est pas du Cardinal de *Richelieu* , & que la moitié de cet ouvrage est un tissu de lieux communs , & l'autre moitié un amas de projets impraticables , vous pensiez m'éblouir en me disant qu'il a été loué par *la Bruière* ? N'est-il jamais arrivé qu'un homme de lettres se soit laissé séduire par un grand nom , par l'envie de faire sa cour à des personnes puissantes , enfin par l'erreur populaire , qui domine souvent les esprits les mieux faits ? Si l'Abbé de *Bourzey* avait donné ses idées politiques sous son nom , on en aurait ri , comme des projets de Mr. *Ormin* & de *Caritides*.

Il sentit combien *Sofse* a raison de dire ,

Tous ces discours sont des sottises ,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce serait paroles exquises ,
Si c'était un Grand qui parlât.

Dès qu'une fois la prévention est établie ,
vous

vous savez que la raison perd tous ses droits. Les noms en tout genre font plus d'impression que les choses.

Vous avez peut-être entendu parler de ce qui se passa dans un souper au Temple chez Mr. le Prince de *Vendôme*, au sujet des fables de *La Mothe*. Elles venaient de paraître, & par conséquent tout le monde affectait d'en dire du mal. Le célèbre Abbé de *Chaulieu*, l'Evêque de *Luçon*, fils du fameux *Bussi Rabutin*, & beaucoup plus aimable que son père, un ancien ami de *Chapelle*, plein d'esprit & de goût, l'Abbé *Courtin*, & d'autres bons juges des ouvrages, s'égayaient aux dépens de *La Mothe*; le Prince de *Vendôme* & le Chevalier de *Bouillon* enchérissaient sur eux tous; on accablait le pauvre auteur; je leur dis, Messieurs, vous avez tous raison; vous jugez en connaissance de cause; quelle différence du stile de *La Mothe* à celui de *la Fontaine*! Avez-vous vu la dernière édition des fables de *la Fontaine*? Non, dirent-ils; Quoi, vous ne connaissez pas cette belle fable qu'on a retrouvée parmi les papiers de Mad. la Duchesse de *Bouillon*? Je leur récitai la fable, ils la trouvèrent charmante, ils s'extasiaient. Voilà du *la Fontaine*! disaient-ils; c'est la nature pure; quelle naïveté! quelle grace! Messieurs, leur dis-je, la fable est de *La Mothe*; alors ils me la firent répéter, & la trouvèrent détestable.

J'ai été souvent à portée de conter cette histoire à propos; & je crois que c'est ici sa véritable place.

Vous

Vous pensez , Monsieur , justifier les bévues du Ministre par les miennes ; vous feignez de croire que le Cardinal de *Richelieu* a pû prendre le Pape *Benoit XI.* pour le Pape *Jean XXII.* , parce que mon imprimeur Allemand a mis dans l'*Essai sur l'histoire générale* , la *Sardaigne* pour la *Cerdagne*. Vous concluez de ce que j'ai dit des sottises , que le Cardinal de *Richelieu* a pû aussi en dire. Le cas est bien différent. Il n'est pas permis à un Ministre de se tromper quand il donne des leçons à son Maître. Je ne donne de leçons à personne ; je suis fait pour en recevoir ; c'est à moi qu'il est permis de se tromper , & c'est à vous de me redresser.

Aussi vous me reprochez , pour justifier le Cardinal de *Richelieu* , ou plutôt *Bourzey & Dageant* , vous me reprochez , dis - je , que j'ai dit dans l'*Essai sur l'histoire générale* , que *Constance de Naples* était fille de *Guillaume second* ; non , Monsieur , je ne l'ai point dit : l'édition que j'ai sous les yeux , imprimée à Genève en 1761 , porte au tome second page 12. *Il ne restait de la race légitime des Conquérans Normands , que Constance fille du Roi Roger premier du nom.* Si on a mis *Victor II.* pour *Victor IV.* , ce n'est pas ma faute , & cela ne prouve rien pour le Testament du Cardinal. Je ne fais pas de quelle édition vous vous êtes servi. Si je pouvais encor avoir quelque amour propre dans ma vieillesse , en connaissant comme je fais le néant de la plupart des livres , & surtout des miens , je pourrais me plaindre de la
ma-

manière dont on défigure à Paris tous mes ouvrages , jufques - là que plufieurs de mes tragédies font remplies de vers qui ne font pas de moi ; & que je n'ai reconnu ni *Tancrede* ni *Olimpie* dans les éditions des Libraires de cette ville.

Je me jufifie auprès de vous , Monsieur , moins par vanité que par mon amour pour la vérité , qui affurément eft égal au vôtre ; amour qui ne doit jamais s'affaiblir , qui ne doit céder à aucune complaifance , contre lequel l'envie & la calomnie s'élèvent trop fouvent , mais qu'elles font forcées de refpecter en fecret.

J'avoue que vous avez très grande raifon quand vous relevez la faute que j'avais faite de prendre un *Léopold d'Autriche* pour un autre *Léopold d'Autriche* , dans l'*Effay fur l'hiftoire générale*. Que Dieu vous conferve les yeux , dont la privation prefque entière me fait faire bien des fautes ; il m'a jufqu'ici confervé un peu de mémoire ; elle m'a fervi depuis longtems à corriger cette bévue ; & fi vous aviez pris la peine de lire mes *Remarques fur l'hiftoire générale* imprimées en 1763 , vous auriez vû ces paroles à la page 85.

Je me fuis trompé fur un Duc d'Autriche qui enchaina & vendit Richard fecond Roi d'Angleterre : ce n'eft pas ce Duc qui fit la guerre aux Suiffes. Il y a quelques erreurs pareilles dont les lecteurs favans s'aperçoivent , & dont les autres doivent être informés.

Ainfi , Monsieur , étant d'accord avec moi fur une de mes erreurs que vous relevez près de deux

deux ans après moi , soyons aussi d'accord ensemble sur les fautes innombrables de Messieurs *Dageant* & *Bourzey*. Il y a une petite différence entr'eux & moi ; c'est qu'on loue le Cardinal de *Richelieu* d'un ouvrage qu'ont fait ces Messieurs , & qu'on m'impute à moi tous les jours des ouvrages dont on ne loue personne. Jamais on ne parla à *Louis XIII.* du Testament politique attribué au Cardinal de *Richelieu* , & on parle quelquefois à *Louis XV.* & à sa Cour d'écrits qu'on m'attribue , & auxquels je n'ai pas la moindre part. Ce malheur est le partage des gens de lettres ; on les calomnie pendant leur vie , on leur rend quelquefois justice après leur mort. Je vous prie , Monsieur , de me la rendre de mon vivant ; cette justice surtout est d'être bien persuadé de mes sentimens respectueux pour vous , & de ma très sincère estime ;

Si quid novissi rectius istis ,

Candidus imperti , si non , his utere mecum.

Vous semblez penser que la narration succincte fut écrite par ordre du Cardinal de *Richelieu* , & que le Testament politique a été composé en partie par *Dageant* , & en partie par *Bourzey* , ou quelque autre ; si vous trouvez des raisons convaincantes pour vous rétracter , je vous promets de me rétracter aussi , & de me soumettre à votre jugement.

Aux Délices près de Genève 23^{me}, Octobre 1764.

L E T T R E

ÉCRITE DEPUIS L'IMPRESSION
DES DOUTES.

EN vous envoyant, Monsieur, la réponse que j'ai faite à Mr. de *Foncemagne*, je n'en sens pas moins l'extrême futilité de la plupart de ces disputes. Il n'importe guère de qui soit un livre, pourvu qu'il soit bon. Notre véritable intérêt est d'y puiser des instructions ; le nom de l'auteur n'est qu'un objet de curiosité. Que gagnerons-nous à savoir qui sont les faussaires qui ont fabriqué les Testamens de *Louvois*, de *Colbert*, du Duc de *Lorraine*, du Cardinal *Albéroni*, du Maréchal de *Belle-isle* ? Les Testamens politiques sont devenus si fort à la mode, qu'on a fait enfin celui de *Mandrin*.

Lorsque le Testament du Cardinal *Albéroni* parut, je crus d'abord qu'il avait été publié par l'Abbé de *Montgon*, parce qu'en effet il y a un chapitre sur l'Espagne beaucoup plus vrai & plus instructif que tout ce que j'ai lû dans toutes les rapsodies auxquelles on a donné le nom de Testament. Je souhaitai à l'auteur qu'il eût été couché sur celui du Cardinal *Albéroni* pour quelque bonne pension : il se trouva que cet auteur était un capucin échappé de son couvent,

vent , à qui personne n'avait fait de legs , & qui n'ayant pas de quoi subsister , faisait des testamens pour gagner sa vie.

Mr. de *Bois-Guillebert* s'avisa d'abord d'imprimer la *Dixme royale* sous le nom de *Testament politique du Maréchal de Vauban* ; ce *Bois-Guillebert* , auteur du détail de la France en deux volumes , n'était pas sans mérite ; il avait une grande connaissance des finances du Royaume ; mais la passion de critiquer toutes les opérations du grand *Colbert* l'empotta trop loin ; on jugea que c'était un homme fort instruit qui s'égaraît toujours , un faiseur de projets qui exagérerait les maux du Royaume , & qui proposait de mauvais remèdes. Le peu de succès de ce livre auprès du Ministère , lui fit prendre le parti de mettre sa *Dixme royale* à l'abri d'un nom respecté ; il prit celui du Maréchal de *Vauban* , & ne pouvait mieux choisir. Presque toute la France croit encor que le projet de la *Dixme royale* est de ce Maréchal , si zélé pour le bien public ; mais la tromperie est aisée à connaître.

Les louanges que *Bois-Guillebert* se donne à lui-même dans la préface , le trahissent ; il y loue trop son livre du détail de la France ; il n'était pas vraisemblable que le Maréchal eût donné tant d'éloges à un livre rempli de tant d'erreurs ; on voit dans cette préface un père qui loue son fils , pour faire bien recevoir un de ses bâtards.

L'Abbé de *St. Pierre* , d'ailleurs excellent citoyen , s'y prenait d'une autre façon pour faire goûter ses idées ; il les donnait à la vérité sous

son nom avec franchise ; mais il les appuyait du suffrage du Duc de Bourgogne , & prétendait que ce Prince avait toujours été occupé du scrutin perfectionné , de la paix perpétuelle , & du soin d'établir une ville pour tenir la Diète Européane , ou Européenne , ou Européane. Il ressemblait aux anciens Législateurs qui disaient avoir reçu leurs loix de la bouche des demi-Dieux.

Plût-à-Dieu , Mr. , qu'il n'y eût de charlatanerie que dans ces projets chimériques ! mais il y a des charlatans de toute espèce , & le nombre de ceux qui ont voulu tromper les hommes peut à peine se compter.

Ce qu'il y a de pis , c'est qu'on voit quelquefois des hommes du plus rare mérite soutenir avec autant d'esprit que de bonne foi les plus grandes erreurs , uniquement parce qu'elles sont accréditées. S'ils trouvent une faible lueur qui puisse favoriser la cause qu'ils embrassent , ils ne manquent pas de la faire valoir. Si quelque lumière plus vive éclaire le mauvais côté de leur cause , ils ferment les yeux de peur de la voir. Il est peut-être plus commun encor de se tromper soi-même , que de chercher à tromper les autres.

La séduction & la charlatanerie entrent même dans les choses purement de goût , dans le jugement qu'on porte d'une tragédie , d'une comédie , d'un opéra , d'une pièce de vers , d'un discours oratoire. Tel qui sera enchanté de l'*Arion* n'osera l'avouer , & dira en baillant que l'*Odyssée* est divine.

Il y a une foule prodigieuse de gens d'esprit ; mais les personnes d'un goût épuré , qui pensent juste , & qui disent ce qu'elles pensent , sont bien rares.

Que d'erreurs monstrueuses accréditées par la science même , qui aurait dû les détruire ! On commence par une fausse charte , par un diplôme supposé ; on le montre en secret à quelques personnes intéressées à le faire valoir ; sa réputation s'établit avant même qu'il soit connu. Commence-t-il à percer ? les honnêtes gens , les esprits sensés se récrient contre l'imposture ; on les fait taire , on rectifie une erreur ; on déguise habilement un mensonge , on corrompt le son du texte par des commentaires. Ecoutez *Montagne* , il dira bien mieux que moi.

„ Les premiers qui sont abreuvés de ce
 „ commencement d'étrangeté , venans à semer
 „ leur histoire , sentent par les opositions qu'on
 „ leur fait , où loge la difficulté de la persua-
 „ sion , & vont calfeutrant cet endroit de quel-
 „ que pièce fausse. Outre ce que , *insit à homi-*
 „ *nibus libidine alendi de industriâ ruitores ;*
 „ nous faisons naturellement conscience , de
 „ rendre ce qu'on nous a prêté , sans quelque
 „ usure , & accession de notre cru. L'erreur
 „ particulière fait premièrement l'erreur publi-
 „ que ; & à son tour l'erreur publique fait l'er-
 „ reur particulière. Ainsi va tout ce bâtiment ,
 „ s'étoffant & formant de main en main ; de
 „ manière que le plus éloigné témoin en est
 „ mieux instruit que le plus voisin , & le der-
 „ nier informé , mieux persuadé que le pre-

„ mier. C'est un progrès naturel. Car quicon-
„ que croit quelque chose , estime que c'est
„ ouvrage de charité, de la persuader à un au-
„ tre : & pour ce faire, ne craint point d'a-
„ jouter de son invention, autant qu'il voit
„ être nécessaire en son conte, pour suplérer
„ à la résistance & au défaut qu'il pense être
„ en la conception d'autrui.

Qui veut apprendre à douter doit lire ce cha-
pitre entier de *Montagne*, le moins méthodi-
que des philosophes , mais le plus sage & le
plus aimable.





ARBITRAGE

ENTRE

MR. DE V.

ET

MR. DE FONCEMAGNE.

MR. de Voltaire & Mr. de Foncemagne ont donné au Monde littéraire un de ces exemples de politesse dans la dispute, qui ne sont pas toujours imités par les écrivains. Ces égards & cette décence conviennent également aux deux antagonistes.

Le sujet qui les divise paraît très important ; il s'agit de savoir, non seulement, si le plus grand Ministre qu'ait eu la France, est l'auteur du Testament politique, mais encor s'il est digne de lui, & s'il faut ou l'accuser de l'avoir fait, ou le justifier de ne l'avoir point écrit.

Nous vivons heureusement dans un siècle où la recherche de la vérité est permise dans tous les genres. Nulle considération particulière ne doit empêcher d'examiner cette vérité toujours

précieuse aux hommes jusques dans les choses indifférentes. Un homme public, un grand homme appartient à la nation entière; il est comme un de ces monumens publics exposés aux yeux & au jugement de tous les hommes.

Je vais donc user du droit naturel que nous avons tous, & proposer mes idées sur ce fameux Testament politique.

Je suis persuadé que Mr. de *Foncemagne* a raison d'attribuer au Cardinal de *Richelieu* la *narration succinte des grandes actions du Roi Louis XIII.* & de rendre en effet ce Ministre responsable de tout ce qu'on lit dans ce discours, supposé qu'en effet il y ait quelques lignes corrigées de la propre main du Cardinal, comme je n'en doute pas. Les mots écrits de sa main sont une démonstration qu'il avait vu l'ouvrage, & laissent penser en même tems que l'ouvrage n'était point de lui, mais qu'il l'approuvait.

Il semble surtout par ces mots, *Monaco, si vous reperdez Aire, galères d'Espagne perdues par la tempête &c.* que ce sont des avis qu'il donne à l'écrivain qu'il fait travailler.

Mr. de *Voltaire* nous a donné la véritable époque du tems auquel ce discours fut écrit; *ce ne peut être*, dit-il, *que sur la fin de Juillet, ou au mois d'Aoust 1641.* puisque la ville d'Aire fut prise le 27. Juillet 1641, & reprise un mois après par les Espagnols.

Le Cardinal avertit donc l'écrivain par cette note de ne pas parler de la conquête d'Aire, que l'on est prêt de perdre; & il l'avertit qu'il pourra parler

parler de * Monaco, dont en effet on s'empara le 18. Novembre de cette même année : il devient donc responsable de cette pièce, quoiqu'il n'en soit point l'auteur. Ainsi les Princes dans leurs manifestes & dans leurs traités, sont censés parler eux-mêmes. Le discours dont il s'agit est visiblement un manifeste écrit par l'ordre du Cardinal de *Richelieu* pour justifier toute sa conduite depuis qu'il était entré dans le Ministère.

Mr. de *Voltaire* demande pourquoi ce manifeste n'est point signé par le Cardinal ? en voici, je crois, la raison.

Le Cardinal voulait & devait examiner bien soigneusement ce mémoire avant de le présenter au Roi. L'auteur dans le dessein de relever toutes les actions du premier Ministre le faisait parler en plusieurs endroits d'une manière un peu contraire à la vérité & à la modestie. Il lui faisait dire des choses dont *Louis XIII.* n'aurait que trop reconnu la fausseté. Il était impossible que le Cardinal de *Richelieu* en entrant dans le Conseil, eût promis au Roi la ruine des Protestans, & l'abaissement des Grands. C'était le Marquis Duc de la *Vieuville*, qui était alors premier Ministre. C'est le titre que le Comte de *Brienne* Secrétaire d'Etat lui donne. Le Comte de *Brienne* nous apprend dans ses mémoires que ce fut le Duc de la *Vieuville* qui fit entrer le Cardinal
au

* NB. Il paraît pourtant bien difficile à croire que le Cardinal de *Richelieu* ait fait en Juillet une note de Monaco, qui ne fut au pouvoir du Roi qu'au mois de Novembre.

au Conseil , pour y assister seulement ainsi que le Cardinal de la *Roche-foucault*. † Le Roi ne lui donna point alors le secret des affaires.

Les mémoires de *Roban* , le journal de *Bas-sompierre* , les mémoires de *Vittorio Siri* , les manifestes de la Reine mère , les mémoires de *Dageant* , nous apprennent que le Cardinal ne traita même avec aucun Ambassadeur dans les six premiers mois qu'il jouit de sa place ; il n'était chargé d'aucun département ; il était très éloigné d'avoir le premier crédit ; & ce ne fut qu'à l'occasion du mariage de la sœur de *Louis XIII.* avec le Roi d'Angleterre , qu'il commença à manifester ses grands talens , & à l'emporter sur tous ses concurrens.

Ainsi quelque dessein qu'il eût de faire valoir ses services auprès du Roi , il ne pouvait sans se nuire à lui-même dire qu'il avait eu d'abord toute autorité , & qu'il promit de s'en servir pour rabaisser l'orgueil des Grands.

Ce fut depuis le mois d'Aouût 1641. que le Cardinal eut tout à craindre de ces Grands , & du Roi même. Le Roi était si fatigué & si mécontent de lui , que le grand Ecuyer *Cinq-Mars* osa lui proposer d'assassiner ce même Ministre qu'il ne pouvait garder & dont il ne pouvait se défaire.

C'est un fait dont on ne peut douter , puisque *Louis XIII.* lui-même l'avoua dans une lettre au Chancelier de *Chateau-neuf*.

Les

† Mém. de *Brienne* tome I. pag. 160.

Les conspirations éclatèrent bientôt après de toutes parts ; on ne voit guères de momens depuis le mois d'Aoust 1641. jusqu'à la mort du Cardinal , où il ait eu le tems de s'occuper de la narration succinte ; & une grande présomption qu'il ne l'a pas revue , c'est qu'il ne l'a point signée.

Il y a très grande aparence que s'il eût eu le loisir de l'examiner avec attention , il y aurait corrigé bien des choses que le zèle inconsidéré de son écrivain avait laissé échaper , & que la circonspection d'un premier Ministre ne pouvait avouer. Il aurait exigé qu'on parlât du Cardinal de *Bérulle* avec plus de modération ; il aurait adouci les injures odieuses prodiguées à toute la nation Espagnole , avec laquelle il voulait faire la paix. Il n'aurait pas permis qu'on se servit de son nom pour dire de la Duchesse de Savoye , sœur du Roi son Maître , *que ses extravagances ajoutaient une nouvelle honte à sa conduite.*

Il y a tant de traits de cette espèce dans la narration succinte , toutes les grandes Maisons du Royaume y sont si maltraitées , on y parle de plusieurs principaux personnages avec tant de mépris , que je ne suis point étonné que le Cardinal de *Richelieu* n'ait jamais signé cette pièce.

Nous accorderons à Mr. de *Foncemagne* que cet ouvrage est authentique , qu'il a été composé en 1641. , que le Cardinal de *Richelieu* l'a vu , qu'il y a fait des notes , qu'en un mot c'est un monument précieux de ces tems là.

Nous

Nous pensons en même tems qu'il ne faut point faire de reproches au Cardinal sur cet ouvrage , puisqu'il ne lui a pas donné une sanction légitime en le signant. Nous le regarderons comme un projet qui n'a point eu d'exécution , comme une pièce digne d'être conservée , & qui reçoit sa principale importance du nom sous lequel elle a été composée.

Il nous paraît extrêmement vraisemblable que cette narration succincte , ce projet de manifeste , fait évidemment en 1641. , finissait à ces mots , *d'un Prince dont la présence n'était pas peu utile à maintenir en son obéissance les peuples qu'il avait en gouvernement* : car c'est au bas de cette page , qui est probablement la dernière , qu'on trouve dans un grand espace ces mots de la main du Cardinal ainsi rangés.

Monaco

Si vous reperdez

Aire

Galères d'Espagne

perduës par la tempête.

distribution de

bénéfices.

Ensuite , à une autre page , l'auteur ajoute ces paroles :

„ Voilà , Sire , jusqu'à présent , quelles ont
 „ été les actions de V. M. , que j'estimerai heu-
 „ reusement terminées , si elles sont suivies d'un
 „ repos qui vous donne moyen de combler vô-
 „ tre Etat de toutes sortes d'avantages. Pour

„ ce

„ ce faire , il faut considérer les divers Ordres
 „ de vôtres Royaume , l'Etat qui en est compo-
 „ sé , vôtres personne qui est chargée de sa con-
 „ duite , & les moyens qu'elle doit tenir pour
 „ s'en acquitter dignement ; ce qui ne requiert
 „ autre chose en général , que d'avoir un bon
 „ & fidèle Conseil , faire état de ses avis , &
 „ suivre la raison dans les principes qu'elle pres-
 „ crit pour le gouvernement de ses Etats : c'est
 „ à quoi se réduira le reste de cet ouvrage ,
 „ traitant distinctement ces matières en divers
 „ chapitres subdivisés en diverses sections , pour
 „ les éclaircir plus méthodiquement.

Premièrement , cette addition ne nous paraît pas tout-à-fait du même stile que la narration succinte.

Secondement , elle n'est point annoncée dans le commencement de la narration , elle ne l'est que dans une lettre au Roi qui précède cette narration ; & jamais on n'a vu l'original de cette lettre , laquelle n'étant nullement sujette à révision comme la narration succinte , devrait avoir été signée sans aucune difficulté.

S'il nous paraît indubitable que ce manifeste du Cardinal de Richelieu auprès du Roi son Maître , sous le nom de *narration succinte* , a été vu & corrigé de la main du premier Ministre , nous croyons qu'il n'en est pas de même du Testament politique. Nous pensons que l'auteur , soit l'Abbé de Bourzey , soit quelque autre , a voulu lier ces deux ouvrages ensemble , & faire passer ses propres idées , non-seulement sous un nom illustre , mais à la faveur d'une
 pièce

pièce avouée en quelque façon par le Cardinal lui-même. Nous sommes portés à penser que l'Abbé de *Bourzey* n'avait aucune part à la narration. Le stile du Testament politique semble être entièrement conforme à celui du dernier paragraphe ajouté après coup à cette narration succinte.

Nous sommes entièrement de l'avis de Mr. *de Voltaire*, quand il dit que si le Testament politique avait été vu du Cardinal de *Richelieu*, il y aurait certainement fait des notes comme il en fit à la narration.

Ce Testament, en effet, mérite beaucoup plus de notes qu'aucun autre ouvrage de ce genre; & il ne nous paraît nullement vraisemblable qu'un homme aussi instruit, & aussi éclairé que le Cardinal, n'eût pas indiqué en marge une seule des erreurs dont le Testament politique est rempli.

Nous avouons que cette réflexion de Mr. *de Voltaire* est d'un très-grand poids.

Il convient de faire ici un relevé des erreurs, des fautes, des incompatibilités, des superfluités, dont Mr. *de Voltaire* s'est contenté de faire remarquer une partie, & qui n'auraient certainement pas échappé aux yeux d'un Ministre tel que le Cardinal.

1^o. Page 104. le Test. pol. dit, que le désordre des personnes qui autorisait les Laïques à posséder des Bénéfices, est absolument banni.

Il est certain que cet abus n'a été absolument banni que sous *Louis XIV.* Mr. *de Voltaire* a justement remarqué que le Cardinal lui-même avait

avait donné cinq Abbayes au Comte de *Soissons* tué à la bataille de la Marfée, onze au Duc de *Guise*, l'Evêché de Metz au Duc de *Vendôme*, l'Abbaye de St. Denis au Prince de *Conti*, celle de St. Rémi de Rheims au Duc de *Nemours*, celle de Moutier en Der au Marquis de *Treville* &c. Cet usage était si commun, & dura si longtems, que nous lisons dans la vie du célèbre *Boileau Despréaux*, qu'il jouit longtems d'un Bénéfice étant laïc.

2°. Dans le chapitre des apels comme d'abus, chapitre entièrement contraire à toutes les loix du Royaume, il est dit, page 112. „ Il y „ a très grand lieu de croire que le premier fondement de cet usage vient de la confiance que les ecclésiastiques prirent en l'autorité royale, lorsqu'étant maltraités par les Antipapes *Clément VII*, *Benoît XIII*, & *Jean XXIII*. réfugiés en Avignon, ils eurent recours au Roi *Clément VII*. qui disputait la Papauté avec tant de scandale à *Urbain VI*, plus scandaleux encore, vint en effet dans Avignon, tandis que son compétiteur *Urbain* prêchait une croisade contre la France. Après la mort d'*Urbain*, celui qui s'appellait *Boniface IX*. disputa la tiare à celui qui se faisait appeler *Clement VII*, & tous deux à l'envi taxerent autant qu'ils le purent les églises dont ils étaient reconnus. L'Université de Paris résista à *Clement VII*, l'accusa de simonie par la bouche de *Clemengis*, & proposa de le chasser du troupeau de l'Eglise comme un loup dangereux; mais il ne fut point question d'apels comme d'abus dans cette affaire.

Jean

Jean XXIII. ne fut jamais réfugié en Avignon. L'opiniâtre *Luna* Antipape qui lui succéda sous le nom de *Benoit XIII.* essuya de l'Université un apel en 1396; mais ce n'était pas un apel comme d'abus, c'était un apel au futur Pape légitime. Il fut suivi d'un autre apel à un Concile œcuménique.

Ainsi, tout cet article du Testament politique est entièrement erroné, & l'auteur se trompe évidemment sur l'origine des apels comme d'abus.

3°. (page 127.) *Les personnes qui s'attachent à Dieu &c. sont si absolument exemptes de la juridiction temporelle des Princes, qu'elles ne peuvent être jugées que par leurs supérieurs ecclésiastiques.*

Mr. de *Foncemagne* fait à cette occasion la remarque judicieuse, que cette proposition fautive dans tous ses points est peu digne d'un Législateur Français. Nous ajoutons, que ce qui est si indigne d'un Ministre, ne doit point être présumé avoir été écrit par ce Ministre.

4°. Nous en disons autant de cette assertion si évidemment fautive (page 128.) *que l'Eglise donna pouvoir aux juges séculiers de prendre connaissance des cas apellés privilégiés.* Il n'est certainement ni dans la nature humaine, ni dans la nature ecclésiastique, de se dépouiller de ses droits pour en revêtir ceux qu'on croit ses compétiteurs; & Mr. de *Foncemagne* pense comme nous.

Ce chapitre des cas privilégiés nous paraît composé par un ecclésiastique, beaucoup plus
atta-

attaché à son état qu'à l'autorité royale, & qui n'avait aucune idée des principes du Ministère.

5°. Nous dirons la même chose de l'article sur la régale, & de celui des trois sentences conformes, requises pour punir les cleres, & de l'article sur les exemptions. Ce sont des traités de Jurisprudence ultramontaine, dont les maximes sont presque en tout l'opposé de nos loix. On y propose de faire révoquer toutes ces exemptions qui sont la plupart subreptices, & on y suppose (page 156.) que ce remède serait improuvé par les Parlemens.

Nous pensons que le Cardinal devait être instruit combien tous les Parlemens du Royaume sont contraires à ces droits abusifs des moines.

6°. Les sections sur le droit des laics de présenter aux Cures, & sur la réforme des monastères, nous paraissent, comme à Mr. de Voltaire, moins dignes de l'attention d'un grand Ministre, que les objets intéressans qui devaient occuper le Roi & le Cardinal, comme les négociations avec la Suède, & avec une partie de l'Allemagne; l'éducation du Dauphin, & tant d'autres matières véritablement politiques, sur lesquelles le Testament garde un silence absolu: & nous pensons que la cause évidente de ce silence sur des choses si nécessaires, & de cet apesantissement sur des choses inutiles, vient de ce que l'auteur Théologien était un peu instruit des unes, & n'avait aucune connaissance des autres.

7°. Nous ne voyons pas que jamais la société des Jésuites ait donné tant de jalousie à l'Archevêque.

duc Albert : comme il est dit (pag. 174.) elle en donna à l'Université de Loudun ; mais il nous semble qu'il n'est rien dit nulle part de cet ombrage donné à l'Archiduc par les Jésuites , si dévoués en tout tems à la Maison d'Autriche.

8°. (Page 175.) Selon l'auteur du Testament , *l'ordre de St. Benoit a été autrefois si absolument maître des écoles , qu'on n'enseignait en aucun autre lieu.*

Le Cardinal de *Richelieu* savait sans doute que *Charlemagne* institua l'école du palais. Il y eut des écoles attachées à toutes les Cathédrales , & il y eut toujours des écoles à Paris jusqu'à *Guillaume de Champeau* qui illustra cette école , érigée bientôt après en Université.

9°. (Page 176.) L'histoire du Pape *Benoit onze* , contre lequel les *Cordeliers* piqués au sujet de la perfection de la pauvreté , &c.

Nous ne pouvons nous empêcher de relever avec Mr. de *Voltaire* cette erreur essentielle. Ce n'est pas ici une simple erreur de nom , une simple méprise en Chronologie , un mot mis pour un autre. *Benoit XI*, ou *XII*, à qui on attribue de grandes querelles avec l'Empereur & les Cordeliers , ne peut être pris pour le Pape *Jean XXII*, qui fut accusé d'hérésie sur la vision béatifique , & qui longtems auparavant s'étant déclaré contre l'Empereur *Louis de Bavière* , osa le déposer en idée par une bulle , en 1327. Il fut déposé à son tour non moins vainement par l'Empereur , qui le condamna dans Rome à être brûlé vif le 22. Mai 1328.

L'au-

L'auteur du Testament brouille toute cette histoire avec une ignorance étonnante. Il suppose que les Cordeliers engagèrent l'Empereur à faire la guerre au Pape. Il est seulement vrai que deux Cordeliers pendant cette guerre, offrirent leur plume à *Louis de Bavière*; mais il est assez connu que cette guerre était un intérêt d'Etat, & non un intérêt de moines, & qu'il s'agissait de la domination de l'Empereur en Italie, & non d'une dispute de Cordeliers sur la forme de leur capuchon.

Nous avouons que dans ce morceau il n'y a pas un mot qui ne soit une faute. Nous ne croyons pas le Cardinal de *Richelieu* capable d'avoir laissé tant d'erreurs à la postérité.

10°. Nous ne dirons rien de la vénalité des charges de judicature, dont l'auteur paraît être le partisan. Il se pourrait qu'un Ministre sentant combien il est difficile de rembourser toutes ces charges, eût conclu à laisser subsister un abus qui ne se pouvait corriger qu'avec un argent qu'on n'avait pas. Mais en ce cas, il nous semble que celui qui fait parler le Ministre l'aurait fait parler plus dignement, en déplorant la nécessité de ce trafic honteux, qu'en cherchant à pallier ce vice par quelques avantages, peut-être imaginaires, qu'on prétend en résulter.

Nous croyons remarquer une contradiction dans cet article. L'Auteur dit à la page 205. que les esprits des Magistrats qui sont d'une naissance trop médiocre, ont une austérité si épineuse, qu'elle n'est pas seulement fâcheuse, mais préjudiciable; & à la page 206. il dit, qu'il faut

qu'un pauvre Magistrat ait l'ame d'une trempe bien forte, s'il ne se laisse fléchir par la considération de ses propres intérêts.

Nous invitons le lecteur à lire ce que dit Mr. de Voltaire sur ce sujet : il nous paraît qu'il s'explique en véritable citoyen.

Nous remarquons ici que le célèbre auteur de l'Esprit des loix, n'a que trop abusé de ce passage du Testament politique. * „ Si dans le peuple, dit-il, il se trouve quelque malheureux honnête homme, le Cardinal de Richelieu in-
 „ finue qu'un Monarque doit se garder de s'en
 „ servir, tant il est vrai que la vertu n'est pas
 „ le ressort de ce gouvernement.

Il met en marge, *que le Testament politique a été fait sous les yeux & sur les mémoires du Cardinal de Richelieu par Mrs. de Bourzey & de.... qui lui étaient attachés.*

Nous convenons avec Mr. de Montesquieu que l'Abbé de Bourzey fit ce Testament, mais non pas sous les yeux du Cardinal. Nous convenons encor moins que le Testament dise ce que Mr. de Montesquieu lui fait dire. Il le cite ainsi en marge ; *Il ne faut, y est-il dit, se servir de gens de bas lieu, ils sont trop austères & trop difficiles.* Ce n'est pas citer exactement ; le Testament dit dans cet endroit que les hommes d'une basse naissance sont d'ordinaire difficiles & d'une austérité épineuse ; il ne dit point qu'il ne faut pas se servir d'un pauvre honnête

* Esp. des loix chapitre 5. liv. 3. dernières lignes.

te homme ; & il se contredit dans le moment d'après , en disant , *qu'un pauvre Magistrat est trop exposé à se laisser amollir.*

Ainsi l'auteur du Testament tombe dans des contradictions , & l'auteur de l'Esprit des loix dans une grande erreur , & surtout , dans une erreur très odieuse , en supposant que la vertu n'entre jamais dans le Gouvernement Monarchique. Il ne faut point être flatteur , mais il ne faut point être satirique. C'est encourager au crime que de représenter la vertu comme inutile ou comme impossible.

Rapportons ici le passage qui se trouve dans une note du Siècle de *Louis XIV.* *

„ Il est dit dans l'Esprit des loix , qu'il faut
 „ plus de vertu dans une République ; c'est en-
 „ un sens tout le contraire : il faut beaucoup
 „ plus de vertu dans une Cour pour résister à
 „ tant de séductions. Le Duc de *Montausier* , le
 „ Duc de *Beauvilliers* , étaient des hommes d'une
 „ vertu très austère. Le *Maréchal de Villeroi*
 „ joignit des mœurs plus douces à une probité
 „ non moins incorruptible. Le Marquis de *Tor-*
 „ *cy* a été un des plus honnêtes hommes de
 „ l'Europe , dans une place où la politique per-
 „ met le relâchement de la morale. Les Control-
 „ leurs généraux le *Pelletier* & *Chamillard* passe-
 „ rent pour être moins habiles que vertueux.
 „ Il faut avouer que *Louis XIV.* dans cette guerre
 „ malheureuse ne fut guère entouré que d'hom-
 „ mes

* Siècle de *Louis XIV.* tom. I. p. 381. édit. de 1761.

„ mes irréprochables. C'est une observation très
 „ vraye & très importante dans une histoire où
 „ les mœurs ont tant de part.

Tout ce passage est dans la plus exacte vérité ; nous croyons qu'on ne peut trop le citer. Il est si beau qu'il se soit trouvé dans une Cour tant d'hommes vertueux à la fois , cela est si honorable pour la nation & pour le beau siècle de *Louis XIV.* , si encourageant pour tous les siècles , qu'il y aurait de l'injustice & de l'ingratitude à ne savoir pas quelque gré à l'auteur , d'avoir seul de tous les historiens démêlé & mis dans son jour cette vérité utile au genre humain.

Saisissons avec plaisir cette occasion d'observer que dans tous ses ouvrages Mr. de *Voltaire* a toujours eu pour objet la vérité & la vertu. Sa *Henriade* , ses tragédies , ses histoires respirent l'humanité , la bienfaisance , l'indulgence ; il a toujours rendu justice au mérite malheureux & à la vérité persécutée. Nul auteur n'a jamais détruit plus de calomnies ; nul en écrivant l'histoire n'a jamais tant confondu les auteurs des libelles. Nous devons faire pour lui ce qu'il a fait pour tant d'autres ; nous devons la vérité à celui qui l'a dite.

II°. Nous n'entrerons point ici dans la discussion des atteintes que le Testament politique (pag. 217.) donne aux Parlemens du Royaume. Il n'est pas hors de vraisemblance que le Cardinal de *Richelieu* eût de tels sentimens ; mais aussi , il est très vraisemblable , que l'auteur en conseillant au Roi d'envoyer dans les
 pro-

provinces des Conseillers d'Etat & des Maîtres des requêtes pour rendre la justice, écrivait après l'année 1665, lorsque *Louis XIV.* eut fait tenir les grands jours dans quelques provinces par une commission extraordinaire. Il n'est guère possible qu'alors on eût suivi en cela les instructions du Cardinal de *Richelieu*, dont le Testament ne parut qu'en 1688; & il est assez naturel que l'auteur déguisé sous le nom du Cardinal ait conseillé ce qu'on venait de faire.

12°. Après avoir lu attentivement tout le chapitre intitulé *Du Conseil du Prince*, nous sommes forcés d'avouer notre extrême étonnement de n'y avoir rien trouvé que de vague sur la probité nécessaire à un Conseiller d'Etat, sur le cœur & la force d'un Conseiller d'Etat, sur l'application que doivent avoir les Conseillers d'Etat; & nous présumons qu'il n'est pas vraisemblable qu'un Ministre ait perdu son tems à composer une déclamation si vaine & si fastidieuse, lorsqu'il avait tant de choses intéressantes à dire, & tant de grands intérêts à discuter.

Telle est notre opinion concernant la première partie du Testament, & tel a été l'avis de ceux qui l'ont lu avec nous, & que nous avons consultés. Venons à la seconde partie.

13°. Nous n'avons trouvé rien de relatif à la France, rien qui la concerne plutôt qu'un autre pays, dans ses chapitres intitulés: *Fondement du bonheur d'un Etat. Etablissement du règne de Dieu. La raison doit être la règle & la conduite d'un Etat. Les intérêts publics doivent être l'unique fin de ceux qui gouvernent un Etat. La prévoyance*

ce est nécessaire au gouvernement d'un Etat. Les peines & les récompenses sont deux points tout-à-fait nécessaires à la conduite d'un Etat. Une négociation continuelle ne contribue pas peu au bon succès des affaires &c.

Tout cela convient à la Suède , à la Russie , à la Chine , aussi-bien qu'à la France.

Rien ne nous paraît porter davantage le caractère d'un déclamateur qui veut se faire valoir , rien ne ressemble moins à un Ministre qui veut être utile.

14°. Nous remarquerons seulement une maxime bien cruelle (*pag. 27. 2°. part.*) Il est dit qu'en plusieurs occasions , on peut , sans preuve authentique , *commencer par l'exécution* ; c'est-à-dire qu'il faut d'abord faire mourir un homme soupçonné de crime d'Etat , sauf à examiner ensuite s'il est coupable.

Quelque despotique qu'ait été le Cardinal de Richelieu , il est difficile de penser qu'il ait donné des conseils si abominables. Ce sont des barbaries qu'on a le malheur de commettre quelquefois , mais qu'on n'a jamais l'imprudence de dire. Cela est trop opolé au chapitre intitulé , *Du règne de Dieu*. C'est ici que l'auteur affecte de ressembler à *Machiavel* , pour se donner le relief d'un politique profond. Il croit qu'en prenant le nom d'un grand Ministre , il doit le faire parler en Tyran. Nous respectons trop la mémoire du Cardinal , pour lui imputer des conseils qui rendraient à jamais sa mémoire odieuse à tous les peuples ; & nous nous joignons à Mr. de *Voltaire* , pour bénir le Ciel que Fé-
nelon

mélon ait fait son Télémaque, & que Richelieu pût être lavé du soupçon d'avoir fait ce Testament.

Venons enfin au peu d'articles qui regardent précisément la France.

15°. Il est dit au chap. 5. de la puissance sur mer, non-seulement, *que la Provence a beaucoup de plus grands ports & de plus assurés que l'Espagne & l'Italie ensemble,* (ce que Mr. de Voltaire a très bien relevé;) mais on assure encore, *que la Bretagne contient les plus beaux ports qui soient dans l'Océan;* ce que Mr. de Voltaire ne devait pas moins reprendre.

Nous sommes entièrement de son avis sur cette exagération insoutenable, dont il n'a pas cru que le Surintendant des mers pût être capable: & tout le reste de ce chapitre nous a paru être d'un homme qui affecte de connaître le méstral & la tramontane, & qui n'a aucune connaissance de la mer.

16°. Sur l'article du commerce il nous paraît bien difficile que le Cardinal de Richelieu soit entré dans le détail des soyes & des cotons filés. Il se ferait bien trompé, s'il avait dit (*pag. 130.*) que les velours rouges, violés & tanés, se fabriquaient à Tours beaucoup plus beaux qu'à Gènes; ce qui est d'une fausseté reconnue par tous les Marchands. On ne peut non-plus soupçonner le Cardinal d'avoir dit qu'il n'y avait point d'établissement à faire en Amérique.

17°. La section 7. (*pag. 141.*) annonce le projet de *décharger le peuple des trois quarts du faix qui l'accable maintenant.* Ce titre ressemble plutôt,

plutôt, il faut l'avouer, au projet d'un citoyen oisif, effrayé des charges de l'Etat, qu'aux idées justes d'un grand Ministre qui sentirait l'impossibilité de diminuer les trois quarts de ces charges.

Nous ne pouvons condamner le doute que Mr. de *Voltaire* a élevé au sujet des comptants : on sent assez qu'il n'est pas naturel qu'un Ministre traite d'*illicites* des ordonnances qu'il signait lui seul, & qu'il s'accuse lui-même de *péculat*.

18°. Nous avons lu attentivement ce projet de finances ; nous avons été bien étonnés de la proposition de retrancher toutes les pensions (p. 161.), & de réduire (*même page*) le comptant du Roi à trois cent mille livres, tandis qu'à la page 145, il réduit ce même comptant à un million d'écus d'or. Cette énorme contradiction nous a paru impossible dans un Ministre tel que le Cardinal.

Il n'y a pas moyen de rien comprendre à la page 172 & suivantes, dans lesquelles on propose de rembourser trente millions de capitaux de rentes. *La suppression*, dit l'auteur, *d'un capital de sept millions, à cinq pour cent, se fera en sept années & demie, par la seule jouissance.*

Mr. de *Voltaire* a très bien remarqué qu'il faut vingt années pour rembourser à cinq pour cent un capital par la jouissance. Il aurait dû faire voir aussi quelle serait l'énorme injustice de dépouiller une famille de son capital, sous prétexte qu'elle aurait reçu la valeur de ce capital en plusieurs années. Cette proposition révoltante serait la destruction de la société.

Tous les calculs qui suivent sont également fau-

fautifs. De sept autres millions, dit l'auteur, qui ne devront être remboursés qu'au denier six, qui est le prix courant de telles charges, elles pourront être remboursées en huit années & demie. Cet auteur n'entend pas un mot de la matière, & n'entend pas mieux l'arithmétique la plus simple qu'il ne fait le Français. Au lieu du denier six il devait dire le denier seize & un quart, parce que six pour cent sont la seizième partie & un quart de cent; & il est bien clair qu'en huit années & demie un capital à six pour cent d'intérêt ne serait pas remboursé par la jouissance. Six fois huit & demi font cinquante & un, de sorte qu'il s'en manquerait presque la moitié. Et que signifie remboursé qu'au denier six? Six pour cent sont-ils moins que cinq pour cent? Autant de paroles, autant d'inepties.

Nous ne pouvons assez nous étonner que des absurdités si grossières aient été imputées au Cardinal de Richelieu, & nous ne pouvons qu'applaudir à Mr. de Voltaire qui a persévéré constamment à défendre sa mémoire.

19°. Nous avons pensé d'abord qu'il s'était exprimé avec trop peu d'exactitude, & trop d'exagération, quand il a reproché à l'auteur du Testament d'avoir voulu imposer les Cours souveraines à la taille. Mais il n'est que trop certain que cette proposition se trouve expressément énoncée (pag. 175.) La taille est une ancienne imposition établie par les Seigneurs des terres sur leurs vassaux roturiers, sur les vilains nommés alors leurs sujets, impôt devenu humiliant, reste de servitude, titre de bas-

selle

seule auquel chacun cherche à se dérober aujourd'hui, dès qu'il s'est élevé un peu par son industrie.

Ainsi jeter toute la robe à cette humiliation, ce serait avilir la Magistrature au point qu'aucun citoyen ne voudrait embrasser cet état. La noble fonction de rendre la justice serait confondue avec les dernières classes des hommes : l'honneur de juger la nation deviendrait un opprobre : le Commis d'un Receveur des tailles ferait trembler son Juge. Une chimère aussi tyrannique rendrait le nom d'un Ministre éternellement odieux, s'il avait pu la proposer.

Il est très vrai encore (*pag. 101.*) que l'auteur du Testament propose d'ordonner à *tous les Gentilshommes qui auront passé vingt ans de porter les armes*, & d'ordonner à tous les Capitaines de cavalerie *d'entrer dans leurs compagnies, au moins la moitié de Gentilshommes.*

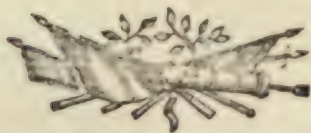
C'est dans le même chapitre (*pag. 103.*) que l'auteur dit, *que si l'on veut avoir cinquante mille hommes, il en faut lever cent mille.*

Saisis d'étonnement à la lecture de tant d'étranges propositions, nous croirions en effet être coupables envers la nation, comme envers la mémoire d'un grand Ministre, si nous pouvions le soupçonner un moment d'avoir eu la moindre part à de tels systèmes, qui nous paraissent enfantés par un écrivain bien indigne du grand nom qu'il usurpe. Nous pensons que pour peu qu'on ait de justice, on doit des remerciemens à celui qui nous a ouvert les yeux.

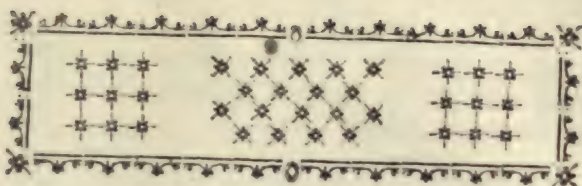
Il reste à rechercher comment il s'est pu faire qu'on

qu'on ait si longtems attribué au Cardinal de *Richelieu* ce Testament politique. Il est trop vrai, comme l'a dit Mr. de *Voltaire*, que bien qu'il y ait une foule immense de livres, on lit peu, & on lit mal : l'esprit se repose sur la foi d'un grand nom ; il est plus aisé & plus commun de croire que d'examiner ; le tems donne de l'autorité à l'erreur ; ceux qui la combattent trop tard passent pour téméraires, & on employe quelquefois pour la soutenir toutes les armes dont on ne devrait se servir que pour défendre la vérité.

Enfin, pour résumer tout ce que nous avons dit, nous pensons que Mr. de *Foncemagne* a saisi le vrai en faisant voir que le Cardinal de *Richelieu* commanda, lut, & margina son manifeste sous le nom de *narration succinte* : & que Mr. de *Voltaire* a prouvé que le Testament politique joint à cette narration, n'est, ni ne peut être l'ouvrage d'un Ministre dont le nom sera toujours illustre, & qui nous devient cher de jour en jour par les mérites & les services des héritiers de son nom & de sa gloire.



*Cette Pièce parut en Hollande il y a trente
ans , elle n'a pas été imprimée depuis ; le Public
jugera si elle mérite de trouver place dans ce
Recueil,*



C O N S E I L S

A U N J O U R N A L I S T E ,

*Sur la Philosophie , l'Histoire , le Théâtre , les
Pièces de Poésie , les Mélanges de littérature ,
les Anecdotes littéraires , les Langues , & le Stile.*

L'Ouvrage périodique auquel vous avez dessein de travailler , Monsieur , peut très bien réussir , quoiqu'il y en ait déjà trop de cette espèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel Journal plaise à notre siècle & à la postérité. Je vous répondrai en deux mots , *Soyez impartial*. Vous avez la science & le goût ; si avec cela vous êtes juste , je vous prédis un succès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature , depuis les Mathématiques jusqu'à l'épigramme. Aucun des Journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles - lettres , qui sont les pièces de théâtre , ni de tant de jolis ouvrages de poésie , qui soutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre espèce de Journal , jusqu'à une chanson qui sera bien faite , rien n'est à dédaigner.

gner. La Grèce qui se vante d'avoir fait naître *Platon*, se glorifie encore d'*Anacréon*; & *Cicéron* ne fait point oublier *Catulle*.

SUR LA PHILOSOPHIE.

Vous savez assez de Géométrie & de Physique pour rendre un compte exact des livres de ce genre; & vous avez assez d'esprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines, sans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conseillerais sur-tout, quand vous ferez des extraits de Philosophie, d'exposer d'abord au lecteur une espèce d'abrégé historique des opinions qu'on propose, ou des vérités qu'on établit.

Par exemple, s'agit-il de l'opinion du *Vuide*, dites en deux mots comment *Epicure* croyait le prouver, montrez comment *Gassendi* l'a rendu plus vraisemblable, exposez les degrés infinis de probabilité que *Newton* a ajoutés enfin à cette opinion, par ses raisonnemens, par ses observations, & par ses calculs.

S'agit-il d'un ouvrage sur la nature de l'*Air*? il est bon de montrer d'abord qu'*Aristote* & tous les Philosophes ont connu sa pesanteur, mais non son degré de pesanteur. Beaucoup d'ignorans qui voudraient au moins favoir l'histoire des sciences, les gens du monde, les jeunes étudiants verront avec avidité par quelle raison & par quelles expériences le grand *Galilée* combattit le premier l'erreur d'*Aristote*

au

au sujet de l'*Air* ; avec quel art *Torricelli* le pèse , ainsi qu'on pèse un poids dans une balance ; comment on connut son ressort ; comment enfin les admirables expériences de Mrs. *Hales* & *Boerhaave* ont découvert des effets de l'*Air* , qu'on est presque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière inconnues jusqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hérissé de calculs & de problèmes sur la *Lumière* ? quel plaisir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente & ignorante Grèce avait de la *Réfraction* , ce qu'en dit l'Arabe *Alhuzen* , le seul Géomètre de son tems ; ce que devine *Antonio de Dominis* ; ce que *Descartes* met habilement & géométriquement en usage , quoiqu'en se trompant ; ce que découvre ce *Grimaldi* , qui a trop peu vécu ; enfin , ce que *Newton* pousse jusqu'aux vérités les plus déliées & les plus hardies auxquelles l'esprit humain puisse atteindre , vérités qui nous font voir un nouveau monde , mais qui laissent encore un nuage derrière elles.

Composera-t-on quelque ouvrage sur la *Gravitation* des astres , sur cette admirable partie des démonstrations de *Newton* ? ne vous aura-t-on pas obligation si vous rendez l'histoire de cette *Gravitation* des astres , depuis *Copernic* qui l'entrevit , depuis *Képler* qui osa l'annoncer comme par instinct , jusqu'à *Newton* qui a démontré à la Terre étonnée , qu'elle pèse sur le Soleil & le Soleil sur elle ?

Raportez à *Descartes* & à *Harrot* l'art d'appliquer
Nouv. Méth. I. Part. Y quer

quer l'algèbre à la mesure des courbes , le calcul intégral & différentiel à *Newton* , & ensuite à *Leibnitz*. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage soit un registre fidèle de la gloire des geands - hommes.

Sur-tout , en exposant des opinions , en les appuyant , en les combattant , évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur , & souvent toute une nation , sans éclairer personne. Point d'animosité , point d'ironie. Que diriez-vous d'un Avocat-général , qui en résumant tout un procès , outragerait par des mots piquans la partie qu'il condamne ? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable , mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie , faudra-t-il pour cela décrier *Leibnitz* ? Insulterez-vous à *Locke* , parce qu'il croit Dieu assez puissant pour pouvoir donner , s'il le veut , la pensée à la matière ? Ne voyez-vous pas que Dieu qui a tout créé , peut rendre cette matière & ce don de penser éternels ? que s'il a créé nos ames , il peut encore créer des millions d'êtres différens de la matière & de l'ame ; qu'ainsi le sentiment de *Locke* est respectueux pour la Divinité , sans être dangereux pour les hommes ? Si *Bayle* , qui savait beaucoup , a beaucoup douté , songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête-homme. Soyez - le donc avec lui , & n'imitiez point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort , qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

SUR

SUR L'HISTOIRE.

C E que les Journalistes aiment peut-être le mieux à traiter, ce sont les morceaux d'histoire ; c'est là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes, & le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature, que de savoir ce qu'a fait *Sesostris* ou *Bacchus* ; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la Ville de Paris, ce qui nous importe pourtant assez ; & on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous sont transmis sous le nom d'histoires, lesquels on nous répète tous les jours, & qui ne nous importent gueres.

Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laissez *Juvenal* & *Boileau*, donner du fond de leur cabinet des ridicules à *Alexandre*, qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils eussent vécu sous lui ; qu'ils appellent *Alexandre* insensé. Vous, Philosophe impartial, regardez dans *Alexandre* ce Capitaine-général de la Grèce, semblable à peu près à un *Scanderberg*, à un *Humnaide*, chargé comme eux de venger son pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, & plus magnifique. Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'Empire de l'ennemi des Grecs, & portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'é-

tendait la domination de *Darius*. Mais représentez-le donnant des loix au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie & Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par-là sur-tout qu'il faut considérer les Rois, & c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes & des ports que *César* a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, &c. que des hommes qu'il a fait égorger ?

Inspirez sur-tout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des tems récents, qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais sur-tout que vous recommandassiez de commencer sérieusement l'étude de l'histoire, au siècle qui précède immédiatement *Charles-Quint*, *Léon X.* *François I.* C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Le beau siècle de *Louis XIV.* achève de perfectionner ce que *Léon X.*, tous les *Médicis*, *Charles-Quint*, *François I.* avaient commencé. Je travaille depuis longtems à l'histoire de ce dernier siècle, qui doit être l'exemple des siècles à venir; j'essaye de faire voir le progrès de l'esprit humain, & de tous les arts, sous *Louis XIV.* Puissai-je, avant de mourir, laisser ce monument à la gloire de ma nation ! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice; je ne manque point

point de mémoires sur les avantages que le grand *Colbert* a procurés & voulait faire à la nation & au monde, sur la vigilance infatigable, sur la prévoyance d'un Ministre de la guerre né pour être le Ministre d'un Conquérant, sur les révolutions arrivées dans l'Europe, sur la vie privée de *Louis XIV.* qui a été dans son domestique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des Rois. J'ai des mémoires sur des fautes inséparables de l'humanité, dont je n'aime à parler, que parce qu'elles font valoir les vertus; & j'applique déjà à *Louis XIV.* ce beau mot de *Henri IV.* qui disait à l'Ambassadeur *Don Pedre* : *Quoi donc ? votre Maître n'a-t-il pas assez de vertu pour avoir des défauts ?* Mais j'ai peur de n'avoir ni le tems ni la force de conduire ce grand ouvrage à sa fin.

Je vous prierai de bien faire sentir, que si nos histoires modernes écrites par des contemporains sont plus certaines en général que toutes les histoires anciennes, elles sont quelquefois plus douteuses dans les détails; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux, d'état, de parti, de Religion. Le Guerrier, le Magistrat, le Janséniste, le Moliniste, ne voyent point les mêmes faits avec les mêmes yeux : c'est le vice de tous les tems. Un Carthaginois n'eût point écrit les guerres Punique dans l'esprit d'un Romain, & il eût reproché à Rome la mauvaise foi dont Rome accusait Carthage. Nous n'avons guères d'historiens anciens qui aient écrit les uns contre les autres sur le même

événement : ils auraient répandu le doute sur des choses que nous prenons aujourd'hui pour incontestables. Quelque peu vraisemblables qu'elles soient, nous les respectons pour deux raisons, parce qu'elles sont anciennes, & parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres historiens contemporains, nous sommes dans un cas bien différent : il nous arrive souvent la même chose qu'aux Puissances qui sont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Versailles, des feux de joie pour des batailles que personne n'avait gagnées : chaque parti chante victoire, chacun a raison de son côté. Voyez que de contradictions sur *Marie Stuard*, sur les guerres civiles d'Angleterre, sur les troubles de Hongrie, sur l'établissement de la Religion Protestante, sur le Concile de Trente. Parlez de la révocation de l'Edit de Nantes à un Bourguemestre Hollandais, c'est une tyrannie imprudente : consultez un Ministre de la Cour de France, c'est une politique sage. Que dis-je ? la même nation au bout de vingt ans n'a plus les mêmes idées qu'elle avait sur le même événement, & sur la même personne ; j'en ai été témoin au sujet du feu Roi *Louis XIV.* Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à essuyer sur l'histoire de *Charles XII* ! J'ai écrit sa vie singulière sur les mémoires de Mr. de *Fabrice*, qui a été huit ans son favori ; sur les lettres de Mr. de *Fierville*, envoyé de France auprès de lui ; sur celles de Mr. de *Villelongue*, longtems Colonel à son service ; sur celles de Mr. de *Poniatowski*.

zowski. J'ai consulté Mr. de *Croissy* Ambassadeur de France auprès de ce Prince &c. J'apprends à présent que Mr. *Norberg*, Chapelain de *Charles XII.* écrit une histoire de son règne. Je suis sûr que le Chapelain aura-souvent vu les mêmes choses avec d'autres yeux que le Favori & l'Ambassadeur. Quel parti prendre en ce cas ? Celui de me corriger sur le champ dans les choses où ce nouvel historien aura évidemment raison, & de laisser les autres au jugement des lecteurs désintéressés. Que suis-je en tout cela ? Je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de *Charles XII.* & de *Pierre le Grand*, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme *Louis XIV.* avec le respect qu'on doit aux Têtes couronnées qui viennent de mourir, & avec le respect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

SUR LA COMÉDIE.

VENONS aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre Journal. Vous comptez parler beaucoup des pièces de théâtre. Ce projet est d'autant plus raisonnable, que le théâtre est plus épuré parmi nous, & qu'il est devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien sans doute de suivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaisser tous leurs contemporains,

& à décourager les arts , dont un bon Journaliste doit être le soutien. Il est juste de donner la préférence à *Molière* sur les comiques de tous les tems & de tous les pays. Mais ne donnez point d'exclusion. Imitiez les sages Italiens , qui placent *Raphaël* au premier rang , mais qui admirent les *Paul Véronèse* , les *Caraches* , les *Corrèges* , les *Dominicains* &c. *Molière* est le premier , mais il serait injuste & ridicule de ne pas mettre le *Joueur* à côté de ses meilleures pièces. Refuser son estime aux *Ménechmes* , ne pas s'amuser beaucoup au *Légataire universel* , ferait d'un homme sans justice & sans goût ; & qui ne se plaît pas à *Regnard* , n'est pas digne d'admirer *Molière*.

Osez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces , comme le *Froudeur* , le *Galant Jardinier* , la *Pupille* , le *Double Veuvage* , l'*Esprit de contradiction* , la *Coquette de village* , le *Florentin* &c. sont au-dessus de la plupart des petites pièces de *Molière* ; je dis au-dessus , pour la finesse des caractères , pour l'esprit dont la plupart sont assaisonnées , & même pour la bonne plaisanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles , ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains , qui peut-être n'en feraient pas satisfaits : mais je dirai hardiment , que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs & où l'on trouve de l'intérêt , comme le *Préjugé à la mode* ; quand les Français seront assez heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que le

Glo-

Glorieux, gardez vous bien de vouloir rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de *Molière*; évitez ce malheureux entêtement qui ne prend sa source que dans l'envie; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages: car lorsqu'une comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut être de bien mauvaise humeur pour se facher qu'on donne au public un plaisir de plus.

J'ose dire que si les pièces excellentes de *Molière* étaient un peu plus intéressantes, on verrait plus de monde à leurs représentations; le *Misanthrope* serait aussi suivi qu'il est estimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoise: l'art d'étendre ses limites sans les confondre avec celles de la tragédie, est un grand art, qu'il serait beau d'encourager, & honteux de vouloir détruire. C'en est un que de savoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'esprit des jeunes gens, au détail qu'ils faisaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; & j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux, ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois. Tant il est vrai qu'au fond l'esprit des affaires, & le véritable esprit des belles-lettres, est le même.

Exposer en termes clairs & élégans un sujet qui quelquefois est embrouillé, & sans s'attacher à la division des actes, éclaircir l'intrigue & le

dé.

dénouement, les raconter comme une histoire intéressante, peindre d'un trait les caractères, dire ensuite ce qui a paru plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien saisir le mérite ou le vice général du stile, c'est ce que j'ai vû faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude : car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

DE LA TRAGÉDIE.

JE dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile, & d'autant plus au-dessus de la comédie, qu'il faut être vraiment poète pour faire une belle tragédie : au-lieu que la comédie demande seulement quelque talent pour les vers.

Vous, Monsieur, qui entendez si bien *Sophocle* & *Euripide*, ne cherchez point une vaine récompense du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaisir de les préférer, contre vôte sentiment, à nos grands auteurs Français. Souvenez vous que quand je vous ai défié de me montrer dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des pièces de *P. Corneille*, je dis de ses moins bonnes, vous avouâtes que c'était une chose impossible. Ces traits dont je parle, étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de

Nico-

Nicomède. Je veux, dit *Prusias* *,

Ecouter à la fois l'amour & la nature ,
Etre père & mari dans cette conjoncture.

N I C O M E D E.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne soyez l'un ni l'autre.

P R U S I A S.

Eh ! que dois-je être ?

N I C O M E D E.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable Roi n'est ni mari ni père.
Il regarde son trône , & rien de plus. Réglez ,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'intérez point que les dernières pièces de ce père du théâtre soient bonnes , parce qu'il s'y trouve de si beaux éclairs : avouez leur extrême faiblesse avec tout le public.

Agésilas & *Suréna* ne peuvent rien diminuer de l'honneur que *Cinna* & *Polyenète* font à la France. *Mr. de Fontenelle* , neveu du grand *Corneille* , dit dans la Vie de son oncle , que si le proverbe , *cela est beau comme le Cid* , passa trop tôt , il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non , les auteurs ne pouvaient pas plus causer la chute du proverbe que celle du *Cid*. C'est *Corneille* lui-même qui le détruisit , c'est à *Cinna* qu'il faut s'en pren-

* *Nicomède* , tragédie , Acte IV. Scène III.

prendre. Ne dites point avec l'Abbé de *St. Pierre*, que dans cinquante ans on ne jouera plus les pièces de *Racine*. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur sera-t-il donc fait, si *Racine* ne les intéresse pas ?

Il y a apparence que les bons auteurs du siècle de *Louis XIV.* dureront autant que la langue Française. Mais ne découragez pas leurs successeurs, en assurant que la carrière est remplie, & qu'il n'y a plus de place. *Corneille* n'est pas assez intéressant. Souvent *Racine* n'est pas assez tragique. L'auteur de *Venceslas*, celui de *Radamisse* & d'*Electre* avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières, qui manquent à ces deux grands-hommes ; & il est à présumer que ces trois pièces resteront toujours sur le théâtre Français, puisqu'elles s'y sont soutenues avec des acteurs différens, car c'est la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de *Manlius*, pièce digne de *Corneille*, & du beau rôle d'*Ariane*, & du grand intérêt qui règne dans *Amasis* ? Je ne vous parlerai point des pièces tragiques faites depuis vingt années : comme j'en ai composé quelques-unes, il ne m'appartient pas d'oser apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi ; & à l'égard de mes ouvrages de théâtre, tout ce que je peux vous en dire, & vous prier d'en dire aux lecteurs, c'est que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne dites jamais, comme l'auteur odieux des
Obser-

Observations, & de tant d'autres brochures, *La Pièce est excellente, ou elle est mauvaise ; ou tel acte est impertinent, un tel rôle est pitoyable.* Prouvez solidement ce que vous en pensez, & laissez au public le soin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt sera contre vous, toutes les fois que vous déciderez sans preuve, quand même vous auriez raison ; car ce n'est pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra sur-tout votre Journal précieux, c'est le soin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles avec celles des pays étrangers qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du *Cid* : on ne rapporta que quelques vers de l'original Espagnol, il falait comparer les situations. Je suppose qu'on nous donne aujourd'hui *Manlius de la Fosse* pour la première fois : il serait très agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie Anglaise dont elle est tirée. Parait-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre *Racine*, détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu admettre le sujet de *Phedre* sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que la *Phedre* de *Smith* est une des plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de *Racine*, jusqu'à l'amour d'*Hipolite* ; qu'on a joint ensemble l'intrigue de *Phedre* & celle de *Bajazet*, & que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'*Euripide*. Je crois que les lec-

teurs

teurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la *Phèdre* Grecque, de la Latine, de la Française, & de l'Anglaise. C'est ainsi, à mon gré, que la sage & saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, & peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'Académie Française fit du *Cid*, & à laquelle il manque encore autant de choses qu'au *Cid* même?

DES PIÈCES DE POÉSIE.

Vous répandrez beaucoup d'agrément sur votre Journal, si vous l'ornez de tems en tems de ces petites pièces fugitives marquées au bon coin, dont les porte-feuilles des curieux sont remplis. On a des vers du feu Duc de Nevers, du Comte *Antoine Hamilton* né en France, qui respirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du stile épistolaire. On a mille petits ouvrages charmans de Mrs. *Dusse*, de *St. Aulaire*, de *Ferrand*, de *la Faye*, de *Fieubet*, du Président *Hénaut*, & de tant d'autres. Ces sortes de petits ouvrages dont je vous parle, suffisaient autrefois à faire la réputation des *Voitures*, des *Sarasin*, des *Chapelles*. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il est plus répandu, il donne peut-être moins de réputation, mais il ne fait pas moins de plaisir aux lecteurs délicats. Nos chansons valent mieux que celles d'*Anacréon*, & le nombre en est étonnant. On en trouve même

, même qui joignent la morale avec la gaieté,
& qui annoncées avec art n'aviliraient point du
tout un Journal sérieux. Ce ferait perfection-
ner le goût sans nuire aux mœurs, de rapor-
ter une chanson aussi jolie que celle-ci, qui est
de l'auteur du *Double Veuvage*.

Philis plus avare que tendre ,
Ne gagnant rien à refuser ,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.



Le lendemain nouvelle affaire ,
Pour le berger le troc fut bon ,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.



Le lendemain Philis plus tendre ,
Craignant de déplaire au berger ,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.



Le lendemain Philis plus sage ,
Aurait donné moutons & chien ,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des li-
vres

vres nouveaux qui méritent votre examen , ces petits morceaux de littérature rempliront très bien les vuides de votre Journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris , qui partagent les esprits , & sur lesquels on souhaite une critique éclairée , c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître , & le conduisant comme par la main , lui faire remarquer les beautés sans emphase , & les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique , qu'on déteste & qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis , examinant trois épitres de *Rousseau* en vers distillables , qui excitèrent beaucoup de murmure il y a quelque tems , fit de la seconde , où tous nos auteurs sont insultés , l'examen suivant , dont voici un échantillon , qui paraît dicté par la justesse & la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait.

Tout institut , tout art , toute police
 Subordonnée au pouvoir du caprice ,
 Doit être aussi conséquemment pour tous ,
 Subordonnée à nos différens goûts.
 Mais de ces goûts la dissemblance extrême ,
 A le bien prendre , est un faible problème ;
 Et quoi qu'on dise , on n'en saurait jamais
 Compter que deux , l'un bon , l'autre mauvais.
 Par des talens que le travail cultive ,
 A ce premier pas à pas on arrive ;
 Et le public que sa bonté prévient

Pour

Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.
 Mais éblouis enfin par l'étincelle
 De quelque mode inconnue & nouvelle ,
 L'ennui du beau nous fait aimer le laid ,
 Et préférer le moindre au plus parfait &c.*

Voici l'examen.

Ce premier vers, *Tout institut, tout art, toute police*, semble avoir le défaut, je ne dis pas d'être prosaïque, car toutes ces épîtres le sont, mais d'être une prose un peu trop faible, & dépourvue d'élégance & de clarté.

La *police* semble n'avoir aucun rapport au goût dont il est question. De plus le terme de *police* doit-il entrer dans des vers ?

Conséquemment est à peine admis dans la prose noble.

Cette répétition du mot *subordonnée* serait vicieuse, quand même le terme serait élégant ; & semble insupportable, puisque ce terme est une expression plus convenable à des affaires qu'à la poésie.

La *dissemblance* ne paraît pas le mot propre. La *dissemblance des goûts est un faible problème* : je ne crois pas que cela soit Français.

A le bien prendre, paraît une expression trop inutile & trop basse.

Enfin, il semble qu'un *problème* n'est ni faible ni fort : il peut être aisé ou difficile, & sa solution peut être faible, équivoque, erronnée.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais

Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Nouv. Mél. I. Part.

Z Non.

Non - seulement la poésie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme & d'une pareille fêcherie; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers , *que tout art est subordonné à nos différens goûts , & que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas* , est encor , je crois , une façon de parler peu convenable même en prose.

Et le public que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public ? Est-ce la bonté du goût ?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid ,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1. *Le beau & le laid* sont des expressions réservées au bas comique. 2. Si on aime le laid , ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait*. 3. Le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4. Le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poésie &c.

C'est ainsi que ce critique faisait sentir sans amertume toute la faiblesse de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de *Rousseau* faits en Allemagne , qui échappaient à sa juste censure. Et pour mieux instruire les jeunes gens , il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'épître aux Muses , imitée de *Despreaux* , & cet objet de comparaison achevait de per-

persuader mieux que les discussions les plus solides & les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers dissillabes, il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq piés avec les vers Marotiques. Il prouvait que le stile qu'on appelle de *Marot*, ne doit être admis que dans une épigramme & dans un conte, comme les figures de *Calot* ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais quand il faut mettre la raison en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cent ans, & de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus condamnable qui se soit glissé dans la poésie. *Marot* parlait sa langue, il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux, que le serait l'Architecture Gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce stile, parce qu'il est malheureusement facile.

Il en a coûté peut-être à *Despréaux* pour dire élégamment,

Faites choix d'un censeur solide & salutaire,
Que la raison conduise & le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr, d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, & qu'on veut se cacher.

Mais s'il est bien difficile, est-il bien élégant de dire :

Donc si Phœbus ses échecs vous auge ,
 Pour bien jouer consultez tout bon juge.
 Pour bien jouer , hantez les bons joueurs ,
 Sur-tout craignez le poison des loueurs ,
 Acoftez vous de fidèles critiques.

Ce n'est pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poésie ; au contraire , ils y sont nécessaires , comme les jointures dans le corps humain , ou plutôt comme des repos dans un voyage.

*Nam sermone opus est , modò tristi , sæpè jocosò ,
 Defendente vices modò rhetoris , atque poetæ
 Interdum urbani parentis viribus , atque
 Extenuantis eas consultò.*

Tout ne doit pas être orné , mais rien ne doit être rebutant. Un langage obscur & grotesque n'est pas de la simplicité , c'est de la grolièreté recherchée.

DES

MELANGES DE LITTERATURE

ET DES

ANECDOTES LITTERAIRES.

JE rassemble ici sous le nom de Mélanges de Littérature tous les morceaux détachés d'histoire , d'éloquence , de morale , de critique , & ces petits romans qui paraisaient si souvent.

Nous

Nous avons des chefs - d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puisse se vanter d'un si grand nombre d'aussi jolis ouvrages de belles-lettres. Il est vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs ; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en use avec les livres , comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains , on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent-cinquante mille volumes à la bibliothèque du Roi , que de ce qu'il y a sept cent cinquante mille hommes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature dans lesquels on trouve souvent des choses agréables , amusent successivement les honnêtes gens , délassent l'homme sérieux dans l'intervalle de ses travaux , & entretiennent dans la nation cette fleur d'esprit , & cette délicatesse qui fait son caractère.

Ne condamnez point avec dureté , tout ce qui ne sera pas la *Rockefoucault* ou *La Fayette* , tout ce qui ne sera pas aussi parfait que la conspiration de Venise de l'Abbé de *St. Réal* , aussi plaisant & aussi original que la conversation du Père *Canaye* & du Maréchal d'*Hocquincourt* écrite par *Charleval* , & à laquelle *St. Evremont* a ajouté une fin moins plaisante , & qui languit un peu ; enfin tout ce qui ne sera pas aussi naturel , aussi fin , aussi gai que le voyage , quoiqu'un peu inégal , de *Bachanmont* & de *la Chapelle*.

Non si primores Mæonius tenet

Sedes Homerus , Pindarica latent

*Cæique Aliaique minaces ,
 Stesicorique graves camænæ ,
 Nec si quid olim lufit Anacreon ,
 Delevit ætas , spirat adhuc amor ,
 Vivuntque commiffi calores
 Æolia fidibus puellæ.*

Dans l'exposition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux , badinant à leur exemple avec vos lecteurs , & répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez , vous ne tomberez pas dans cette sévérité de quelques critiques , qui veulent que tout soit écrit dans le goût de *Cicéron* ou de *Quintilien*. Ils crient que l'éloquence est énervée , que le bon goût est perdu , parce qu'on aura prononcé dans une Académie un discours brillant qui ne ferait pas convenable au barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du stile de *Bourdalone*. Ne distingueront-ils jamais les tems , les lieux , & les personnes ? Veulent-ils que *Jacob* dans le *Paysan parvenu* , s'exprime comme *Pélisson* ou *Patru* ? Une éloquence mâle , noble , ennemie des petits ornemens , convient à tous les grands ouvrages. Une pensée trop fine ferait une tache dans le *Discours sur l'histoire universelle* de l'éloquent *Bossuet*. Mais dans un ouvrage d'agrément , dans un compliment , dans une plaisanterie , toutes les graces légères , la naïveté ou la finesse , les plus petits ornemens , trouvent leur place. Examinons nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires du ton des entretiens d'un repas ? Les livres font la peinture de la vie humaine ; il en faut de solides , & on en doit permettre d'agréables.

Nou-

N'oubliez jamais , en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres , de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples , ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de pensées que l'on ne trouve dans *Séneque* , dans *Gratien* , dans *Montagne* , dans *Bacon* , dans le *Spéctateur Anglais*. Les comparer ensemble , (& c'est à quoi le goût consiste) c'est exciter les auteurs à dire , s'il se peut , des choses nouvelles , c'est entretenir l'émulation , qui est la mère des arts. Quelle satisfaction pour un lecteur délicat , de voir d'un coup d'œil ces idées qu'*Horace* a exprimées dans des vers négligés , mais avec des paroles si expressives , ce que *Despréaux* a rendu d'une manière si correcte , ce que *Dryden* & *Rocheſter* ont renouvelé avec le feu de leur génie. Il en est de ces parallèles , comme de l'anatomie comparée , qui fait connaître la nature. C'est par - là que vous ferez voir souvent , non-seulement ce qu'un auteur a dit , mais ce qu'il aurait pu dire ; car si vous ne faites que le répéter , à quoi bon faire un Journal ?

Il y a surtout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public , afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez , par exemple , au public , que le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* , ou *Matanassius* , est de feu Mr. de *Sallengre* , & d'un illustre Mathématicien consommé dans tout genre de littérature , & qui joint l'esprit à l'érudition , enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haye au *Journal Littéraire* , & que Mr. de *St. Hyacinthe* four-

nit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette plaisanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille, & faite sans doute par un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers deshonorar les belles-lettres & leur patrie, faites sentir l'horreur & le ridicule de cet assemblage monstrueux.

Faites vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des *Zoïles* obscurs qui les attaquent ; démêlez les artifices de l'envie ; publiez, par exemple, que les ennemis de nôtre illustre *Racine* firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans lesquelles ils insérèrent plus de cent vers de ce poète admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *St. Jean Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, & croyaient qu'on s'y méprendrait, tant la fureur de la jalousie est souvent absurde.

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance & l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veuille accréditer par des noms illustres, auxquels ils n'appartiennent point. L'Abbé de *St. Pierre* renouvelle un projet hardi & sujet à d'extrêmes difficultés, il le met sous le nom d'un Dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit pas sans de très fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un Prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue Paix universelle attribué à HENRI IV. par les Secrétaires de *Maximilien de Sully*, qui rédigèrent ses mémoires, ne se trouve en aucun autre endroit. Les mémoires de *Villeroi* n'en disent mot ; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du tems. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, & voyez si un Prince aussi sage qu'*Henri le Grand* a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux connu sous le nom de *Testament Politique du Cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce Ministre en soit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuscrit n'a été vu ni connu chez ses héritiers, ni chez les Ministres qui lui succédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après sa mort, sans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'ose pas seulement dire de qui il tient le manuscrit, ce qu'il est devenu, en quelle main il l'a déposé.

IV. Parce qu'il est d'un stile très différent des autres ouvrages du Cardinal de *Richelieu*.

V. Parce qu'on lui fait signer son nom d'une façon dont il ne se servait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expressions & d'idées peu convenables à un grand Ministre qui parle à un grand Roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi poli que le Cardinal de *Richelieu* eût appelé la Dame d'honneur de la Reine *la du Furgis*, comme

me s'il eût parlé d'une femme publique. Est-il vraisemblable que le Ministre d'un Roi de quarante ans, lui fasse des leçons plus propres à un jeune Dauphin qu'on élève, qu'à un Monarque âgé de qui l'on dépend ?

Dans le premier chapitre, il prouve qu'il faut être chaste. Est-ce un discours bienséant dans la bouche d'un Ministre qui avait eu publiquement plus de maîtresses que son Maître, & qui n'était pas soupçonné d'être aussi retenu avec elles ? Dans le second chapitre, il avance cette nouvelle proposition, que la raison doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Espagne, en donnant un million par an aux Protestans, rendait les Indes qui fournissaient cet argent, *tributaires de l'Enfer* : Expression plus digne d'un mauvais Orateur, que d'un Ministre sage tel que ce Cardinal. Dans un autre, il appelle le Duc de Mantoue, *ce pauvre Prince*. Enfin, est-il vraisemblable qu'il eût rapporté au Roi des bons mots de *Bautru*, & cent minuties pareilles dans un Testament politique ?

VII. Comment celui qui a fait parler le Cardinal de *Richelieu*, peut-il faire dire (dans les premières pages) que dès qu'il fut appelé au Conseil, il promit au Roi d'abaisser ses ennemis, les Huguenots, & les Grands du Royaume ? Ne devait-on pas se souvenir que le Cardinal de *Richelieu*, remis dans le Conseil par les bontés de la Reine mère, n'y fut que le second pendant plus d'un an, & qu'il était alors bien loin d'avoir de l'ascendant sur l'esprit du Roi, & d'être premier Ministre ?

VIII. On prétend (dans le chapitre deuxième du livre premier) que pendant cinq ans le Roi dépensa pour la guerre soixante millions par an , qui en valent environ six-vingt de nôtre monnoie , & cela sans cesser de payer les charges de l'Etat , & sans moyens extraordinaires. Et d'un autre côté (dans le chapitre neuf , partie seconde) il est dit qu'en tems de paix il entraît par an à l'épargne environ trente-cinq millions , dont il falait encore rabattre beaucoup. Ne parait-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente ?

IX. Est-il d'un Ministre d'appeller à tout moment les rentes à 8 , à 6 , à 5 pour cent de rentes au denier 8 , au denier 6 , au denier 5 ? Le denier cinq est vingt pour cent , & le denier vingt est cinq pour cent : ce sont des choses qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. Est-il vraisemblable que le Cardinal de Richelieu ait appelé les Parlemens , *Cours souveraines* ; & qu'il propose , chapitre 9. partie 2. de faire payer la taille à ces Cours souveraines ?

XI. Est-il vraisemblable qu'il ait proposé de supprimer les gabelles ? & ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oisif , plutôt que par un homme nourri dans les affaires ?

XII. Enfin , ne voit-on pas combien il est incroyable qu'un Ministre , au milieu de la guerre la plus vive , ait intitulé un chapitre , *Succinte narration des actions du Roi jusqu'à la Paix* ?

Voilà bien des raisons de douter que ce grand Ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance à

un

un vieillard très instruit , que le *Testament Politique* était de l'Abbé de *Bourzey*, l'un des premiers Académiciens , & homme très médiocre. Mais je crois qu'il est plus aisé de favoir de qui ce livre n'est pas , que de connaître son auteur. Remarquez ici quelle est la faiblesse humaine. On admire ce livre , parce qu'on le croit d'un grand Ministre. Si on savait qu'il est de l'Abbé *de Bourzey* , on ne le lirait pas. En rendant ainsi justice à tout le monde , en pesant tout dans une balance exacte , élevez vous surtout contre la calomnie.

On a vû , soit en Hollande , soit ailleurs , de ces ouvrages périodiques destinés en apparence à instruire , mais composés en effet pour diffamer ; on a vû des Auteurs que l'appas du gain & la malignité ont transformé en satiriques mercenaires , & qui ont vendu publiquement leurs scandales , comme *Locuste* vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi deshonoré les lettres & l'humanité , qu'il me soit permis d'en citer un , qui pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut - être rendre à un autre homme , s'est déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vû imprimer publiquement , distribuer , & vendre lui - même un libelle infame , digne de toute la sévérité des loix : on l'a vû ensuite , de la même main dont il avait écrit & distribué ces calomnies , les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. *Je me croirais deshonoré*, dit-il dans la Déclaration donnée aux Magistrats , *je me croirais deshonoré , si j'avais eu la moindre*
part

part à ce libelle, entièrement calomnieux, écrit contre un homme pour qui j'ai tous les sentimens d'estime &c. Signé l'Abbé DESFONTAINES.

C'est à ces extrémités malheureuses qu'on est réduit, lorsqu'on fait de l'art d'écrire un si détestable usage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal*, qu'il n'est pas étonnant que les Jésuites prennent quelquefois le parti de l'illustre Wolf, parce que les Jésuites sont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices, & faites sentir à tous les auteurs de ces infamies, que le mépris & l'horreur du public seront éternellement leur partage.

SUR LES LANGUES.

IL faut qu'un bon journaliste sache au moins l'Anglais & l'Italien, car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, & le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un Français. Les Italiens sont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie; & il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination jusques dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conseiller l'étude de leur langue.

Il est triste que le Grec soit négligé en France, mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance il y a un grand nombre de mots Français dont il n'aura jamais qu'une idée confuse; car depuis l'Arithmétique jusqu'à l'Astronomie, quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable? A peine

y a-t-il un muscle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède dont le nom ne soit Grec. Donnez moi deux jeunes gens, dont l'un aura cette langue, & dont l'autre l'ignorera; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabètes*, qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèse*, que cet autre a un *anchilose* ou un *bubonocèle*; celui qui fait le Grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit, parce qu'il voit de quoi ces mots sont composés; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donner la préférence à l'*Iliade* de *La Motte* sur l'*Iliade* d'*Homère*. Certainement, s'ils avaient lû *Homère* en leur langue, ils eussent vû que la traduction est autant au dessous de l'original, que *Segrais* est au dessous de *Virgile*.

Un journaliste versé dans la langue Grecque pourra-t-il s'empêcher de remarquer dans les traductions que *Tourel* a faites de *Démotsthène*, quelques faiblesses au milieu de ses beautés? *Si quelqu'un* (dit le traducteur) *vous demande, Messieurs les Athéniens, avez-vous la paix? Non de par Jupiter*, répondez-vous; *nous avons la guerre avec Philippe*. Le lecteur sur cet exposé pourrait croire que *Démotsthène* plaisante à contretems; que ces termes familiers, & réservés pour le bas comique, *Messieurs les Athéniens, de par Jupiter*, répondent à de pareilles expressions Grecques. Il n'en est pourtant rien, & cette faute appartient toute entière au traducteur. Ce sont mille petites inadvertances pareilles

reilles qu'un journaliste éclairé peut faire observer, pourvu qu'en même tems il remarque encore plus les beautés.

Il ferait à souhaiter que les savans dans les langues Orientales nous eussent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne serait pas dans la profonde ignorance où il est de l'histoire de la plus grande partie de notre globe; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie sur celle des Chinois; nous serions plus instruits de la religion de *Zoroastre*, dont les sectateurs subsistent encore quoique sans patrie, à peu près comme les Juifs, & quelques autres sociétés superstitieuses répandues de tems immémorial dans l'Asie; on connoîtrait les restes de l'ancienne Philosophie Indienne; on ne donnerait plus le nom fastueux d'*histoire universelle* à des recueils de quelques fables d'*Egypte*, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne nommé la Grèce, & du peuple Romain, qui tout étendu & tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu sous sa domination tant d'Etats que le peuple de *Mahomet*, & qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais aussi que votre amour pour les langues étrangères ne vous fasse pas mépriser ce qui s'écrit dans votre patrie; ne soyez point comme ce faux délicat à qui *Pétrone* a fait dire,

*Ales Phasiacis petita Colchis ,
Atque Afræ volucres placent palato ,
Quidquid quaritur optimum videtur.*

On ne trouve de poete François dans la Bibliothé-

bliothèque de l'Abbé de *Longuerue*, qu'un tome de *Malherbe*. Je voudrais encor une fois en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais sur-tout du sien. J'appliquerai à ce sujet des vers de Monsieur de *la Motte*, car il en a quelquefois fait d'excellens.

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

DU STILE

D'UN JOURNALISTE.

Quant au stile d'un Journaliste, *Bayle* est peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un; c'est le plus profond Dialecticien qui ait jamais écrit, c'est presque le seul compilateur qui ait du goût. Cependant dans son stile toujours clair & naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances, trop d'incorrection. Il est diffus: il fait à la vérité conversation avec son lecteur, comme *Montagne*, & en cela il charme tout le monde; mais il s'abandonne à une mollesse de stile, & aux expressions triviales d'une conversation trop simple; & en cela il rebute souvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe sous la main, c'est l'article d'*Abaillard* dans son Dictionnaire. *Abaillard*, dit-il, *s'amusait plus à tâtonner & à baiser son écolière, qu'à lui expliquer un*
auteur.

Auteur. Un tel défaut lui est trop familier, ne l'imitez pas.

Nul chef-d'œuvre par vous écrit jusqu'aujourd'hui ,
Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau , à moins qu'il n'ait ces trois qualités ; d'être nécessaire , intelligible , & sonore. Des idées nouvelles , surtout en Physique , exigent des expressions nouvelles. Mais substituer à un mot d'usage , un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté , ce n'est pas enrichir la langue , c'est la gâter. Le siècle de *Louis XIV.* mérite ce respect des Français , que jamais ils ne parlent en autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce siècle , c'est le mélange des stiles , & surtout de vouloir parler de sciences comme on en parlerait dans une conversation familière. Je vois les livres les plus sérieux deshonorés par des expressions qui semblent recherchées par rapport au sujet , mais qui sont en effet basses & triviales. Par exemple , *la nature fait les frais de cette dépense.* Il faut mettre sur le compte du vitriol romain un mérite dont nous faisons honneur à l'antimoine. Un système de mise. Adieu l'intelligence des courbes , si on néglige le calcul &c.

Ce défaut vient d'une origine estimable ; on craint le pédantisme , on veut orner des matières un peu sèches. Mais *in vitium ducit cul-*

Nouv. Méth. I. Part.

Aa

pe

pæ fuga si caret arte. Il me semble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd , mais sage , qu'un mauvais plaisant. Les autres nations ne tombent guères dans ce ridicule. La raison en est , que l'on y craint moins qu'en France , d'être ce que l'on est. En Allemagne , en Angleterre , un Physicien est Physicien , en France il veut encore être plaisant. *Voiture* fut le premier qui eut de la réputation par son stile familier. On s'écriait , Cela s'appelle écrire en homme du monde , en homme de Cour , voilà le ton de la bonne compagnie. On voulut ensuite écrire sur des choses sérieuses de ce ton de la bonne compagnie , lequel souvent ne serait pas supportable dans une lettre.

Cette manie a infecté plusieurs écrits , d'auteurs raisonnables. Il y a en cela plus de paresse encore que d'affectation ; car ces expressions plaisantes qui ne signifient rien , & que tout le monde répète sans penser , ces lieux communs sont plus aisés à trouver , qu'une expression énergique & élégante. Ce n'est point avec la familiarité du stile épistolaire , c'est avec la dignité du stile de *Cicéron* , qu'on doit traiter la Philosophie. *Mallebranche* moins pur que *Cicéron* , mais plus fort & plus rempli d'images , me paraît un grand modèle dans ce genre ; & plutôt à Dieu qu'il eût établi des vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence !

Locke , moins élevé que *Mallebranche* , peut-être trop diffus , mais plus élégant , s'exprime
 tou-

toujours dans sa langue avec netteté & avec grace. Son stile est charmant, *proque simillimus anni*. Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-tems, aucune pointe, aucun artifice. Ne les suivez point servilement, *ô imitatores servum pecus* ! mais à leur exemple remplissez vous d'idées profondes & justes. Alors les mots viennent aisément, *rem verba sequuntur*. Remarquez que les hommes qui ont le mieux pensé, sont aussi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue Française doit bientôt se corrompre, cette altération viendra de deux sources ; l'une est le stile affecté des auteurs qui vivent en France ; l'autre est la négligence des écrivains qui résident dans les pays étrangers. Les papiers publics & les journaux sont infectés continuellement d'expressions impropres, auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'est plus commun dans les gazettes que cette phrase : Nous aprenons que les assiégeans *auraient* un tel jour battu en brèche : on dit que les deux armées *se seraient* approchées ; au-lieu de, les deux armées *se sont* approchées, les assiégeans *ont* battu en brèche &c.

Cette construction très vicieuse est imitée du stile barbare qu'on a malheureusement conservé dans le Barreau, & dans quelques Edits. On fait dans ces pièces parler au Roi un langage Gothique. Il dit, On nous *aurait* remontré, au-lieu de, On nous *a* remontré ; Lettres

Royaux, au lieu de *Lettres Royales* : *Voulois* & *nous plaît*, au lieu de toute autre phrase plus méthodique & plus grammaticale. Ce stile Gothique des Edits & des Loix est comme une cérémonie dans laquelle on porte des habits antiques, mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux loix, qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance des *Institutes* de *Justinien*. Mais que nous sommes loin de la forme & du fond des loix Romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les Gazetiers étrangers. Il faut imiter le stile de la gazette qui s'imprime à Paris, elle dit au moins correctement des choses inutiles.

La plupart des gens-de-lettres qui travaillent en Hollande, où se fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre espèce de barbarie, qui vient du langage des marchands : ils commencent à écrire *par - contre*, pour *au contraire* ; cette *présente*, au lieu de cette *lettre* ; le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes, doit suffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidèles, tant de mensonges, tant de calomnies dont la presse inonde la république des lettres !

Fin de la première Partie.

TABLE

TABLE

DES ARTICLES

contenus dans ce Volume.

<i>Introduction.</i>	page 5.
<i>Des différentes races d'hommes.</i>	9.
<i>De l'antiquité des nations.</i>	13.
<i>De la connoissance de l'ame.</i>	16.
<i>De la Religion des premiers hommes.</i>	18.
<i>Des usages & des sentimens communs à presque toutes les nations anciennes.</i>	25.
<i>Des Sauvages.</i>	30.
<i>De l'Amérique.</i>	39.
<i>De la Théocratie.</i>	43.
<i>Des Caldéens.</i>	45.
<i>Des Babiloniens devenus Persans.</i>	53.
<i>De la Sirie.</i>	59.
<i>Des Phéniciens & de Sanchoniaton.</i>	62.
<i>Des Scithes & des Gomerites.</i>	67.
<i>De l'Arabie.</i>	71.
<i>De Bram, Abram, Abraham.</i>	75.
<i>De l'Inde.</i>	79.
	De

<i>De la Chine.</i>	pag. 88.
<i>De l'Egypte.</i>	96.
<i>De la langue des Egyptiens, & de leurs symboles.</i>	101.
<i>De leurs monuments.</i>	104.
<i>De leurs rites, & de la Circoncision.</i>	107.
<i>De leurs mystères.</i>	111.
<i>Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, & de leur génie.</i>	113.
<i>Des Législateurs Grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'ame.</i>	119.
<i>Des Sectes des Grecs.</i>	122.
<i>De Zaleucus, & de quelques autres Législateurs.</i>	126.
<i>De Bacchus.</i>	129.
<i>Des Métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide.</i>	133.
<i>De l'Idolatrie.</i>	135.
<i>Des Oracles.</i>	140.
<i>Des Sibylles chez les Grecs, & de leur influence sur les autres nations.</i>	146.
<i>Des Miracles.</i>	153.
<i>Des Temples.</i>	159.
<i>De la Magie.</i>	165.
<i>Des Victimes humaines.</i>	169.
<i>Des Mystères de Cérès Eleusine.</i>	174.
<i>Des</i>	

DES ARTICLES.

375

<i>Des Juifs, au tems où ils commencèrent à être connus.</i>	pag. 180.
<i>Des Juifs en Egypte.</i>	182.
<i>De Moïse considéré simplement comme Chef d'une nation.</i>	184.
<i>Des Juifs après Moïse jusqu'à Saül.</i>	190.
<i>Des Juifs depuis Saül.</i>	195.
<i>Des Prophètes Juifs.</i>	202.
<i>Des Prières des Juifs.</i>	210.
<i>De Josèphe, Historien des Juifs.</i>	213.
<i>D'un mensonge de cet Historien concernant Alexandre & les Juifs.</i>	217.
<i>Des préjugés populaires auxquels les Ecrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.</i>	220.
<i>Des Anges, des Génies, des Diables, chez les anciennes nations & chez les Juifs.</i>	226.
<i>Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseignés par elles.</i>	235.
<i>Des Romains : Commencemens de leur Empire & de leur Religion : leur tolérance.</i>	238.
<i>Questions sur leurs conquêtes & leur décadence.</i>	243.
<i>Des premiers peuples qui écrivirent l'histoire, & des fables des premiers Historiens.</i>	248.
<i>Des</i>	

376 TABLE DES ARTICLES.

Des Législateurs qui ont parlé au nom des Dieux.
 pag. 256.

*Doutes nouveaux sur le Testament attribué aux
 Cardinal de Richelieu.* . . . 259.

*Nouveaux doutes sur l'authenticité dudit Testament,
 & sur les remarques de Mr. de Foncemagne.* 268.

Lettre écrite depuis l'impression des Doutes. 306.

Arbitrage entre Mr. de V. & Mr. de Foncemagne. 311.

*Conseils à un Journaliste, sur la Philosophie,
 l'Histoire, le Théâtre, les Pièces de Poësie, les
 Mélanges de littérature, les Anecdotes littéraires,
 les Langues & le Stile.* . . . 335.

